



EDITIONS DE L'UNIVERSITE DE BRUXELLES

2011 - 28

Femmes en guerres

Sextant

REVUE DU GROUPE INTERDISCIPLINAIRE D'ETUDES
SUR LES FEMMES ET LE GENRE



Sextant

Revue fondée par Eliane Gubin
Avec l'appui du Fonds Suzanne Tassier

DIRECTRICES DE PUBLICATION

Eliane Gubin et Valérie Piette
Av. Franklin Roosevelt, 50 CP 175/01
1050 Bruxelles

COMITE DE REDACTION

Régine Beauthier, Madeleine Frédéric, Michèle Galand,
Eliane Gubin, Catherine Jacques, Serge Jaumain,
Stéphanie Loriaux, Bérengère Marquès-Pereira,
Anne Morelli, Jean-Pierre Nandrin, Valérie Piette,
Jean Puissant, Pierre Van den Dungen.

COMITE SCIENTIFIQUE

Denyse Baillargeon (Université de Montréal),
Kenneth Bertrams (Université libre de Bruxelles),
Christine Bard (Université d'Angers),
Anne Summers (Women's Library, Londres),
Karen Offen (Stanford, Etats-Unis),
Laura Frader (Boston),
Françoise Thébaud (Grenoble),
Leen Van Molle (KU Leuven).

GRUPE INTERDISCIPLINAIRE D'ETUDES SUR LES FEMMES (GIEF)

S'adresser à
Valérie Piette (vpiette@ulb.ac.be)

Par courrier postal
GIEF/V. Piette
av. Franklin Roosevelt 50 CP 175/01
1050 Bruxelles

Femmes en guerres

Dans la même série

Colonialismes, 2008.

Femmes exilées politiques, 2009.

Masculinités, 2009.

Dans la même série

Colonialismes, 2008.

Femmes exilées politiques, 2009.

Masculinités, 2009.



EDITIONS DE L'UNIVERSITE DE BRUXELLES

2011 - 28

Femmes en guerres

Numéro coordonné par
Sophie Milquet et Madeleine Frédéric

Sextant

REVUE DU GROUPE INTERDISCIPLINAIRE D'ETUDES
SUR LES FEMMES ET LE GENRE

© 2011 by Editions de l'Université de Bruxelles
Avenue Paul Héger 26 – 1000 Bruxelles (Belgique)
ISBN 978-2-8004-1509-3
D/2011/0171/12
EDITIONS@ulb.ac.be

www.editions-universite-bruxelles.be
Imprimé en Belgique

Femmes en guerres : histoire(s)

Sophie MILQUET

« Dans la gerbe des rumeurs qui s'éparpillent, j'attends, je pressens l'instant immanquable où le coup de sabot à la face renversera toute femme dressée libre, toute vie surgissant au soleil pour danser ! »

Assia DJEBAR (*L'amour, la fantasia*¹)

Dans l'imaginaire collectif, la guerre est une affaire d'hommes, où les femmes sont absentes ou réduites à des rôles secondaires. Pourtant, face à l'ampleur des conflits des XIX^e et XX^e siècles, elles ont pu être victimes, combattantes, résistantes et/ou témoins.

Il est dès lors apparu capital de prendre en compte les différents aspects de l'expérience féminine – constamment dévalorisée, marginalisée, voire niée – et d'ainsi promouvoir une lecture du fait guerrier selon le prisme du genre. Des publications récentes² attestent l'importance et la vigueur de ce type d'approche, également porté par Eliane Gubin³ avec qui ce numéro a été réalisé en étroite collaboration.

Si les enjeux sont importants pour les recherches en histoire, ils ne le sont pas moins pour les études littéraires, qui ont longtemps laissé dans l'ombre les productions

¹ DJEBAR, A., *L'amour, la fantasia*, Casablanca, Eddif, 1992 [éd. or. 1985].

² Outre les travaux portant sur des figures féminines particulières, on peut citer sans prétendre à l'exhaustivité : BERGÈRE, M. et CAPDEVILA, L. (dir.), *Genre et événement. Du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*, Presses universitaires de Rennes, 2006 ; CARREIRAS, H., *Gender and the Military*, New York, Routledge, 2006 ; COCKBURN, C., *From where we stand : War, Women's Activism and Feminist Analysis*, London – New York, Zed books, 2007 ; DÜLFFER, J. et FRANK, R. (éd.), *Peace, War and Gender from Antiquity to the Present : Cross-cultural Perspectives*, Essen, Klartext Verlag, 2009 ; CAPDEVILA, L., ROUQUET, F., VIRGILI, F., et VOLDMAN, D., *Sexes, genre et guerres (France, 1914-1945)*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2010 ; KAUFMAN, J. P., WILLIAMS, K. P., *Women and War : Gender Identity and Activism in Times of Conflict*, Kumarian Press, 2010 ; MANN, C., *Femmes dans la guerre. 1914-1945*, Paris, Pygmalion, 2010.

³ Voir GUBIN, E., « Femmes et guerre (1914-1918) », dans ID., *Choisir l'histoire des femmes*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 2007, p. 203-257.

féminines. Le présent ouvrage réunit donc des textes d'historiens et de littéraires⁴. Ceci permet de prolonger l'étude de la complexité des expériences féminines de guerre par un examen des représentations et des modes d'expression⁵. Afin de faciliter le dialogue entre ces deux domaines, nous avons choisi d'alterner les contributions historiques et littéraires.

Une part importante du volume est consacrée à la guerre civile espagnole. Celle-ci semble en effet cristalliser des questions capitales pour l'étude du genre dans l'institution guerrière, tant par sa situation intermédiaire entre les deux conflits mondiaux que par la diversité des rapports de genre constatés – en témoigne l'abondance des travaux suscités⁶.

Le double pluriel du titre « Femmes en guerres » fait d'abord référence à la diversité des expériences féminines. L'image habituellement convoquée est celle de la victime, fuyant ou subissant les privations et les répressions à l'arrière. S'il s'agit d'interroger cet aspect, les contributions rassemblées traitent également des femmes engagées dans la lutte armée, des infirmières, des résistantes, des prisonnières, des femmes politiques et des écrivaines. Une multiplicité de figures, donc.

Le pluriel de « guerres » renvoie quant à lui davantage qu'à la variété des événements historiques étudiés, aux luttes concentrées dans ces moments d'exception. Ce serait d'ailleurs inhérent aux études féministes, comme l'affirme Hélène Cixous :

« En tant que sujet à l'histoire, la femme se passe toujours simultanément en plusieurs lieux. Elle dé-pense l'histoire unifiante, ordonnatrice, qui homogénéise et canalise les forces et ramène les contradictions dans la pratique d'un seul champ de bataille. En la femme se recourent l'histoire de toutes les femmes, son histoire personnelle, l'histoire nationale et internationale. En tant que combattante, c'est avec toutes les libérations que la femme fait corps. Elle doit voir loin. Pas de coup par coup »⁷.

A cet égard, il apparaît que la conjonction des termes « guerre » et « femme » doit se comprendre dans les deux sens. Non seulement il s'agit de mieux cerner le rôle des femmes dans les conflits, mais il faut aussi – à rebours – penser l'importance du conflit dans la constitution d'une identité de genre.

⁴ Certaines d'entre elles ont été présentées lors de la demi-journée interdisciplinaire du groupe de contact FNRS « Stylistique et translinguistique » et du séminaire international « Herméneutique textuelle et sciences humaines » qui a eu lieu à l'Université libre de Bruxelles le 10 mars 2009.

⁵ Voir CHEVILLOT, F. et NORRIS, A. (dir.), *Des femmes écrivent la guerre*, Paris, Editions Complicités, 2007 ; COOPER, H. M., AUSLANDER MUNICH, A., MERRIL SQUIER, S. (éd.), *Arms and the Woman. War, Gender, and Literary Representation*, Chapel Hill – London, The University of North Carolina Press, 1989.

⁶ Entre autres : NASH, M., *Rojas : las mujeres republicanas en la guerra civil*, Madrid, Taurus, 1999 ; MANGINI, S., *Memories of Resistance : Women's Voices from the Spanish Civil War*, New Haven, Yale University Press, 1995 ; BUSSY GENEVOIS, D., « Femmes d'Espagne, de la République au Franquisme », dans DUBY, G. et PERROT, M., *Histoire des femmes en Occident*, t. 5 « Le XX^e siècle » (dir. F. THÉBAUD), Plon, 1992 ; BARRACHINA, M.-A., *Las mujeres y la guerra civil española*, Madrid, Ministerio de asuntos sociales, Instituto de la mujer, 1991.

⁷ CIXOUS, H., « Le rire de la méduse », *L'Arc*, 61, 1975, p. 44-45.

C'est là un des axes principaux de ce volume, particulièrement développé dans deux articles. Le premier est celui de Luc Capdevila, qui montre comment l'événement guerrier aux XIX^e et XX^e siècles remet en cause les équilibres de genres et intervient dans la construction identitaire. Le second est de Dolores Martín Moruno, qui, à travers l'analyse d'un projet sanitaire du gouvernement de la II^e République espagnole, insiste sur le caractère émancipateur de la guerre, tout en en relevant les ambiguïtés.

L'intérêt d'une approche *genrée* pour une compréhension globale du phénomène guerrier est particulièrement bien illustré par la contribution de Maud Joly. En effet, elle met à jour, en se centrant sur l'expérience non combattante, les différentes composantes de la « corporéité » de la guerre d'Espagne et de la « culture de la violence » dans laquelle elle s'inscrit. Conçu en réponse à ce texte qui analyse les logiques de l'utilisation du corps de l'ennemie, celui de Sophie Milquet part de l'hypothèse qu'une telle expérience *genrée* engendre des formes spécifiques d'expression et en étudie les manifestations dans deux romans d'Agustín Gomez-Arcos.

L'étude d'Allison Taillot propose une redécouverte d'une figure oubliée de la guerre d'Espagne, María Lejárraga, attachée commerciale de la République espagnole à Berne pendant le conflit. L'auteure souligne ainsi l'importance de s'arrêter sur les trajectoires individuelles, confirmant l'idée de Luc Capdevila selon laquelle « l'échelle individuelle constitue un observatoire privilégié permettant d'appréhender les dynamiques identitaires ».

Cette étude de cas témoigne de l'intérêt pour les historiens de s'ouvrir aux récits individuels, d'ordinaire réservés à l'analyse littéraire. Parallèlement, cette dernière permet d'analyser de manière concrète les contours de la mémoire des conflits. De l'événement à sa mise en sens par l'écriture (aller-retour), est ainsi exploré un thème qui, s'il doit également être objet d'histoire⁸, s'exprime avec une force particulière dans les productions littéraires.

Il est ainsi symptomatique que les articles plus strictement littéraires portent sur des témoignages ou des romans distants chronologiquement des conflits. Michèle Touret étudie ainsi dans un roman de Louis Guilloux, en s'appuyant notamment sur les thèses de Claude Romano⁹, les modalités selon lesquelles le narrateur rapporte les événements dont il a été témoin. Beatriz Calvo Martín analyse quant à elle l'évolution des formes d'expression de la mémoire féminine de la guerre civile espagnole, de la mort du dictateur (1975) à aujourd'hui.

De manière générale, les trois études littéraires (M. Touret, B. Calvo Martín et S. Milquet) rendent compte des difficultés de donner voix à celles dont l'expérience a longtemps été passée sous silence.

Cet ouvrage se conclut par des considérations essentiellement suscitées par la lecture de *Sexes, genre et guerres (France, 1914-1945)* de Luc Capdevila, François

⁸ Voir NORA, P. (dir.), *Les lieux de mémoire*, 3 vol., Paris, Gallimard (« Quarto »), 1997 [éd. or. : 1984-1992].

⁹ ROMANO, C., *L'événement et le monde*, Paris, PUF, 1998 et *L'événement et le temps*, Paris, PUF, 1999.

Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Voldman¹⁰. Justine Feyereisen revient sur des questions qui sont apparues de manière constante au fil des contributions. Comment se manifestent les identités de genre ? En quoi les guerres supposent-elles un « vacillement » de ces identités ? Les guerres sont-elles finalement émancipatrices ou conservatrices ? Comment s’y articulent les sphères du privé et du public ?

En soulignant la complexité des expériences féminines de guerre et en fournissant des pistes pour l’aborder, les textes rassemblés ici entendent contribuer à la réévaluation globale de la place des femmes dans l’histoire. Il semble également qu’ils confirment – si besoin il y avait – l’intérêt d’études croisées histoire/littérature dans l’étude des rapports de genre, la littérature étant un lieu où ils peuvent se discuter avec une acuité particulière. Enfin, ce volume espère participer, à plusieurs niveaux, au décloisonnement de l’objet « guerre ». Celui-ci ne peut plus être l’apanage de l’histoire militaire ni du récit de bataille, pas plus que celui des hommes.

¹⁰ CAPDEVILA, L., ROUQUET, F., VIRGILI, F. et VOLDMAN, D., *op. cit.*

Identités de genre et événement guerrier

Des expériences féminines du combat

LUC CAPDEVILA

Dans les sociétés contemporaines la guerre est appréhendée comme un moment d'exception en rupture avec le temps de paix censé être la norme des relations sociales et des rapports internationaux. Certes, l'une des caractéristiques de la guerre est de changer ponctuellement les systèmes de valeurs, de déplacer les seuils de sensibilité, par exemple en transgressant l'interdit de tuer pour en faire un devoir imposé au titre de la défense du groupe et de son identité – l'élévation des seuils de tolérance de la violence participant des dynamiques culturelles de l'événement¹ –, ou plus encore comme le souligne Benedict Anderson², en conduisant les communautés et les individus à se résoudre à mourir. Mais la guerre, comme tout événement historique, constitue également un lieu d'expérience et d'improvisation. En ce sens, les sociétés, les Etats, les armées, se sont dotés d'institutions censées réguler le chaos, afin de mettre de l'ordre dans le désordre.

C'est une des raisons pour lesquelles les études de genre ont investi les conflits armés comme un terrain privilégié. D'une part l'institution guerrière semble consolider la différence entre les sexes dans la longue durée. Selon des études féministes, elle serait même un des hauts lieux de la domination masculine et de la séparation homme/femme³. Mais, par ailleurs, la créativité de l'événement pourrait faire aussi de ce lieu, selon les contextes et les situations, un temps des possibles ouvrant sur une dynamique de rapprochement des conditions masculines et féminines, celui de

¹ MOSSE, G. L., *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999 [1990] ; AUDOIN-ROUZEAU, S., BECKER, A., *14-18 retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

² ANDERSON, B., *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002 [1983].

³ BADINTER, E., *X Y, de l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992.

la transgression des assignations de sexe, celui également d'une fragilisation des hommes et de l'autonomisation des femmes. Le débat est sans fin. Les arguments et les interprétations varient selon les moments historiques, selon les situations étudiées, en fonction des échelles choisies et des populations observées pour analyser les faits, ce qui souligne conjointement la richesse et la complexité de l'événement guerrier comme observatoire des dynamiques du genre. En ce sens, il interroge le rôle moteur de l'événement historique dans la transformation des sociétés, des institutions, comme lieu d'expérience individuelle et de construction des identités.

Nous voudrions dans le cas présent, en nous appuyant sur des travaux plus anciens et sur des enquêtes en cours, interroger le rapport que des femmes ont entretenu avec le combat, autant du point de vue de la société que de celui de l'individu sexué dont l'expérience est saisissable en travaillant l'écriture de soi. C'est une des raisons pour lesquelles sont associés pour cette analyse les conflits de haute intensité et les contextes de lutte armée. La question est immense. Elle ne peut donner lieu dans le cas présent qu'à proposer quelques éléments d'analyse et oser quelques réflexions. Néanmoins, elle permet d'interroger au cœur les mécanismes de la différence entre les sexes dans le temps long, qui repose en particulier sur un système de représentations du rapport singulier et collectif à la violence, au nombre des invariances anthropologiques mises en évidence par Françoise Héritier et par Paola Tabet⁴. Selon ces anthropologues, l'organisation des sociétés humaines aurait été construite dans la très longue durée sur un système de pensée binaire fondateur de la mise en ordre de la différence homme/femme. Le pôle masculin, caractérisé par la représentation du chaud, de l'activité, par l'exercice légitime de la violence, le maniement des armes et des outils, serait investi de la capacité symbolique à faire couler le sang et à ôter la vie ; tandis que le pôle féminin serait organisé autour du froid, de la passivité, de la douceur, de la réduction symbolique au corps et aux organes de la procréation et de la maternité, la contrainte de voir couler son sang et l'aptitude à donner la vie. L'exercice de la violence structurerait ainsi l'imaginaire de la différence entre les sexes depuis la préhistoire, dont les études archéologiques pourraient confirmer cette thèse⁵. Néanmoins, à l'échelle historique, en prenant en compte les sociétés dans leur ensemble, il existe des moments et des situations au cours desquels on observe des femmes en situation de combat, soit à l'échelle individuelle, soit à l'échelle du groupe.

En s'intéressant au mouvement, le sens de l'histoire – et plus généralement des sciences sociales – est de porter l'attention sur les variations à l'échelle du temps, la diversité des situations, d'interroger les moments éphémères, extraordinaires, inédits, ouverts dans et par l'événement, autrement dit d'observer en quoi les individus et les sociétés ont été en condition de contester ces grands stéréotypes que sont les invariances anthropologiques, de les négocier ou de les confirmer. Dans un premier temps, l'analyse porte sur les réactions des sociétés et des Etats face à l'émergence de

⁴ HÉRITIER, F., *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996 ; TABET, P., *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998.

⁵ GUILAINE, J. et ZAMMIT, J., *Le sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique*, Paris, Seuil, 2001 ; KEELEY, L., *Les guerres préhistoriques*, Monaco, Editions du Rocher, 2002 [1996].

combattantes aux XIX^e et XX^e siècles dans le monde occidental ; on étudiera ensuite dans une deuxième partie la transmission des expériences féminines de la lutte armée.

Genre et guerre, la volonté politique de maintenir l'ordre

Remarques à propos de l'absence des femmes dans la sphère combattante

Dans la plupart des sociétés les femmes sont absentes de la sphère combattante, dans les périodes régulières comme dans les moments de crise. Il s'agit d'un donné pratiquement universel, depuis les cultures néolithiques jusqu'aux sociétés industrielles, qui ne souffre que quelques rares exceptions à l'échelle historique participant le plus souvent de mythes tel celui des Amazones⁶. Trois principaux systèmes d'analyse mis en œuvre par les scientifiques se partagent les explications de ce qui apparaît comme un monopole masculin du combat.

Représentatif de l'histoire militaire institutionnelle, Martin van Creveld, auteur de l'une des meilleures synthèses sur les femmes et la guerre dans la longue durée, défend, non sans provocation, une thèse essentialiste⁷. Revendiquant l'origine biologique de la différence des rôles sociaux de sexe selon que l'on naisse homme ou femme, ces dernières étant généralement physiquement plus faibles que leurs compagnons, la fonction « naturelle » des hommes serait de les protéger, voire de combattre pour elles. A partir d'une synthèse fournie et bien documentée, il vérifie la rareté historique du « fait » militaire féminin. Il déduit ensuite à partir des rares cas de femmes soldats qu'il a pu observer, que ces dernières « perdraient leur féminité » en vivant l'expérience du combat. *In fine*, il conclut que la féminisation des armées dans la conjoncture contemporaine participerait en fait du déclin de l'institution militaire. Autrement dit, les femmes rentreraient dans l'institution militaire depuis la fin du XX^e siècle au moment même où celle-ci, en réalisant de plus en plus des tâches techniques, administratives et de service, cesserait d'assumer sa fonction essentielle qui est de faire la guerre.

Dans la mouvance des études de genre, Joshua Goldstein, spécialiste en relations internationales, développe dans une somme consacrée au genre dans la guerre la thèse culturaliste de la différence historique entre les sexes⁸. En mettant en évidence un invariant qu'il nomme « *universal gendering wars* », selon lequel quelles que soient les sociétés en guerre les hommes accaparent le rôle guerrier, les femmes étant cantonnées dans des fonctions d'auxiliaires, Joshua Goldstein soutient que les différences physiques sont trop faibles pour expliquer la permanence de la dichotomie homme/femme dans le rapport au combat. Il vérifie à partir de situations historiques précises que lorsque des femmes sont impliquées dans les chocs elles se révèlent aussi efficaces que les hommes. Ainsi, l'explication résiderait dans la culture qui associe le masculin à la guerre. Autrement dit, ce qui a pu être une tendance issue du biologique serait devenu une institution humaine. D'un autre point de vue, on retrouve la thèse

⁶ SAMUEL, P., *Amazones, guerrières et gaillardes*, Bruxelles, éditions Complexe/PUG, 1975.

⁷ VAN CREVELD, M., *Les femmes et la guerre*, Monaco, Editions du Rocher, 2002 [2002].

⁸ GOLDSTEIN, J. S., *War and Gender. How Gender Shapes the War System and Vice Versa*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

de Françoise Héritier selon laquelle ce serait à partir de l'observation des corps et des situations vécues que les êtres humains auraient élaboré depuis la préhistoire les systèmes de représentations qui ont structuré dans la durée l'imaginaire de la différence entre le masculin et le féminin, constitutif du socle des rapports sociaux de sexes.

La troisième approche est celle des études historiques et sociologiques qui, en historisant des processus mis en œuvre par les sociétés, mettent en évidence des situations finalement plus variées et plus instables qu'on aurait tendance à l'imaginer. L'étude des moments historiques conduit ainsi à observer la dichotomie homme/femme dans la relation au combat non pas comme un donné biologique, ou une institution issue d'un imaginaire en suspens, mais comme une construction historique dynamique bâtie sur des rapports de force, des débats, des événements, des individus avec leur autonomie de décision, conduisant à des choix de civilisation. George L. Mosse, dans un essai tardif sur les stéréotypes de la virilité, ainsi qu'un numéro de la revue *CLIO* portant sur les relations de genre dans la sphère militaire, repère une crispation dans les sociétés occidentales aux XIX^e et XX^e siècles qui se serait traduite dans la cristallisation de l'identité masculine sur la fonction combattante⁹. La dynamique de ce mouvement culturel serait parallèle au processus de démocratisation, de sorte que, dans les sociétés nationales armées, la citoyenneté masculine aurait été fondée sur le projet d'universalisation du service militaire. Le phénomène est observable à l'échelle de la sphère occidentale, en Europe, en Amérique du nord comme en Amérique latine¹⁰, les chronologies étant sensiblement décalées. Conjointement à l'affirmation d'une identité masculine adossée sur la citoyenneté prolongée par la fonction combattante, les femmes ont été progressivement mais systématiquement expulsées des casernes et du champ de bataille au cours du XIX^e siècle. Or les femmes reviennent par étape dans la sphère militaire au XX^e siècle à la suite d'un double mouvement. Le premier correspond au temps court de l'événement. Les processus de totalisation des guerres mondiales en mobilisant les sociétés pour l'effort de guerre et en étendant le champ de bataille à l'espace social ont provoqué une militarisation ponctuelle d'une masse critique de femmes. Le second, dans la longue durée, consiste dans la poursuite du processus de démocratisation et de l'égalisation des conditions hommes/femmes dans la seconde moitié du XX^e siècle, dont l'une des manifestations consiste en l'ouverture progressive de tous les corps d'armées aux femmes, qui désormais peuvent porter les armes et exercer la violence légale en temps de guerre comme en temps de paix.

Ainsi, on observe comment entre le XIX^e et le XX^e siècle s'est produit, dans un premier temps un mouvement d'expulsion des femmes de la sphère militaire et du champ de bataille alors que l'exercice du combattant était radicalement affirmé par les pouvoirs publics comme un rôle masculin exclusif, tandis qu'un mouvement de reflux

⁹ MOSSE, G. L., *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997 ; CAPDEVILA, L. et GODINEAU, D. (éd.), « Armées »/*CLIO. Histoire, Femmes et Sociétés*, 20, Toulouse, Presses du Mirail, 2004.

¹⁰ Voir dans le cas du Brésil l'étude de BEATTIE, P. M., *The Tribute of Blood. Army, Honor, Race, and Nation in Brazil, 1864-1945*, Durham, Duke University Press, 2001.

se produirait dès le début du XX^e siècle, le processus de « féminisation » des armées observable à l'extrême fin du XX^e siècle étant inédit¹¹.

Flux et reflux féminins de la sphère combattante

Ainsi, dans la moyenne durée, il est remarquable d'observer en quoi l'Etat et ses agents ont mis en œuvre des dispositifs de contrôle et d'encadrement du genre, comment ont été déployés des systèmes de régulation dans la relation que les hommes et les femmes nouent individuellement avec le combat, y compris dans les moments les plus désespérés. Les situations les plus radicales de guerre totale qui se sont déroulées aux XIX^e et XX^e siècles vérifient en effet que, tant que l'Etat est resté valide, ses agents ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour limiter le plus possible l'accès des femmes à la manipulation des armes et au combat.

La guerre de la Triple Alliance, au cours de laquelle le Paraguay s'est affronté à la coalition du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay entre 1865 et 1870, présente un cas d'école¹². L'évolution du rapport de force a fait que, au bout de quelques mois, la République paraguayenne a été contrainte de mobiliser toutes ses ressources pour alimenter le champ de bataille, le jusqu'aboutisme de ses dirigeants amenant le pays à un suicide collectif. Le Paraguay a été anéanti par cette guerre. En 1870, il avait perdu les deux tiers de sa population initiale dont 80 % des hommes en âge de porter les armes, c'est-à-dire âgés de dix ans et plus à la fin du conflit. En effet, dès les premiers mois le gouvernement s'était engagé dans une radicalisation de la mobilisation masculine en l'étendant à toutes les catégories sociales, aux invalides et aux malades, en remontant l'âge d'incorporation aux vieillards âgés de soixante ans et en le rabaisant progressivement à dix ans pour les plus jeunes. De sorte qu'à la fin du conflit les lambeaux d'armée paraguayenne étaient composés pour moitié de garçonnets âgés de dix à quatorze ans, que l'on aurait équipés de barbes postiches pour qu'ils impressionnent quelque peu l'adversaire. Or, malgré l'existence précoce et répétée de volontaires féminines, organisées, nombreuses, réclamant de servir les armes à la main, le pouvoir a toujours refusé de les conduire au combat. Elles furent en revanche militarisées et affectées aux activités de logistique, de soin et de ravitaillement. Au lendemain de la guerre, voyageurs étrangers et voisins parlaient du Paraguay comme du « pays des femmes »¹³.

Finalement, des situations comparables sont observables en Europe au cours de la première guerre mondiale, avec quelques nuances sur le front oriental. Au-delà de l'effort considérable accompli par les sociétés pour répondre aux besoins de la guerre, alors que la mobilisation des hommes fut effectivement générale, celle des femmes – malgré une fois encore l'expression d'un volontarisme soutenu pour certaines – fut beaucoup plus limitée et cantonnée dans les activités techniques, les

¹¹ REYNAUD, E., *Les femmes, la violence et l'armée*, Paris, Fondation pour les études de la défense nationale, 1988 ; WEINSTEIN, L. L. & WHITE, C., *Wives & Warriors. Women and the Military in the United States and Canada*, Westport/Connecticut, Bergin & Garvey, 1997.

¹² CAPDEVILA, L., *Une guerre totale, Paraguay 1864-1870. Essai d'histoire du temps présent*, Rennes, PUR, 2007.

¹³ En français, lire le roman historique de VON DOMBROWSKI, K., *Terre des femmes, roman d'un peuple disparu*, Paris, Albin Michel/Le club du livre du mois, 1952 [1933].

tâches d'assistance, la logistique et le ravitaillement. Une minorité d'entre elles fut militarisée. Mais sauf des infirmières, une fois la guerre terminée, elles ne purent demeurer dans l'institution militaire¹⁴. De ce fait, une évolution remarquable se vérifie au cours du second conflit mondial avec le développement des unités féminines au sein des forces armées ; et en dehors des institutions militaires avec l'apparition significative d'une génération de partisans à l'échelle européenne. Cette évolution tient aux changements intrinsèques à l'événement ; elle est également le fruit de l'expérience de la première guerre mondiale qui a été retenue par les sociétés occidentales pour s'organiser dans la conflagration¹⁵. Mais le plus remarquable est d'observer que, mis à part l'Union soviétique et certains mouvements de résistance, les hiérarchies militaires et les pouvoirs publics ont une nouvelle fois évité de mener les soldates au combat, même si elles pouvaient désormais être amenées à se trouver sous le feu et à circuler dans le théâtre des opérations.

Surtout, les institutions prirent des dispositions pour préserver les enrôlées des risques de changement identitaire, leur permettant d'entretenir une féminité discrète sous l'uniforme, organisant des services sociaux pour maintenir le contact avec leurs familles, et surtout en annonçant haut et fort que la fin de la guerre induirait leur démobilisation, de sorte qu'elles pourraient renouer avec la maternité en retournant à la vie civile. « Toute ta vie, femme soldat, ta féminité garderas », ces vers terminaient la chanson des volontaires féminines de la 838^e compagnie des forces de la France libre en 1944¹⁶. Dans le cas français, s'il fut décrété un service militaire féminin obligatoire dans la phase d'organisation des forces de la France libre en janvier 1944 à Alger¹⁷ – qui finalement ne vit pas le jour –, les femmes furent une nouvelle fois expulsées de l'institution militaire après-guerre ; jusqu'à ce qu'en 1951 un décret fixât le statut des cadres militaires féminins et les y installe durablement¹⁸. Il en fut de même dans les autres pays occidentaux, y compris l'Union soviétique. Dans un premier temps, au lendemain de la seconde guerre mondiale, la très grande majorité des femmes fut démobilisée, les différentes unités féminines démantelées, tandis que des effectifs résiduels étaient maintenus dans les services sanitaires. Puis, progressivement, à partir des années 1950-1960 certaines armées en Grande-Bretagne, en Norvège, aux Pays-Bas, au Brésil organisèrent pour la première fois en temps de paix des unités féminines permanentes.

Dans une certaine mesure, jusqu'aux années 1980 – c'est-à-dire à partir du moment où on commence à voir des femmes entrer de manière significative dans les armées occidentales et être intégrées dans des unités de combat – le processus observable dans la première moitié du XX^e siècle, de la première et la deuxième guerre mondiale, a consisté dans la régulation et la réglementation par les pouvoirs

¹⁴ THÉBAUD, F., *La femme au temps de la guerre de 14*, Paris, Stock, 1986.

¹⁵ CAPDEVILA, L., ROUQUET, F., VIRGILI, F., VOLDMAN, D., *Hommes et femmes dans la France en guerre (1914-1945)*, Paris, Payot, 2003.

¹⁶ Archive de l'École supérieure d'application des transmissions (ESAT/Rennes), carton n° 386, « chanson des Merlinettes ».

¹⁷ Comité français de la France libre, décret du 11 janvier 1944.

¹⁸ CAIRE, R., *La femme militaire des origines à nos jours*, Paris/Limoges, Lavauzelle, 1981.

publics des situations qui existaient auparavant de manière empirique sur les champs de bataille –, autrement dit avant que la systématisation du service militaire ou d'une identité masculine tendue sur l'axe de la citoyenneté et de la défense nationale rejette par décret les femmes de la sphère militaire dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Dans les moments révolutionnaires

Dans les moments d'urgence, dans les situations d'anomie, on vérifie régulièrement la présence de femmes combattantes, voire l'existence d'unités féminines de combat. Les exemples abondent, depuis la Révolution française au cours de laquelle des citoyennes ont combattu individuellement dans les armées de la République¹⁹, jusqu'aux *soldaderas* de la révolution mexicaine des années 1910 en particulier dans les armées d'Emiliano Zapata et de Venustiano Carranza²⁰. On songe également aux « bataillons de la mort » constitués exclusivement de femmes soldats placées sous commandement féminin, organisés par le gouvernement Kerenski afin d'endiguer la vague de désertion qui mettait en péril le front russe durant l'été 1917. On pense aussi aux miliciennes qui se formèrent dans la contre-offensive pour riposter au coup d'Etat militaire du 18 juillet 1936 contre la République espagnole ; aux partisans en Grèce, dans l'ex-Yougoslavie, en Italie, en France pendant la seconde guerre mondiale ; aux organisations combattantes juives en Palestine ; aux organisations de guérilla en Amérique du sud et en Amérique centrale dans les années 1960-1980, etc.

Or, certes avec des différences selon les cultures et la chronologie, bien que les femmes demeurent minoritaires parmi les populations combattantes – elles représentent généralement entre 10 et 20 % des effectifs – et qu'elles soient souvent cantonnées dans des rôles d'appui aux hommes, tout en pouvant être affectées à des groupes de combat, on vérifie néanmoins une situation qui se répète : celle de leur désarmement lors des phases de « normalisation », ou correspondant à une volonté politique de « retour à l'ordre ». On le constate avec le décret du 30 avril 1793 de la Convention qui ordonne que « toutes les femmes inutiles au service des armées » quittent les cantonnements sous huit jours²¹. On l'observe de manière brutale dans le massacre de quatre-vingt à quatre-vingt-dix *soldaderas* commandé par Pancho Villa à Santa Rosalía Camargo en 1916 ; par la suite, les *soldaderas* démobilisées lors de la réorganisation de l'armée mexicaine touchèrent une pension de « veuve » en reconnaissance du service rendu à la révolution, mais pas de vétérans²². On le vérifie également dans la décision du gouvernement républicain espagnol de désarmer les miliciennes et de les renvoyer à l'arrière, alors qu'il était en train de reconstituer l'appareil d'Etat. En effet, le décret militaire signé par le socialiste Largo Caballero à la fin de l'automne 1936 fut relayé par le discours de la communiste Dolores Ibárruri ; or c'était très exactement à partir des réseaux organisationnels du PSOE et du PCE

¹⁹ GODINEAU, D., « De la guerrière à la citoyenne : porter les armes pendant l'Ancien Régime et la Révolution française », *« Armées »/CLIO, op. cit.*, p. 43-69.

²⁰ SALAS, E., *Soldaderas in the Mexican Military. Myth and History*, Austin, University of Texas Press, 1990.

²¹ GODINEAU, D., « De la guerrière à la citoyenne : porter les armes pendant l'Ancien Régime et la Révolution française », art. cit.

²² SALAS, E., *Soldaderas in the Mexican Military, op. cit.*, p. 46-47.

que l'appareil d'Etat républicain était en cours de réorganisation à cette date. De ce fait, le nombre de miliciennes en armes a chuté dès le début de 1937²³. De même, l'état-major de la Hagana décida, le lendemain du vote aux Nations unies en faveur de la création de l'Etat d'Israël le 29 novembre 1947, de ne plus affecter des femmes à des opérations de combat. Certes la décision aurait été prise à la suite du massacre d'une patrouille mixte de la Hagana par des Palestiniens, la veille, dans le Néguev. Mais, de ce fait, alors que depuis 1949 le jeune Etat israélien astreignait par la loi les jeunes femmes au service militaire en temps de paix pour une durée de deux ans, il les avait entre-temps retirées des unités de combat²⁴.

On observe régulièrement parmi les responsables des pouvoirs publics confrontés au recrutement de femmes pour le champ de bataille l'inquiétude que le désordre moral et social provoqué par l'état de guerre soit accentué en prenant des libertés avec la mise en ordre de la différence entre les sexes et que dès lors, la société ne puisse se relever d'un événement dévastateur. Néanmoins, expliquer le pourquoi des choses et proposer un système causal univoque serait illusoire. On est tout au plus en mesure d'observer le comment, tout en constatant que si chaque moment historique présente un système d'explication d'ordre culturel, politique et conjoncturel qui lui est propre, l'ensemble converge vers un type de situations : le retour à la paix, la tentative d'un retour à l'ordre ou de la conservation d'un ordre social, se traduit, en ce qui concerne les femmes que la dynamique de l'événement a placées en position de combat, par leur désarmement, et de manière plus générale par leur éloignement de la sphère militaire.

Il est ainsi intéressant d'isoler à travers ces situations les tensions entre les individus, la société et l'Etat, et d'observer finalement en quoi le genre est une construction historique sans cesse renouvelée – ainsi, la mise en ordre de la différence entre les sexes, qui semble stable dans la longue durée, apparaît comme le produit d'un rapport de forces sociales continu – et de voir en quoi l'événement, cadre propice à l'improvisation, est un lieu d'expérience individuelle et d'expérimentation collective.

Expériences sexuées de la lutte armée

Récits de guerre et écritures de soi au masculin et au féminin

Le récit de guerre, l'épopée des héros guerriers, constitue un genre installé « au plus haut de la tradition littéraire occidentale » depuis l'antiquité²⁵. Mais les faits d'armes étant symboliquement associés à une excellence masculine, le récit de guerre est resté dans la « tradition » un domaine littéraire réservé aux hommes dans lequel ils ont valorisé l'accomplissement de leur trajectoire individuelle et grégaire. Dans le corpus qu'elle a constitué pour sa thèse sur l'écriture de soi des combattants français de la guerre de 1870-1871, Corinne Krouck a identifié une seule publication anonyme dont l'auteur est une femme : le *journal d'une infirmière* de la baronne Ida

²³ NASH, M., « Republicanas en la Guerra Civil : el compromiso antifascista », dans MORANT, I. (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina, tomo IV – Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Madrid, Cátedra, 2006, p. 123-150.

²⁴ VAN CREVELD, M., *Les femmes et la guerre*, op. cit., p. 234-235.

²⁵ RIEUNEAU, M., *Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939*, Genève, Slatkine Reprints, 2000, p. 3.

de Crombrughe²⁶. En effet, alors que les mémoires militaires publiés au XIX^e siècle se comptent par milliers, les récits de guerre au féminin sont excessivement rares. Ils le sont encore plus lorsqu'il s'agit de faire part d'une expérience du combat. Les témoignages féminins confiant une expérience de guerre sont pratiquement inexistantes pour cette période, les quelques textes publiés sont distancés, ils traitent précisément du rôle des femmes dans la guerre²⁷, certains ayant été écrits au demeurant par des hommes²⁸. Ce n'est qu'aux Etats-Unis que le récit de guerre féminin commence à être un genre moins rare dans la seconde moitié du siècle²⁹.

Le corpus des récits de guerre de femmes est davantage fourni et de ce fait plus exploitable au XX^e siècle. Néanmoins il demeure maigre. Les récits de guerre écrits et publiés dans la mouvance de la première guerre mondiale par des femmes réunissent quelques témoignages d'infirmières, d'agents de renseignement, de civiles en guerre ou d'épouses de combattants³⁰. On observera que, parmi les 250 auteurs présentés dans la somme consacrée aux souvenirs de combattants édités en français, Jean Norton Cru n'a pas retenu un seul texte écrit par une femme³¹. Au cours des années 1930, les ouvrages publiés par des femmes, ou à leur initiative, sur des expériences féminines de la guerre participent de la volonté de certaines d'entre elles de doter leur sexe de références héroïques³². Les récits de guerre féminins sont un peu plus nombreux au cours de la seconde guerre mondiale. Quelques-uns ont été publiés dans l'immédiat après-guerre : témoignages de civiles dans la tourmente, d'infirmières, de soldates, de combattantes, de déportées³³. Mais les récits de femmes valorisant leur expérience du

²⁶ ANONYME [IDA DE CROMBRUGHE], *Journal d'une infirmière*, Paris, 1872, dans KROUCK, C., *Les combattants français de la guerre de 1870-1871 et l'écriture de soi : contribution à une histoire des sensibilités*, thèse Paris 1, inédite, 2001.

²⁷ M^{me} W. MONOD, *La mission des femmes en temps de guerre*, Paris, Nouvelle Bibliothèque des familles, 1870.

²⁸ DE TRAILLES, P. et H., *Les femmes de France pendant la guerre et les deux sièges de Paris*, Paris, F. Polo libraire, 1872.

²⁹ LEONARD, E. D., *All the Daring of the Soldier. Women of the Civil War Armies*, New York, Penguin Books, 2001.

³⁰ Notamment en France EYDOUX-DÉMIANS, M., *Notes d'une infirmière 1914*, Paris, Plon, 1915 ; THULIEZ, L., « Condamnée à mort par les Allemands. Récit d'une compagne de Miss Cavell », *Revue des Deux Mondes*, avril 1919, p. 648-681 ; RICHER, M., *Ma vie d'espionne au service de la France*, Paris, éd. de la France, 1935 ; LEBRUN, M., *Mes treize missions*, Paris, Arthème Fayard, 1935 ; Veuve MAUPAS, *Le fusillé*, Paris, Maison coopérative du Livre, 1934.

³¹ NORTON-CRU, J., *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, PUN, 1993 [1929].

³² A titre d'exemple, BOTCHKAREVA, Y. M., *Ma vie de soldat. Souvenirs de la guerre, de la révolution, de la terreur en Russie (1914-1918)*, Paris, Plon, 1934 [1919/1923] ; DE CALLIAS, S. et VOGT, B., *Aux pays des femmes soldats. Finlande, Estonie, Danemark, Lituanie*, Paris, Fasquelle, 1931.

³³ Parmi les quelques ouvrages publiés dans l'immédiat après-guerre on notera WINDSOR, R., *J'étais une volontaire*, Paris, Cahiers de l'Office français d'édition, n° 54, 1945 ; HUMBERT, A., *Notre guerre*, Paris, Emile Paul, 1946 ; TERRENOIRE, E., *Combattantes sans uniformes*, Paris, Bloud & Gay, 1946.

combat s'affirment vraiment à partir des années 1970³⁴, auxquels s'ajoutent depuis d'innombrables témoignages provoqués par les chercheurs en sciences sociales ou les professionnels des médias

La croissance des récits de guerre féminins est à mettre en relation avec l'évolution contemporaine de la condition féminine et celle des identités de genre qui lui sont liées. Mais il ne faudrait pas ignorer, au-delà de la très grande disproportion qui existe entre les témoignages livrés par les hommes et ceux présentés par des femmes, une différence sociologique selon l'appartenance de sexe des auteurs prégnante dans l'acte même d'écriture intime sur la guerre. Pour les hommes, la guerre est une expérience induite, voire subie en raison de leur appartenance de sexe ; alors que pour les femmes l'acte d'écriture traduit généralement le besoin de témoigner d'une immersion volontaire dans un territoire qui *a priori* leur était interdit. Dans une réflexion sur l'acte photographique de guerre réalisée à partir des clichés de Robert Capa et de Lee Miller, Marianne Amar montre de manière très convaincante la prégnance du genre. Selon elle, Robert Capa, reporter masculin, aurait inventé en quelque sorte une stratégie personnelle d'évitement du combat en utilisant son Leica – au lieu de prendre un fusil –, à travers lequel il prend le parti de la victime et témoigne sur les souffrances de la guerre ; tandis que Lee Miller, femme reporter, utiliserait son Rolleiflex pour faire « sa » guerre, se rapprocher le plus possible du feu, en photographiant l'ennemi en combattante³⁵, puisque finalement le port des armes lui était impossible.

Pour ce qui est des hommes, les études littéraires et historiques observent une rupture dans les représentations de l'excellence masculine sur le champ de bataille à la suite du premier conflit mondial³⁶. Le combattant qui était héroïsé dans l'épreuve du feu devient progressivement une victime de l'artillerie, un fêtu d'humanité soufflé par les bombes³⁷. Désormais l'expérience masculine du champ de bataille est surtout rapportée en termes de souffrance, de peur, de traumatisme, de culpabilité, de frustration, d'humiliation. Le poète Aragon, qui s'était distingué sur le champ de bataille en recevant la croix de guerre, a écrit à propos d'un échange qu'il avait eu avec Maurice Barrès : « Comme je disais un jour chez lui à Maurice Barrès, vers 1923, que sur les morts au champ d'honneur il serait intéressant de savoir combien avaient perdu la vie dans l'acte héroïque de la défécation journalière, ce grand écrivain s'écria :

³⁴ Voir en particulier FRIANG, B., *Regarde-toi qui meurs*, Paris, Robert Laffont, 1970 ; BOHEC, J., *La plastiqueuse à bicyclette*, Paris, Mercure de France, 1975.

³⁵ AMAR, M., « Les guerres intimes de Lee Miller », « Armées »/CLIO, *op. cit.*, p. 180-192 ; « Les routes sensibles de Robert Capa », dans LIÉNART, M. (coord.), *Voir/ne pas voir la guerre. Histoire des représentations photographiques de la guerre*, Paris, Somogy, 2001, p. 91-93.

³⁶ Voir en particulier RIEUNEAU, M., *Guerre et révolution dans le roman français de 1919 à 1939*, *op. cit.* ; RIEGEL, L., *Guerre et littérature. Le bouleversement des consciences dans la littérature romanesque inspirée par la Grande Guerre, 1919-1939*, Paris, Klincksieck, 1978 ; TOURET, M., *Histoire de la littérature française du XX^e siècle, tome 1 – 1898-1940*, Rennes, PUR, 2000 ; CAPDEVILA, L., « Mémoire de guerre », *Le Temps des savoirs. Revue interdisciplinaire de l'Institut universitaire de France – La Mémoire*, 6, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 69-91.

³⁷ BOURKE, J., *Dismembering the Male. Men's Bodies, Britain and the Great War*, Londres, Reaktion Books, 1996.

« Aragon, vous n'arriverez pas avec ces paradoxes à me salir votre personnage ! »³⁸. C'est ici une tendance lourde – inscrite dans une conjoncture culturelle globale³⁹ – qui ne cesse d'être renforcée au fil du XX^e siècle, jusqu'aux conflits de la décolonisation⁴⁰ puis de l'après-guerre froide ; certes, avec des moments de réinvestissement collectif dans l'imaginaire de la virilité de la guerre, comme par exemple dans le cinéma étatsunien des années Reagan⁴¹, et en tenant compte des milieux socioculturels pour lesquels les références héroïques résistent mieux⁴².

L'expérience combattante féminine au XX^e siècle telle qu'elle ressort des sources primaires (correspondances, archives des unités féminines, journaux, témoignages provoqués, récits sur des femmes écrits par d'autres femmes...), au-delà de l'ambivalence des sentiments, s'écarte de manière générale de la rhétorique de la souffrance et de la victimisation. Trois constellations de sentiments reviennent selon les témoignages. La première est inscrite dans l'action, qui dénote des sentiments d'exaltation, voire d'épanouissement, ou même de la jubilation de participer à l'événement, d'agir, que l'on soit sur le champ de bataille, ou dans la salle d'opération. « Il n'est plus question de repos pour l'instant. C'est l'attaque, la vraie, celle qui demande des hommes et aussi des ambulancières. Nous sommes là ! », écrivait une jeune infirmière conductrice à ses parents restés en Afrique du nord en octobre 1944, alors qu'elle participait à la libération de la France⁴³. Lucienne Jean-Darrouy qui a rassemblé et publié les lettres de l'aspirante Ferrier ajoute : « par-dessus tant d'émotions, le sentiment dominant est la fierté et une sorte de fierté qu'on n'éprouverait pas à l'arrière... »⁴⁴. La deuxième est formée par l'ambivalence des sentiments quant aux regards portés sur soi. D'abord la satisfaction d'être considérée comme l'égale des hommes dans l'action, d'être perçue comme une camarade de combat, une sœur d'arme. Brigitte Friang, membre des groupes actions de la France Libre pendant la seconde guerre mondiale, insiste dans ses mémoires sur la « chaleureuse complicité de lutte », les relations « exceptionnelles » entre hommes et femmes dans la clandestinité : « Je n'arrive à retrouver aucune trace d'esprit ségrégationniste dans nos relations entre garçons et filles », précisa-t-elle⁴⁵. Mais ambivalence, en raison de la honte du travestissement lorsque le regard est porté sur soi par la société

³⁸ ARAGON, L., « Beautés de la guerre et leurs reflets dans la littérature », *Commune*, décembre 1935.

³⁹ On pense en particulier au changement de régime d'historicité caractéristique de la société contemporaine dans lequel les victimes prennent progressivement la place des héros dans les représentations du passé, lire notamment CHAUMONT, J.-M., *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 2002 [1997] ; ELIACHEFF, C. et SOULEZ LARIVIÈRE, D., *Le Temps des victimes*, Paris, Albin Michel, 2007.

⁴⁰ Lire notamment HERR, M., *Putain de mort*, Paris, éd. de l'Olivier, 1996 [1968].

⁴¹ JEFFORDS, S., *Hard Bodies. Hollywood masculinity in the Reagan Era*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1994.

⁴² GIBSON, J. W., *Warrior Dreams. Paramilitary Culture in Post-Vietnam America*, New York, Hill and Wang, 1994.

⁴³ JEAN-DARROUY, L., *Vie et mort de Denise Ferrier aspirant. Conductrice au 25^e Bataillon Médical*, Alger, Georges Dinesco, 1945, p. 104.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 124.

⁴⁵ FRIANG, B., *Regarde-toi qui meurs*, op. cit., p. 41.

civile ou l'ennemi. Lors de la libération de Saint-Brieuc en août 1944, une jeune maquisarde qui défilait le fusil à l'épaule, avouait à l'un de ses compagnons, alors qu'elle était dévisagée par la foule : « je suis morte de honte »⁴⁶. La troisième qui émane de l'après-événement témoigne des frustrations, le sentiment de n'avoir pu aller jusqu'au bout, voire d'avoir été instrumentée. « J'aurais voulu moi-même faire le coup de feu », rapporta Jeanne Bohec avec regret⁴⁷. Mais on ne retrouve pas dans les sources féminines le glissement identitaire séculaire du héros à la victime que l'on observe pour les hommes dans les milieux combattants.

Une nouvelle fois, il conviendrait d'interroger l'acte d'écriture qui conduit des femmes à parler de leur guerre. Les conditions de sexe de l'expérience de guerre sont très différentes pour les individus. Les hommes subissent de fortes contraintes institutionnelles, physiques et morales dans l'événement qui creusent un fossé profond entre l'idéal type et leur image de soi ; tandis que les femmes qui se sont rapprochées du combat en étant généralement volontaires ont sublimé leur représentation de soi. Pour les hommes le basculement dans l'armée correspond à une régression identitaire : de citoyens adultes ils deviennent des soldats, c'est-à-dire des subalternes placés sous l'autorité d'une hiérarchie ; tandis que les femmes mineures dans leur foyer jusqu'à la seconde guerre mondiale, se libèrent du carcan familial et gagnent en liberté en s'enrôlant. La vie quotidienne qui est celle du militaire ordinaire provoque également des distorsions identitaires dans l'accomplissement des activités. En étant placés sous les drapeaux, les hommes réalisent majoritairement des tâches ménagères assurées par les femmes dans le civil : nettoyage, lessive, cuisine ; alors que les femmes recrutées par l'armée le sont pour exercer des compétences techniques dans les domaines sanitaire, tertiaire, dans les transmissions, mais également pour certaines en accomplissant des activités réservées aux garçons dans la société telles que la conduite, la mécanique, la manipulation des armes, le sport.

Événement et construction identitaire

Enfin, l'analyse des discours de soi met en évidence un changement dans l'expression des ressorts qui semblent avoir conduit des femmes à s'engager dans la guerre au fil du XX^e siècle. Au moment du premier conflit mondial les systèmes d'explication de l'engagement féminin présents dans la presse de guerre et les témoignages publiés mettent en relief une identité de femme en position subalterne construite dans la relation avec un homme ou avec des hommes. Qu'il s'agisse d'un époux, d'un fils, d'un frère, ces femmes que l'on retrouve au front sont censées s'être approchées du feu pour venir s'occuper, protéger, voire venger un homme cher. C'est en ces termes que la presse présente à l'origine l'engagement de Yashka Botchkareva, avant qu'elle ne conduise les bataillons de la mort de l'armée Kerenski. De même, en étant profondément intériorisé, le système explicatif de l'engagement de l'infirmière M. Eydoux-Démians, comme celui de l'espionne Mathilde Lebrun est construit sur l'identité d'un patriotisme maternel défensif, cédant l'exclusivité de l'héroïsme

⁴⁶ SALONNE, M.-P., *Fends la bise. Scènes du maquis breton*, Paris, Bloud & Gay, 1945, p. 198.

⁴⁷ BOHEC, J., *La plastiqueuse à bicyclette*, *op. cit.*, p. 160.

à « [leurs] *enfants* » sans « oublier jamais leur titre sacré de *soldats* »⁴⁸. Mathilde Lebrun dit aspirer à servir pour atténuer la souffrance des « petits soldats français », qu'elle assimile à ses enfants, tout en se mettant en position d'attente d'être sollicitée pour servir. Dans les premières pages, elle raconte, au moment de la mobilisation, la remarque d'une voisine qu'elle reçut comme une gifle : « – Parbleu, vous... vous êtes veuve et vos trois fils sont trop jeunes ! » Elle pense : « cette femme avait raison. Pour qui allais-je avoir à trembler, moi ? (...) Le soir même, une atroce pensée m'assaillit. Je ne puis retenir mes larmes (...) Nos petits soldats ! (...) je voulais jouer un rôle dans le drame qui débutait. (...) Je voulais, je voulais... je voulais faire quelque chose »⁴⁹. On saisisait ainsi au début du siècle une identité de genre féminine davantage construite sur la passivité dans la relation avec un masculin qui occuperait le devant de la scène.

Il en va autrement avec les combattantes de la seconde guerre mondiale et de l'après-1945. On observera d'abord une fréquence plus importante des récits de guerre au féminin. Or ces témoignages manifestent un désir d'agir. Certainement aussi de servir. Mais ils expriment avant toute chose la volonté de faire son devoir en tant que femme. Berthe Finat, infirmière et pilote secouriste de l'Air (IPSA) « rêvait d'envol, de vie dangereuse dans le ciel » alors qu'elle était clouée au sol pendant la drôle de guerre⁵⁰. Dans ses mémoires, Jeanne Bohec se souvient de ses rêveries de jeune fille : « je rêvais moi aussi de lutter un jour contre les ennemis de la patrie [...mais] je ne me sentais aucunement la vocation d'une infirmière »⁵¹. « Nous les dures », c'est en ces termes qu'une jeune engagée dans les transmissions de la France libre se définissait en 1944⁵². En effet, ces prises de parole expriment davantage un engagement patriotique ou politique individuel. Elles révèlent une identité féminine construite sur l'action, le besoin d'en découdre, l'identité d'un individu sexué qui, à la différence de la génération précédente, agit en son nom. C'est une tendance qui de fait se confirme dans la seconde moitié du siècle.

Néanmoins, l'impact de l'événement sur la construction du genre ne semble pas aller de soi à l'échelle de l'individu. Ainsi, Cristina Scheibe Wolff n'observe pas de relation causale immédiate entre l'expérience de la lutte armée et l'évolution du féminisme au Brésil dans les années 1970⁵³. En effet, l'analyse des témoignages féministes de combattantes, telle Yashka Botchkareva qui a formé et commandé le bataillon de la mort en Russie en 1917, Jeanne Bohec agent du BCRA à Londres parachutée en France occupée en février 1944 pour instruire les maquisards au maniement des explosifs, Ana Maria Araujo membre de la guérilla uruguayenne des

⁴⁸ EYDOUX-DÉMIANS M., *Notes d'une infirmière 1914*, op. cit., p. 12.

⁴⁹ LEBRUN, M., *Mes treize missions*, op. cit., p. 22-28.

⁵⁰ L'HERBIER-MONTAGNON, G., *Jusqu'au sacrifice*, Paris, éditions ECLAIR, 1960, p. 29.

⁵¹ BOHEC, J., *La plastiqueuse à bicyclette*, op. cit., p. 12.

⁵² Archives de l'École supérieure d'application des transmissions (ESAT/Rennes), carton 389, dissertation de recrue CFT en formation initiale, mai 1944.

⁵³ SCHEIBE WOLFF, C., « Le genre dans la guérilla : jeux de genre dans la lutte armée au Brésil des années 1960-1970 », dans BERGÈRE, M. et CAPDEVILA, L. (dir.), *Genre et événement. Du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*, Rennes, PUR, 2006, p. 119-136.

Tupamaros au début des années 1970⁵⁴, pourraient confirmer que ce n'est pas dans l'action que ces femmes ont pris conscience de leur condition de sexe, mais qu'elles auraient davantage entrepris une analyse féministe de leur trajectoire *a posteriori*, à la suite d'un retour sur soi. Dans le cas de Yashka, il est à préciser que sa biographie a été réalisée à la demande d'Emmeline Pankhurst alors qu'elle venait de se réfugier aux Etats-Unis en 1918, et commise *in fine* par un plumitif du nom de Don Levin⁵⁵. Jeanne Bohec, comme Ana Maria Araujo, ont rédigé leurs mémoires à Paris dans les années 1970, au moment où les idées et les valeurs féministes portées par le MLF s'installaient dans la société. De fait, jusqu'à la seconde guerre mondiale, les témoignages de combattantes qui ont été produits dans l'instant de l'événement n'explicitent pas de frustration, ni d'analyse féministe de leur trajectoire. « Dans l'armée, moi une femme (...) les vieux préjugés inculqués dès l'enfance se dressent contre moi (...) où cela me mènera-t-il ? », se rappelait une soldate de la seconde guerre mondiale, à propos de son enrôlement à Alger en 1943⁵⁶. L'analyse féministe ultérieure éclaire en revanche l'expérience après l'événement, comme on peut l'observer à plus grande échelle par ailleurs⁵⁷. Ainsi, autant le transfert d'expérience que l'expérience elle-même construiraient les individus et cristalliseraient les identités de genre.

Certes, il faudrait nuancer, travailler avec des populations plus nombreuses, recouvrer les polyphonies du genre, isoler les voies multiples à partir desquelles les individus s'articulent au processus de civilisation. Il est néanmoins important, à travers l'analyse du rapport à la violence, d'observer en quoi la mise en ordre de la différence entre les sexes qui apparaît comme l'une des institutions les plus stables des sociétés humaines est le produit d'une négociation, d'un contrat, d'un rapport de force pérennes, et comment l'événement guerrier, dont l'un des enjeux pourrait consister dans la préservation de l'identité d'une population donnée, forme l'un des hauts lieux de la définition de la mise en ordre du genre, mais aussi de ses ajustements en raison de la puissance de l'événement. L'échelle individuelle, à travers l'écriture de soi, constitue un observatoire privilégié permettant d'appréhender les dynamiques identitaires.

En nous situant dans le prolongement des travaux de Françoise Héritier⁵⁸, nous concevons que le dimorphisme sexué du rapport à la violence correspond à une construction culturelle inscrite dans la très longue durée, qui se traduit concrètement, et statistiquement, dans les comportements de chacun/e⁵⁹. Mais conjointement,

⁵⁴ ARAUJO, A. M., *Tupamaras, des femmes de l'Uruguay*, Paris, Editions Des femmes, 1980.

⁵⁵ VAN CREVELD, M., *Les femmes et la guerre*, *op. cit.*, p. 150-151.

⁵⁶ Archives de l'Ecole supérieure d'application des transmissions (ESAT/Rennes), carton 386, M^{me} veuve FV, Souvenirs d'une merlinette, novembre 1964, manuscrit inédit.

⁵⁷ Voir l'impact de l'exil des féministes brésiliennes et leur rencontre avec le MLF en France, lire PEDRO, J. M., « Contraception et changement dans les rapports de genre au Brésil et en France », dans CAPDEVILA, L. *et al.*, *Le genre face aux mutations...*, *op. cit.*, p. 371-381.

⁵⁸ HÉRITIER, F., *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, *op. cit.* ; *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002.

⁵⁹ DAUPHIN, C. et FARGE, A. (dir.), *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997 ; CARIO, R., *Les femmes résistent au crime*, Paris, L'Harmattan, 1997.

on observe que l’historisation de ce rapport à la violence et la prise en compte des histoires de vie témoignent d’un jeu permanent des êtres humains avec le genre – la fluidité des identités faisant que les individus circulent entre les pôles datés du féminin et du masculin. L’analyse des ajustements du genre dans la relation à la guerre au fil des XIX^e et XX^e siècles conduit à isoler une souffrance masculine qui ne cesse de se renforcer, tandis qu’en regard l’ego marqué par l’action s’affirmerait du côté féminin. Ainsi, le rapprochement des conditions de sexe et des imaginaires dans la société, dont la féminisation des armées constitue un jalon symbolique et politique important, est induit par des changements identitaires profonds.

De la *corporéité* de la guerre : corps de femmes et *violence-spectacle* dans la guerre civile espagnole

Maud JOLY

« [T]oute expérience de la guerre est, avant tout, expérience du corps. A la guerre, ce sont les corps qui infligent la violence, c'est aux corps que la violence est infligée. Cette corporéité de la guerre se confond si étroitement avec le phénomène guerrier lui-même qu'il n'est pas aisé de séparer « l'histoire de la guerre » d'une anthropologie historique des expériences corporelles induites par l'activité guerrière »¹.

Cette lecture du phénomène guerrier invite à réévaluer la singularité et la signification de la *corporéité de la guerre* d'Espagne. Guerre civile du premier XX^e siècle, elle a été parcourue par une violence intense, brutale et extrême que les documents archivistiques, les récits *de* guerre et *sur* la guerre et les études historiques révèlent, parfois en creux. Les corps mutilés, les corps exécutés et abandonnés, les corps enfermés (dans les prisons et dans les camps de concentration), les corps soumis et torturés, les corps violés, les corps ensevelis par milliers (dont les exhumations aujourd'hui rappellent l'histoire) traduisent la violence de cet affrontement. L'examen historique des multiples expériences des corps en guerre permet de saisir, comme l'a souligné Jacques Sémelin, « un moment de la violence *de* la guerre et *dans* la guerre » et ainsi « d'analyser le phénomène de violence en son centre »².

Dès les premiers mois du conflit, l'exhibition du corps violenté de l'ennemi devient une pratique constitutive du répertoire de la violence exercée du côté des troupes nationalistes. « Terre de punition »³, l'arrière est touché par cette violence qui vise à l'instauration rapide de la terreur au sein des populations et à la neutralisation de la résistance. Espace de visibilité des civiles désarmées⁴, l'arrière constitue le lieu

¹ AUDOIN-ROUZEAU, S., « Massacres. Le corps et la guerre », dans CORBIN, A., COURTINE, J.-J., VIGARELLO, G., *Histoire du corps. Tome 3 : Les mutations du regard. Le XX^e*, Paris, Seuil, 2006, p. 281.

² SÉMELIN, J., « Introduction. Violences extrêmes : peut-on comprendre ? », *Revue internationale des sciences sociales*, 174, décembre 2002, p. 481.

³ RODRIGO, J., « Retaguardia : un espacio de transformación », *Ayer*, « Retaguardia y cultura de guerra, 1936-1939 », 76/4, 2009, p. 31.

⁴ RIPA, Y., « Armes d'hommes contre femmes désarmées : de la dimension sexuée de la violence dans la guerre civile espagnole », dans DAUPHIN, C. et FARGE, A., *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 131-145.

privilegié de la mise en scène de la dégradation des corps des « femmes ennemies » qui sont aussi – et parfois avant tout – les « femmes de l'ennemi ». Et, parce que, en temps de guerre, le corps des femmes « *devient* ou *redevient* un enjeu central de la relation ami/ennemi, et donc un enjeu important du face-à-face des combattants »⁵, les modalités de son agression éclairent non seulement la nature du conflit mais aussi les composants d'une *culture de la violence*⁶.

Afin d'appréhender cette dimension de la violence de la guerre civile espagnole, une réévaluation ponctuelle d'une pratique longtemps considérée comme un épiphénomène offre une étude de cas exemplaire : le défilé des femmes tondues, défigurées, tatouées et déguisées. En effet, dans tous les villages espagnols, des femmes désignées comme *républicaines* ont été tondues puis soumises à un défilé public devant un public convié – parfois sous la contrainte – au *spectacle de l'humiliation*. L'expiation du mal par l'exhibition publique de ces corps douloureux⁷, marqués du sceau de la faute, s'inscrit totalement au cœur de « l'économie du châtement »⁸ de la guerre civile. Dans une mise en scène punitive, les corps féminins violentés deviennent « chose publique »⁹. Cette « violence-spectacle »¹⁰, fortement ritualisée, est fondée « sur l'inversion qui, au-delà du grotesque, symbolise le changement de statut [de l'ennemi(e)] »¹¹ et participe de la construction et de la formulation publique des fondations du projet politique et social dit *nationaliste*.

Circonscrire ici la réflexion à ce « moment de la violence de la guerre et dans la guerre » qu'est la « promenade des tondues » permet de montrer l'intérêt heuristique de la notion de *corporéité* de la guerre pour l'étude du cas espagnol. L'analyse de ce procédé de réification du corps de l'ennemie propose une réévaluation du genre dans

⁵ AUDOIN-ROUZEAU, S., *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne*, Paris, Seuil, 2008, p. 311.

⁶ MUÑOZ, J., LEDESMA, J. L., RODRIGO, J. (coord.), *Culturas y políticas de la violencia España siglo XX*, Madrid, Siete Mares, 2005 ; GÓNZALEZ CALLEJA, E., « La cultura de guerra como propuesta historiográfica : una reflexión general desde el contemporaneísmo español », *Historia Social*, 61, 2008, p. 69-87 ; RODRIGO, J. (dir.), « Retaguardia y cultura de guerra, 1936-1939 », *op. cit.* ; AUDOIN-ROUZEAU, S., « Les cultures de guerre », dans PELLISTRANDI, B. et SIRINELLI, J.-F. (dir.), *L'histoire culturelle en France et en Espagne*, Madrid, Collection de la Casa de Velázquez (106), 2008, p. 289-299.

⁷ BÉE, M., « Le spectacle de l'exécution dans la France d'Ancien Régime », *Annales ESC*, 4, juillet-août 1983, p. 843-862.

⁸ FOUCAULT, M., *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 14.

⁹ LABORIE, P., « Violence politique et imaginaire collectif : l'exemple de l'épuration », dans BERTRAND, M., LAURENT, N., TAILLEFER, M. (dir.), *Violences et pouvoirs politiques*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1996, p. 208.

¹⁰ CENARRO LAGUNAS, A., « El triunfo de la reacción : fascistas y conservadores en Teruel », dans CASANOVA, J. et al., *El pasado oculto. Fascismo y violencia en Aragón (1936-1939)*, Zaragoza, Siglo XXI, 1999 [1992], p. 182 ; CRUZ, R., « Las campañas rebeldes de aniquilación del enemigo », *Ayer*, « Retaguardia y cultura de guerra, 1936-1939 », 76/4, 2009, p. 75.

¹¹ SCHMITT-PANTEL, P., « L'âne, l'adultère et la cité », dans LE GOFF, J., SCHMITT, J.-C., *Le charivari*, Actes de la table ronde organisée à Paris (25-27 avril 1977) par l'École des hautes études en sciences sociales et le Centre national de la recherche scientifique, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1981, p. 117-122.

l'archéologie de la violence de la guerre civile espagnole¹², qui, par la nature de son répertoire violent, est aussi une guerre totale du XX^e siècle européen.

Regards sur les violences sexuées : les *archives du corps*

« Siègle du non-dit, le corps pose un redoutable problème de sources [mais] elles existent pourtant »¹³. Tel est le constat formulé au sujet du travail d'anthropologie historique du fait guerrier réalisé par l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau. Cette remarque est parfaitement transposable à la question des violences corporelles du temps de la guerre civile espagnole. En effet, les militaires, les autorités politiques, les combattants, les témoins qu'ils soient étrangers ou intimes, hommes ou femmes, ont tous regardé – par le biais de multiples prismes – et décrit les corps en guerre, les corps en souffrance. Pour exemple, le récit des épreuves de la faim comme celui des bombardements montrent surtout les femmes (et leurs enfants). Ils disent les corps soumis à la *situation* de guerre ou les corps mis à nu devant la machine destructrice. Longtemps, l'histoire quantitative de la violence a fait de l'ombre à l'histoire des modalités de traitement des corps dans le temps de la guerre. Or, « l'importance symbolique de la violence peut n'avoir aucune corrélation linéaire avec sa quantité »¹⁴. Cette dimension symbolique de la *corporéité* de la guerre est révélée, parfois en marge, dans les différents récits de la violence. En effet, sans amplifier le degré de « polarisation du regard sur les corps sexués »¹⁵, force est de constater qu'une lecture sexuée de l'expérience de la guerre est à l'œuvre dès juillet 1936. Peut-on expliquer cette polarisation du regard par le fait que la guerre civile espagnole fut avant tout

¹² RODRIGO, J., « La bibliografía sobre la represión franquista : hacia el salto cualitativo », *Spagna Contemporanea*, 19, 2001, p. 151-169 ; LEDESMA, J. L., *Los días de llamas de la revolución : violencia y política en la retaguardia republicana de Zaragoza durante la guerra civil*, Zaragoza, I.F.C., 2003 ; JULIÀ, S. (coord.), *Víctimas de la guerra civil*, Madrid, Temas de Hoy, 1999 ; LEDESMA, J. L., GÓNZALEZ CALLEJA, E., « Conflictividad y violencia sociopolítica en la España de la primera mitad del siglo XX », dans NICOLÁS, E., GONZÁLEZ, C. (ed.), *Mundos de ayer. Investigaciones Históricas Contemporáneas del IX Congreso de la AHC*, Murcia, Editum, 2009, p. 331-361 ; RODRIGO, J., *Hasta la raíz : violencia durante la guerra civil y la dictadura franquista*, Madrid, Alianza, 2008.

¹³ DELUERMOZ, Q., « Compte rendu sur le livre de Audoin-Rouzeau, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne*, Paris, Seuil, 2008 », *Vingtième siècle*, 100/4, 2008, p. 235. Voir aussi : CAPDEVILA, L., « Genre et événement : sources, écritures, individus », dans BERGÈRE, M. et CAPDEVILA, L. *Genre et événement. Du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 13-17 ; CHAUVAUD, F. (dir.), *Corps saccagés. Une histoire des violences corporelles du siècle des Lumières à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

¹⁴ PAVONE, C., *Une guerre civile. Essai historique sur l'éthique de la Résistance italienne*, Paris, Seuil, 2005, p. 489. L'auteur cite les propos de E. P. Thompson.

¹⁵ CABANES, B., PIKETTY, G., « Introduction », dans CABANES, B., PIKETTY, G. (dir.), *Retour à l'intime au sortir de la guerre*, Paris, Editions Tallandier, 2009, p. 19. Sur les représentations sexuées dans la guerre : CUEVA FERNÁNDEZ, I., *¡La retaguardia nos pertenece! Las mujeres de izquierdas en Asturias (1936-1937)*, Gijón, Concejalía de la Mujer del Ayuntamiento de Gijón, 2000.

« une guerre contre le civil »¹⁶ ? Sans aucun doute. Or, les femmes sont des civils porteurs d'une très forte charge symbolique et identitaire.

En effet, le corps des femmes – « point frontière »¹⁷ et « réceptacle de signes et réservoir de valeurs »¹⁸ – est le gardien, souvent sacralisé, de l'identité d'un groupe. Temple de la morale et de la famille, il est observé et construit au travers de mythologies et de topiques sexuels et sexués, qui varient en fonction de ses énonciateurs. La situation de guerre entraîne une cristallisation des regards sur ce corps ainsi qu'un processus de politisation du corps féminin¹⁹, souvent en fonction de catégorisations totalement arbitraires et fictives. Il devient le corps du délit – parfois inventé – et ainsi le territoire d'inscription de la punition (individuelle et collective). Aussi, les gestes de la dégradation du corps des femmes disent les projets de redéfinition des frontières entre déviance et norme, entre masculin et féminin, entre exclusion et intégration, entre dominé et dominant au sein de la société en guerre et dans le cadre du rapport de force qui s'instaure entre les adversaires. Comment, dans le temps de la guerre, sont retranscrits ces gestes de l'agression ? Quelles sont les *archives du corps* de la guerre civile ? Philippe Braud a montré que la « spécificité de la violence physique réside dans sa résonance émotionnelle immédiate »²⁰. De fait, l'historien rencontre le corps violenté dans les documents où la République en guerre se raconte²¹. Dans une guerre qui est perçue et vécue comme une guerre de libération nationale²², le corps des femmes incarne le corps de la nation en résistance, en souffrance²³ et en

¹⁶ RODRIGO, J., *op. cit.*, p. 19.

¹⁷ VIGARELLO, G., « Le Corps dans tous ses états : présentation du thème », Les Rendez-vous de l'Histoire, Blois, 8-11 octobre 2009, www.rdv-histoire.com, consulté le 6 octobre 2009.

¹⁸ PERROT, P., *Le travail des apparences. Le corps féminin. XVIII^e-XIX^e*, Paris, Seuil, p. 10.

¹⁹ LEDESMA, J. L., « Las mujeres en la represión republicana : apuntes sobre un « ángulo muerto » de la guerra civil », dans NASH, M., TAVERA, S. (ed.), *Las mujeres y las guerras : el papel de las mujeres en las guerras de la Edad Antigua a la Contemporánea*, Barcelona, Icaria Editorial, 2003, p. 449-450 ; LEDESMA, J. L., « Rostros femeninos de la represión republicana : violencia política, género y revolución durante la guerra civil », dans LÓPEZ BELTRÁN, M. T., JIMÉNEZ TOMÉ, M. J., GIL BENÍTEZ, E. M. (ed.), *Violencia y género*, Actas del Congreso Interdisciplinar sobre Violencia y Género, celebrado en la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Málaga los días 29 y 30 de noviembre y 1 de diciembre de 2000, organizado por la AEHM/UMA, Málaga, Centro de Ediciones de Diputación de Málaga, Tomo I, p. 241-252 ; LANNON, F., « Los cuerpos de las mujeres y el cuerpo político católico : autoridades e identidades en conflicto en España durante las décadas de 1920 y 1930 », *Historia Social*, 5, 1999, p. 65-80.

²⁰ BRAUD, P., *Violences politiques*, Paris, Seuil, 2004, p. 91.

²¹ JOLY, M., « Dire la guerre et les violences : femmes et récits pendant la guerre d'Espagne », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 37/2, 2007, p. 199-220.

²² NÚÑEZ SEIXAS, X. M., *¡Fuera el invasor! Nacionalismo y movilización bélica durante la guerra civil española (1936-1939)*, Madrid, Marcial Pons, 2006.

²³ JOLY, M., « « Souffrance des corps, souffrance de la nation : discours sur les femmes violentées dans la guerre d'Espagne », communication présentée dans le cadre du colloque international « Género, sexo y nación. Representaciones y prácticas políticas en España y Francia (XIX-XX) » organisé par S. Michonneau (Casa de Velázquez), M. Yusta (Université Paris 8) et A. Agudo (Universitat de València), les 24-26 février 2010 à l'Université de Valencia (Espagne). Sur la corporéité de la nation, voir SCOTT, J. W., « Préface », dans DORLIN,

devenir. Aussi, sa dégradation – au delà du fait qu'il s'agisse d'abord d'une expérience intime – concerne le groupe. C'est, en partie, pour cette raison que les « archives de l'arrière » accordent une place importante aux expériences féminines de la violence. Les autorités républicaines – militaires, politiques et judiciaires – se soucient du sort réservé aux civiles : soit dans une volonté d'organiser l'aide et la défense, soit pour fabriquer les *archives de la barbarie de l'ennemi*. Les victimes de la guerre – directes ou indirectes – enregistrent des plaintes relatives aux violences perpétrées par l'ennemi. La presse dénonce violemment les horreurs de la guerre. Les évadés du camp franquiste témoignent de la terreur imposée dans les villages dominés par les troupes ennemies. Les artistes mettent en images la détresse des femmes et des enfants happés par le conflit. Les observateurs étrangers ou les témoins nationaux décrivent l'épreuve du peuple en guerre. De même, les récits de la captivité, qui sont des récits de l'humiliation, décrivent les épreuves de corps enfermés, affamés, sales et malades. Loin d'être exhaustif, cet inventaire ponctuel des sources montre combien, les contemporains ont révélé la *corporéité* de la guerre.

Cependant, les sources de l'instant ne sont pas les seules à dire le corps en guerre. L'histoire orale montre combien l'expérience du corps crée une mémoire du corps. Aussi, le corps apparaît dans la remémoration des épreuves de la guerre par les témoins directs ou indirects des événements. « Cela, je l'ai dans mon corps »²⁴ : ces mots formulés par une femme en guise de conclusion au récit de son expérience de la violence de la guerre civile rappellent combien, comme l'avait remarqué Patrizia Gabrielli dans son travail sur la résistance antifasciste en Toscane, « les mémoires des femmes ne perdent pas de vue le corps »²⁵. Même si le récit intime de l'expérience de la violence corporelle demeure problématique, certaines barrières peuvent, dans l'instant de la parole, tomber. En revanche, fréquentes sont les références à la tragédie des corps des autres, familiers ou anonymes. Au cœur du processus de remémoration du passé traumatique, le corps est énoncé. Notons que les exhumations actuelles des fosses communes font tout à fait écho à ces propos. Ce retour singulier sur le passé²⁶ passe aussi par le retour des corps.

La lecture de ces différentes *archives du corps* a permis de reconstituer un *temps* de la violence de la guerre civile : celui des défilés des femmes tondues.

E., *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006, p. 5 et 7.

²⁴ Entretien oral effectué durant l'année 2000 avec une femme à Barcelone ayant exigé de rester anonyme. Non politisée, cette femme est issue d'un milieu rural de la province d'Almería. C'était la première fois qu'elle parlait si longtemps de son expérience de la guerre.

²⁵ GABRIELLI, P., *Scenari di guerra, parole di donne. Diari e memorie nell'Italia della seconda guerra mondiale*, Bologna, Il Mulino, 2007, p. 125. Voir aussi « Le immagini della morte di massa : corpi profanati, corpi insepolti », dans GRIBAUDI, G., *Guerra totale. Tra bombe alleate e violenza naziste. Napoli e il fronte meridionale 1940-44*, Torino, Bollati Boringhieri, 2005, p. 577-581.

²⁶ LEIZAOLA, A., « La mémoire de la guerre civile espagnole : le poids du silence », *Ethnologie française*, 2007/3, p. 483.

Le spectacle de la violence²⁷ : l'exhibition des corps des femmes tondues

« Dans la guerre civile, l'adversaire ne doit pas seulement être tué, il doit aussi être humilié en public et exhibé comme un trophée de guerre »²⁸.

En 1938, un dessin de l'artiste Antonio Rodríguez Luna est publié dans l'ouvrage *Los dibujantes en la guerra de España*²⁹. Précieux document, il synthétise, en quelques coups de crayons, une scène d'exhibition publique de trois femmes tondues. Sous le fouet tendu par un individu aux traits monstrueux et paré des insignes de la Phalange et de la Croix gammée, les trois victimes, mains attachées dans le dos, sont suivies par un cortège bigarré duquel se distinguent un religieux, une femme et un homme portant un chapeau haut de forme. A l'arrière-plan de cette scène, trois hommes pointent leurs fusils sur un peloton d'exécution. Au sol, le corps d'une femme et d'un homme gisent à l'abandon. Des individus observent de loin la traversée de la place par le cortège des pénitentes. Chaque femme porte au cou une pancarte sur laquelle est inscrit : « pour athée », « pour communiste », « pour marxiste ».

Ce dessin immortalise une scène « classique » de la guerre civile, décrite à l'identique dans de nombreux documents. La tonte constitue une des modalités de la répression des femmes considérées comme appartenant au camp républicain, dans la majorité des cas en raison d'un lien de parenté avec un homme engagé ou associé à la défense de la République. Mère, épouse, sœur ou fille d'un Républicain : tel est le délit de ces femmes parce que la famille – dont elles sont les garantes par excellence – est « responsable de l'insoumission d'un de ses membres »³⁰. Parfois, c'est la transgression des assignations sexuées traditionnelles – l'engagement politique par exemple ou la participation à l'effort de guerre – qui justifie la défiguration des femmes. Seulement, l'événement-tonte ne se limite pas à la coupe des cheveux. Les corps sont marqués, dénudés et « promenés » dans l'espace public soumis. La violence devient spectacle des corps. Un spectacle encadré et codifié.

A partir de ce document, il est question ici, non pas de décrire la violence³¹ mais d'en identifier brièvement des composantes culturelle et politique.

Tout d'abord, cette pratique de violence participe de la désacralisation brutale du corps de l'ennemie par la destruction de l'identité sexuée de la victime. La femme

²⁷ CENARRO LAGUNAS, A., *op. cit.*, p. 182 ; CRUZ, R., « Las campañas rebeldes de aniquilación del enemigo », *Ayer*, 76/4, 2009, p. 75 ; RODRÍGUEZ, S., *Mujeres en guerra, Almería 1936-1939*, Sevilla, Arraez Editores, 2003.

²⁸ TRAVERSO, E., *A feu et à sang. De la guerre civile européenne, 1914-1945*, Paris, Stock, 2007, p. 110.

²⁹ *Los dibujantes en la guerra de España*, Madrid, Ediciones Españolas, 1938. Pour la version originale du dessin, voir RODRÍGUEZ LUNA, A., *Diez y seis dibujos de guerra*, Valence, Nueva Cultura, 1937.

³⁰ FLORY, J., *La Galice sous la botte de Franco : épisodes de la terreur blanche dans les provinces de Galice rapportés par ceux qui les ont vécus*, Paris, Imprimerie nouvelle, 1938, p. 156.

³¹ JOLY, M., « Las violencias sexuadas de la guerra civil española : paradigma para una lectura cultural del conflicto », *Historia Social*, 61, 2008, p. 89-107.

tondue incarne totalement la « figure de l'altérité féminine »³². Violence physique, la tonte est également violence symbolique parce qu'elle engendre une radicale dépersonnalisation³³ en portant atteinte directement à la féminité. Blessure extrême, la dénudation publique des parties du corps – en général les seins – constitue un geste de rupture radicale dans une société qui sacralise le sacerdoce de la domesticité dans l'espace fermé du foyer³⁴. Violence exercée par des hommes sur les *femmes de l'ennemi*, la tonte est aussi un message d'hommes à hommes. Enfin, l'inscription visible de la faute sur le corps participe de la remise en ordre sexuée de la société à reconstruire. La violence est fondatrice de nouvelles hiérarchies sexuelles.

C'est le défilé public qui fait de cette violence une violence-spectacle. La comparaison avec le charivari doit être posée. Peut-on postuler, comme Rafael Cruz, que cette violence s'apparente à une « version contemporaine des traditionnels charivaris des femmes adultères »³⁵ ? Les franquistes réinventent-ils une pratique coutumière ? Certains éléments rappellent, certes, le charivari en Espagne³⁶ : le son d'instruments de musique entourant le défilé, l'exposition de la victime sur un âne, le fouet porté sur les corps coupables. Ce parallélisme pourrait éventuellement se justifier en raison de la faute matrimoniale : la violence est dirigée contre les *femmes de Républicains*. Mais dans la formulation de l'équation « femme de » sont projetées des considérations principalement politiques et sociales. D'autre part, les défilés des corps des femmes sont intégralement orchestrés et encadrés par les autorités politiques, militaires et paramilitaires. La vindicte populaire n'est aucunement spontanée mais fabriquée par les artisans de la violence qui mobilisent, par la contrainte et la terreur, un public souvent étranger au projet punitif. Ce que les défilés des femmes tondues ont de commun avec le charivari carnavalesque c'est – sous la forme d'une liturgie archaïque³⁷ – l'exposition des corps à l'infamie et à l'humiliation publique. La comparaison semble devoir être circonscrite à cette ultime remarque.

Cette tentative de reconstruction de la généalogie de la violence conduit davantage à repérer de grandes similitudes avec les processions punitives caractéristiques de

³² COHEN, E., *Le corps du diable. Philosophes et sorcières à la Renaissance*, Paris, Editions Scheer, 2004, p. 14.

³³ BAILLETTE, F., « Organisations pileuses et positions politiques. A propos des démêlés idéologico-capillaires », *Quasimodo*, « Modifications corporelles », 7, printemps 2003, Montpellier, p. 130 : en ligne : <http://www.revue-quasimodo.org>.

³⁴ RÍOS LORET, R. E., « Sueños de moralidad. La construcción de la honestidad femenina », dans MORANT, I. (dir.), *Historia de las mujeres en España y América Latina. Del siglo XIX a los umbrales del XX*, vol. III, Madrid, Ediciones Cátedra, 2006, p. 181.

³⁵ CRUZ, R., « Olor a pólvora y patria. La limpieza política rebelde en el inicio de la guerra de 1936 », *Hispania Nova. Revista de historia contemporánea*, 7, 2007 : en ligne : <http://hispanianova/rediris.es>

³⁶ CARO BAROJA, J., « Le charivari en Espagne », dans LE GOFF, J. et SCHMITT, J.-C., *op. cit.*, p. 75-96 ; *Las encerradas. El ruido hostil y disciplinante de la comunidad*, La Ortiga, 48/50, 2004 ; TABOADA, J., *La encerrada en Galicia*, Zaragoza, Instituto « Fernando en católico », 1969.

³⁷ PRESTON, P., *The politics of revenge. Fascism and the military in twentieth-century Spain*, London, Unwin Hyman, 1990, p. 32.

l'Inquisition espagnole. En effet, cette « mise en spectacle rituelle de la violence »³⁸ rappelle le répertoire de châtiments commandités par le Saint-Office. La légende du dessin d'Antonio Rodríguez Luna y fait d'ailleurs allusion : « l'Inquisition revêue ». Cette mention montre que les contemporains ont pensé cette comparaison avec un épisode de l'histoire moderne espagnole. Dans sa réflexion sur la violence franquiste, Julián Casanova inscrit les pratiques de terreur dans une longue généalogie espagnole qui fonde culturellement la forme des gestes de punition. Il évoque « l'entrée en scène de la mentalité du Moyen Age, de l'Inquisition et des croisades »³⁹. Une mentalité qui aurait, selon lui, permis, dans le cadre d'une « guerre sainte », l'instauration de la terreur contre les « Rouges ». Ballade infamante, la procession des tondues – considérées comme les ennemies de l'ordre établi ou de l'ordre à établir – ressemble en certains points à la pénitence publique des victimes du Tribunal inquisitorial, pour sorcellerie, pour pratiques sexuelles amORAles ou pour hérésie. Le corps doit, publiquement, expier la faute. Le document représente la flagellation qui est une composante centrale de la pénitence. De même, les sorcières devaient porter des insignes relatifs à la sorcellerie⁴⁰. Par ailleurs, la référence à une pénitence à caractère religieux s'inscrit parfaitement dans la Croisade franquiste – qui est aussi une guerre de reconquête – conduite pour la défense de la civilisation catholique et des valeurs de l'Espagne traditionnelle face aux *Rouges* athées. Notons que dans bien des cas, le défilé des femmes tondues s'achève devant l'église avec parfois une obligation d'assister à la messe. Dans les deux cas, une pédagogie de la peur⁴¹ et une « théâtralisation du droit de punir »⁴² sont à l'œuvre.

³⁸ MAFFESOLI, M., *Essais sur la violence banale et fondatrice*, Paris, CNRS Editions, 2009, p. 11.

³⁹ CASANOVA, J., *La Iglesia de Franco*, Barcelona, Crítica, 2005, p. 102 ; CASANOVA, J., « Guerra de exterminio, paz incivil : los fundamentos de la dictadura franquista », dans *El franquismo : el régimen y la oposición*, Actas de la IV Jornadas de Castilla-La Mancha sobre la investigación en archivos, ANBAD, Guadalajara, 2000, p. 581. Certains témoignages de femmes arrêtées, emprisonnées, interrogées et torturées comparent la « salle de torture » au « Tribunal del Santo Oficio Inquisitorial » : « La llamada « sala de tortura » », dans « El terror fascioso en los pueblos de Navarra. – Repulsivos ultrajes contra las mujeres. – Un fascista, maestro de escuela, obliga a sus discipulos a la criminalidad. – Familias exterminadas por los falangistas. S.f. », AGMAV, Zona Republicana, 4a Sección, Libro VII, Ministerio de Propaganda, Boletines de Información, Caja 23, carpeta 5, Documento 1/84.

⁴⁰ SÁNCHEZ ORTEGA, M. H., *La mujer y la sexualidad en el Antiguo Régimen. La perspectiva inquisitorial*, Madrid, Ediciones Akal, 1992, p. 211 ; CONDE, A., « Sorcellerie et Inquisition au XVI^e siècle en Espagne. L'exemple du diocèse de Cuenca. L'inquisiteur Ruesta face à la Suprema : Entre mythe et réalité », dans MOLINIE, A. et DUVIOLS, J.-P. (dir.), *Inquisition d'Espagne*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2003, p. 95-107.

⁴¹ BENNASSAR, B., *L'Inquisition espagnole. XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1979, p. 105-141. Voir aussi dans le même ouvrage : GUILHEM, C., « L'Inquisition et la dévaluation des discours féminins », p. 198-240. CONDE, A., « Sorcellerie et Inquisition au XVI^e siècle en Espagne. L'exemple du diocèse de Cuenca. L'inquisiteur Ruesta face à la Suprema : Entre mythe et réalité », dans MOLINIE, A. et DUVIOLS, J.-P. (dir.), *Inquisition d'Espagne, op. cit.*, p. 95-107.

⁴² PORRET, M., « Mises en images de la procédure inquisitoriale », *Sociétés & Représentations*, 18, octobre 2004, p. 45.

D'autre part, les exhibitions des femmes outragées illustrent parfaitement l'existence d'un lien étroit entre rite et politique dans la remise en ordre de la société par le spectacle de la violence. En effet, aux côtés des défilés militaires et religieux, la promenade des femmes tondues constitue une autre déclinaison des rites de la soumission de l'ennemi et des rites de la victoire⁴³. Ceci est d'autant plus vrai que les corps des femmes servent de support physique au discours politique et idéologique des franquistes. Dans certains cas, les tondues sont affublées des insignes de la Phalange, d'une croix, d'un drapeau monarchique, etc. ; ce qui annonce la reprise en main politique et morale des individus. Dans d'autres cas, par un procédé d'inversion, l'identité – réelle ou supposée – de la victime est tournée en dérision : le lacet rouge attaché aux quelques mèches désordonnées désigne la *Rouge*, l'archétype de la femme mauvaise et subversive. Le corps devient politique même si la victime s'avère totalement apolitisée et étrangère aux enjeux du conflit. Par le corps, le délit est formulé, ridiculisé et annihilé.

Ainsi, à l'arrière, le répertoire de la violence dirigée contre les femmes s'inscrit aussi dans une histoire longue, culturelle et politique, du châtiment féminin. Seulement, en raison d'un véritable dépassement des seuils, de l'identité des victimes, des modalités des gestes de la violence, la guerre civile inaugure une rupture dans la chronologie du XX^e siècle espagnol⁴⁴. C'est pourquoi la pratique de l'exhibition des corps, exemple paradigmatique des « phénomènes spécifiques de cruauté contre les femmes »⁴⁵, permet d'ouvrir une réflexion sur son inscription dans une guerre civile qui est aussi une guerre totale.

Violences et corps de l'ennemie : pratiques d'une guerre totale

Les récents travaux relatifs à la violence de la guerre civile définissent ce conflit comme une guerre totale caractéristique d'un premier XX^e siècle inauguré par la première guerre mondiale⁴⁶. Pour Javier Rodrigo, ce qui « situe [la guerre civile] au cœur de la panoplie des guerres totales et des guerres d'extermination contemporaines, c'est la centralité de la violence au sein des relations sociales de l'arrière, et comme véhicule de communication entre les deux camps en conflit »⁴⁷. Pour cet historien, les « logiques de la violence, de la mort et du nettoyage politique » ont touché autant les combattants que les non-combattants, les villes, les villages, les foyers, en « totalisant le conflit ». Ces pistes ouvrent de nouvelles perspectives pour penser la guerre civile espagnole dans l'histoire plus générale du phénomène guerrier.

⁴³ DI FEBO, G., *Ritos de guerra y victoria*, Bilbao, Desclee de Brouwer, 2002, p. 150.

⁴⁴ GÓNZALEZ CALLEJA, E., « Experiencia de combate », *Ayer*, 76/4, 2009, p. 37-64 ; LEDESMA, J. L., GÓNZALEZ CALLEJA, E., « Conflictividad y violencia sociopolítica en la España de la primera mitad del siglo XX », dans NICOLÁS, E. et GONZÁLEZ, C. (ed.), *Mundos de ayer. Investigaciones Históricas Contemporáneas del IX Congreso de la AHC*, Murcia, Editum, 2009, p. 331-361.

⁴⁵ DAUPHIN, C. et FARGE, A., *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 15.

⁴⁶ LEDESMA, J. L., « Qué violencia para qué retaguardia », *Ayer*, 76/4, 2009, p. 93 ; BAUMEISTER, M. & SCHÜLER-SPRINGORUM, S. (ed.), « *If you tolerate this...* ». *The Spanish Civil War in the Age of Total War*, Frankfurt, Campus, 2008 ; LEDESMA, J. L., GÓNZALEZ CALLEJA, E., *op. cit.*

⁴⁷ RODRIGO, J., *op. cit.*, p. 21 et 32.

Que disent les traitements violents du corps féminin du processus de totalisation du conflit ? Le répertoire d'agression des corps de l'ennemie participe-t-il ou non de la totalisation du phénomène guerrier ? La question mérite d'être posée dans la mesure où la transposition de la notion de guerre totale à l'épisode de la guerre civile espagnole doit être, pour chaque événement, circonscrite et circonstanciée.

Totale, cette guerre l'a été dans les modalités de destruction de l'ennemie elle aussi totale⁴⁸. François Godicheau rappelle que « celui qui était hier un adversaire politique devient un ennemi et l'exercice de la violence à son égard sert à délimiter les contours [incertains] d'un « eux » et d'un « nous » »⁴⁹. Et c'est parce qu'elle est l'ennemie totale que la femme républicaine subit des violences d'une brutalité inédite. La dimension sexuée des gestes de la dégradation de son corps dit combien dans la fabrique de la figure ennemie, le sexe a joué un rôle fondamental.

Ce corps sexué et violenté devient, dans le temps de la guerre civile, un instrument au service de l'encadrement et du contrôle du politique et du social. En effet, sa neutralisation par la *violence-spectacle* sert efficacement – physiquement et symboliquement – la mise au pas de toute la société.

Cette violence ritualisée « vise à restaurer de façon spectaculaire l'intégrité du pouvoir »⁵⁰. Marquer et martyriser constituent des gestes qui participent clairement de l'affirmation du pouvoir franquiste. Le pouvoir se manifeste sur les corps des femmes punies. Ce sont aussi des gestes de purification du corps sexué, du corps politique, du corps social. La dimension sexuée du rite de purification dit l'enchevêtrement entre genre et politique dans le répertoire de destruction totale de l'*Autre*.

En somme, au cœur de la totalisation du conflit, le corps de l'ennemi(e) civil(e) est réduit à un *objet* dont l'anéantissement sert les buts de guerre. Cette réification du corps de l'ennemie est un indice manifeste des procédés totalitaires – au sens de « la volonté de contrôle à l'intérieur de la société en guerre »⁵¹ – employés par les troupes franquistes durant la guerre civile visant à l'anéantissement d'un ennemi définitivement total.

La guerre civile espagnole a ainsi été, pour les femmes dites républicaines, une expérience brutale en raison, entre autres, de l'usage à leur encontre de la pratique du « marquage du corps »⁵² et du spectacle de l'humiliation. Ces gestes de

⁴⁸ SEVILLANO CALERO, F., *Rojos : la representación del enemigo en la guerra civil*, Madrid, Editorial Alianza, 2007.

⁴⁹ GODICHEAU, F., « Les violences de la guerre d'Espagne », *Revue d'histoire de la Shoah*, « Violences de guerre, violences coloniales, violences extrêmes avant la Shoah », 189, juillet-décembre 2008, p. 428.

⁵⁰ SÉMELIN, J., *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil, p. 20-21. L'auteur s'inspire ici des travaux de Michel Foucault.

⁵¹ RICHARDS, M., « Guerra Civil, violencia y la construcción del franquismo », dans PRESTON, P. (ed.), *La República asediada. Hostilidad internacional y conflictos internos durante la Guerra civil*, Barcelona, Península, 1999, p. 204.

⁵² AUDOIN-ROUZEAU, S., « Le corps dans la Première Guerre mondiale », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 55/1, janvier-février 2000, p. 44. Dans cet article, l'auteur fait usage du terme de « corporalité » des souffrances de guerre.

violence sexuée éclairent à plus d'un titre ce que Stéphane Audoin-Rouzeau nomme la *physicalité* du fait guerrier comme celle de l'expérience non combattante de la guerre.

Ecrire l'expérience féminine de la guerre civile espagnole

Imaginaires du corps dans l'œuvre d'Agustin Gomez-Arcos

Sophie MILQUET

Introduction

Suite aux nombreux travaux d'historiens¹, la réalité d'une expérience féminine de la guerre civile espagnole semble aujourd'hui difficilement contestable. Or étudier les spécificités de cette expérience, c'est immanquablement déborder des cadres du conflit guerrier. Chronologiquement d'abord, puisqu'il faut y inclure des éléments significatifs du vécu d'avant et d'après-guerre. Spatialement ensuite, puisqu'il existe une expérience de la guerre par les femmes à l'arrière du front. A ces égards, les femmes, et *a fortiori* les Républicaines, apparaissent comme les grandes perdantes de la guerre.

Il faut ainsi rappeler que, comme groupe social, les femmes avaient énormément à gagner avec la République, et donc beaucoup à perdre avec la défaite, en termes d'avancées socio-économiques (par exemple l'éligibilité, l'assurance maternité, le divorce)².

Au moment du conflit, elles ont souffert de l'exil³, de la misère, du deuil, de la prison, des bombardements... De ces situations et événements communs aux deux sexes, et dont certains se sont prolongés bien après la guerre, les femmes ont pu faire une expérience *genrée*. Par exemple, prendre le maquis acquiert une signification différente pour les femmes, puisqu'elles entrent alors dans la sphère du combat,

¹ Entre autres, les travaux de S. Mangini, M. Nash, D. Bussy-Genevois, G. Di Febo, M.-A. Barrachina, etc.

² BUSSY-GENEVOIS, D. « Femmes d'Espagne. De la république au franquisme », dans DUBY, G. et PERROT, M., *Histoire des femmes en Occident*, vol. 5 : THÉBAUD, F. (dir.), « Le XX^e siècle », Paris, Plon, 1992, p. 170-178.

³ MORELLI, A. (coord.), « Femmes exilées politiques. Exhumer leur histoire », *Sextant*, 26, 2009.

traditionnellement réservée aux hommes. Il en va de même pour l'emprisonnement, avec les spécificités des prisons pour femmes dont font état les témoignages recueillis par Tomasa Cuevas⁴. Outre la possibilité de vivre une expérience spécifique de ces événements, les femmes ont également dû faire face à des modes de répression propres (par exemple le viol, la tonte des cheveux ou l'absorption de l'huile de ricin).

Par ailleurs, le silence les a touchées davantage que les hommes pendant la dictature, où elles ont perdu tous les acquis d'avant 1939 et se sont vues réduites aux fonctions domestiques et maternelles traditionnelles.

La prise en compte de la diversité des expériences de guerre ne s'est faite que lentement à partir de la Transition démocratique. Aujourd'hui, « signe d'un changement de regard sur le passé, l'intégration des voix féminines au récit républicain constitue l'aboutissement d'une progressive affirmation mémorielle qui va de pair avec la lutte contre une histoire officielle partielle ou silencieuse »⁵.

Ainsi, des événements, tels que les guerres, apparaissent paradoxalement comme créateurs, « [marquant] une rupture dans la vie courante et [ouvrant] des portes dans lesquelles chacun peut s'engouffrer, se découvrir, voire s'inventer. Les rôles sociaux ne sont pas figés. Les catégories sexuées ne le sont pas non plus »⁶. Les femmes, lors de la guerre civile, ont dû non seulement *composer avec* leur identité de genre, mais surtout en (*re*)*composer* une nouvelle.

Partant de l'hypothèse qu'une telle expérience *générée* engendre des formes spécifiques d'expression mémorielle et identitaire, nous nous proposons ici de mettre certaines de ces caractéristiques au jour dans l'œuvre d'Agustín Gómez-Arcos (1939-1998)⁷. Né dans la province d'Almería, l'auteur suit le chemin de l'exil tardivement (en 1966 à Londres, en 1968 à Paris), à la suite de la censure et de l'interdiction de représentation de plusieurs de ses pièces de théâtre. A Paris, il se tourne vers le roman, et commence à publier en français.

L'analyse qui suit sera centrée sur deux de ses romans, publiés à une époque où la prise en compte du point de vue féminin sur la guerre est encore loin d'être évidente. Dans *Maria Republica* (1976), l'héroïne est une fille de Républicains, fusillés et enterrés dans une fosse commune alors qu'elle avait onze ans. Elle a donc dû s'occuper de son petit frère, que sa tante, fasciste, n'a pas tardé à lui enlever et à faire entrer au séminaire. Elle a vécu de longues années de la prostitution jusqu'à ce que le régime ferme les maisons de passe. Sa tante la fait alors entrer dans un couvent d'un genre particulier. Dans *Un oiseau brûlé vif* (1984), Paula apprend la mort de son père, un obscur brigadier qu'elle a toujours accusé de mal aimer sa mère, décédée alors que

⁴ CUEVAS, T., *Testimonios de mujeres en las cárceles franquistas*, Huesca, Instituto de Estudios Altoaragoneses, 2004.

⁵ JOLY, M., « Guerre Civile, violences et mémoires : retour des victimes et des émotions collectives dans la société espagnole contemporaine », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [en ligne], Coloquios, 2008, p. 5, <http://nuevomundo.revues.org/36063>.

⁶ CAPDEVILA, L., « Introduction. Genre et événements : sources, écritures, individus », dans BERGÈRE, M. et CAPDEVILA, L., *Genre et guerre. Du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006.

⁷ Le choix d'un auteur masculin s'explique par l'approche privilégiée dans notre étude, davantage herméneutique que sociologique.

Paula avait seize ans. A l'enterrement de son père, elle fait la connaissance de sa demi-sœur, fille de la prostituée avec laquelle le brigadier s'était remarié. Le roman effectue une plongée dans le monde des vainqueurs où Paula apparaît comme une vieille fille idolâtrant sa mère et aigrie de ne pas avoir la fortune qu'elle estime due à ceux qui ont soutenu Franco. Elle emploie et humilie une vieille servante républicaine, Feli « la Rouge ».

Nous nous centrerons plus particulièrement sur l'écriture du corps dans ces romans, le corps étant l'un des vecteurs privilégiés non seulement de l'expérience féminine de la guerre, mais aussi de la construction identitaire⁸. Pour la littérature, le corps est un objet d'étude complexe, qu'il faut construire en fonction de son contexte⁹, ce que l'on tentera de faire en fonction de la manière dont le corps est « sémiotisé »¹⁰ dans les textes, mis en récit. Dans ce but, nous dresserons dans un premier temps une sorte de typologie des violences faites aux femmes dans ces deux romans. Il s'agit donc d'un examen des représentations. Arlette Farge nous met cependant en garde contre le danger fixiste entraîné par l'utilisation des représentations comme outil d'analyse. En effet, « sous les représentations, les faits surgissent, neufs, insolites »¹¹. Nous tenterons de débusquer ceux-ci dans l'expression littéraire, soulignant par là le caractère créateur de l'événement en général¹² et de la guerre en particulier¹³. Ceci nous mènera à la deuxième partie où la sémantique du corps se renverse, où les personnages « répondent » à l'événement. Enfin, nous nous pencherons sur les enjeux proprement littéraires de l'imaginaire du corps féminin en prise avec la guerre, l'écriture du corps devenant un lieu de « complexification de l'écriture en général »¹⁴.

Le corps de la femme comme champ de bataille

Typologie des violences

Les deux romans choisis explorent les violences faites aux femmes en temps de guerre. Ces violences, regroupées en trois grands ensembles (violences sexuelles, confiscation du corps et spectacularisation), doivent être lues à la fois comme *genrées* et comme politiques. Ce télescopage constant des dimensions, s'entrecroisant et se construisant l'une l'autre, vaut autant pour la signification donnée à la violence par ceux qui l'imposent que par celles qui la reçoivent.

⁸ BROMBERGER, C., DURET, P., KAUFMANN, J.-C. *et al.*, *Un corps pour soi*, Paris, PUF, 2005.

⁹ LE BRETON, D., *La Sociologie du corps*, Paris, PUF, 1992, p. 26. Cité dans BAZIÉ, I., « Corps perçu et corps figuré », *Etudes françaises*, 41/2, 2005, p. 11.

¹⁰ DENEYS-TUNNEY, A., *Ecriture du corps. De Descartes à Laclos*, Paris, PUF, 1992.

¹¹ FARGE, A., *Des lieux pour l'histoire*, Paris, Seuil, 1997, p. 129.

¹² WINOCK, M., « Qu'est-ce qu'un événement ? », *L'Histoire*, 268, septembre 2002, p. 32-37 ; BENSA, A. et FASSIN, E., « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, 38, *Qu'est-ce qu'un événement ?*, 2002 ; ROMANO, C., *L'événement et le monde*, Paris, PUF, 1998 et *L'événement et le temps*, Paris, PUF, 1999.

¹³ CAPDEVILA, L., CASSAGNES, S., COCAUD, M., GODINEAU, D., ROUQUET, F. et SAINCLIVIER, J. (dir.), *Le genre face aux mutations. Masculin/féminin du Moyen Age à nos jours*, Rennes, PUR, 2003 ; CAPDEVILA, L. et BERGÈRE, M., *Genre et événement. Du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*, Rennes, PUR, 2006.

¹⁴ BAZIÉ, I., *op. cit.*, p. 19.

Violences sexuelles

Fréquemment utilisé comme arme de guerre car il permet d'humilier l'ennemi¹⁵, le viol est le « signe le plus évident de la violence spécifique faite aux femmes »¹⁶.

Maria Republica est abusée très tôt, par le gendarme Alfonso. Sa fonction de crieur public insiste sur le côté politique du viol, puisqu'Alfonso est un porte-parole du pouvoir.

De la même manière, elle est abusée par un douanier, représentant du régime autoritaire lui aussi :

« Le douanier te fouille pour s'assurer que tu ne caches pas de contrebande, peut-être une chèvre érogée que tu dissimulerais entre les jambes ou sous le corsage de ta robe, car c'est là que le douanier met les mains. Il ne trouve rien et il semble content, surtout en constatant que tes seins commencent à se former »¹⁷.

Notons par ailleurs que sa seule relation sexuelle libre a également lieu avec un commis-voyageur « représentant en galons militaires et en objets du culte » (MR, p. 227), symbole du régime qui a tué ses parents et enlevé son petit frère.

Les violences sexuelles se poursuivent dans la maison de passe, qui apparaît non seulement comme un exutoire pour les dignitaires d'un régime réduisant l'acte sexuel à la procréation, mais aussi comme un prolongement du champ de bataille par l'exploitation et l'humiliation du corps de la femme vaincue. En effet, c'est clairement en représentant du pouvoir que les hommes viennent voir Maria Republica :

« [Don Jaime] me déshabillait avec des mains gantées, marquait mon corps avec des bottes cloutées (qu'il avait conservées malgré son retour à la vie civile) et se mettait à m'énumérer en détail les innombrables occasions où il avait abattu des chiens de rouges, comme il disait avec humour, et en ajoutant naturellement que c'était lui qui avait appuyé sur la gâchette » (MR, p. 116).

Dans la conscience des vainqueurs, le commerce sexuel acquiert donc une valeur politique. En venant voir Maria, ils ont l'impression de « baiser la Republica » (MR, p. 117) et de salir le drapeau républicain (MR, p. 157).

Dans la fausse confession qu'elle fait au couvent, Maria Republica imite le discours des nationalistes, où le religieux rejoint le politique dans l'exercice de la soumission. Si le passage qui suit est évidemment ironique, il faut aussi y voir un exemple de la rhétorique religieuse utilisée par le franquisme pour justifier ses actes :

« Le gendarme Alfonso, par exemple, (...) qui m'a violée. Mon obstination à rester du côté des vaincus m'a empêchée de me rendre compte que cet acte, que je qualifiais de sauvage dans mon for intérieur, était en réalité un acte de récupération que ce brave homme tentait d'opérer » (MR, p. 158).

¹⁵ Pour un approfondissement des implications anthropologiques du viol en temps de guerre, voir GUÉVINET, K., *Violences sexuelles. La nouvelle arme de guerre*, Paris, Michalon, 2001.

¹⁶ COLLIN, F., « Le corps v(i)olé », *Cahiers du Grif. « Le corps des femmes »*, Bruxelles, Complexe, 1992, p. 24.

¹⁷ GOMEZ-ARCOS, A., *Maria Republica*, Paris, Stock, 1976, p. 215. Désormais, les références à ce roman seront notées dans le texte entre parenthèses, précédées de la mention « MR ».

Pour les vainqueurs, la guerre civile est une « croisade »¹⁸, au cours de laquelle les âmes impures doivent être « récupérées ». La comparaison est d'ailleurs faite explicitement : « D'ici peu tu te sentiras très heureuse d'avoir été rachetée. (Maria Republica pense aux rançons du temps des Croisades) » (MR, p. 24). Le couvent, métaphore de la société franquiste dans son ensemble, est d'ailleurs dédié à la « Vierge des Régénérées (de son nom de guerre Notre-Dame des Récupérées) » (MR, p. 237-238) et est basé sur « la Règle des Purifiées » (MR, p. 24).

La violence sexuelle est d'autant plus prisée par les vainqueurs qu'elle est en lien direct avec la fonction maternelle :

« Puis il me racontait ce qu'il avait fait à certaines femmes rouges, comment il leur avait, après s'être rassasié d'elles, enfoncé son bâton de commandement et labouré les entrailles jusqu'à l'hémorragie. Pas celle qu'on arrête, celle qui saigne à blanc. Celle qui, si par miracle elle ne cause pas la mort, laisse le ventre stérile » (MR, p. 116).

Cette destruction *ex ante* de toute descendance répond à la logique politique de ne pas « alimenter sans fin le flot des combattants »¹⁹.

La dimension politique de la violence sexuelle est également présente au niveau de la « réception » de celle-ci. Ainsi, Maria Republica identifie tout de suite la portée politique du viol :

« Le sang de ta virginité court entre tes cuisses qui sentent encore le fumier et l'homme. Quand tu te rends compte de ce qui t'est arrivé, ton sang a déjà séché. (...) Tu ne peux pas t'empêcher, en y pensant, de faire une relation entre le gendarme Alfonso crieur public et bossu, et le drapeau rouge jaune rouge qu'il hisse tous les matins au-dessus de la mairie » (MR, p. 62).

Elle est également consciente de l'attrait de son identité politique pour ses clients : « Mon succès à moi, c'était mon passé » (MR, p. 118). La tenancière de la maison de passe lui avait d'ailleurs conseillé de garder son prénom, qui lui assurerait un grand succès dans le métier.

Confiscation du corps

Comme en témoignent les entrevues d'anciennes prisonnières²⁰, l'incarcération peut être *genrée*. Cependant, davantage que présenter des prisons pour femmes dans ses romans, l'auteur métaphorise ici la confiscation du corps féminin par les vainqueurs.

Dans *Maria Republica*, le couvent que l'héroïne découvre apparaît comme une prison, le roman commençant d'ailleurs par : « Lourde, massive, métallique. La porte, en s'ouvrant, grince comme si elle se refermait. Porte piège. Porte à jamais » (MR, p. 5).

¹⁸ GODICHEAU, F., *Les Mots de la guerre d'Espagne*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 37 ; DI FEBBO, G., « El « Monje guerrero » : identidad de género en los modelos franquistas durante la guerra civil », dans *Las mujeres y la guerra civil española, Jornadas de Estudios Monográficos*, Salamanca, 1991, p. 205.

¹⁹ GUEVINET, K., *op. cit.*, p. 13.

²⁰ CUEVAS, T., *op. cit.*

Microcosme de la société franquiste, le couvent repose sur les mêmes bases idéologiques : les religieuses sont privées de liberté, exploitées, réduites au silence, parfois enchaînées. La Mère supérieure est d'ailleurs clairement comparée à Franco : « Comme tous les dictateurs, elle charge la dernière venue (...) d'effectuer une inspection générale » (MR, p. 140).

Si, comme souvent chez l'auteur, il s'agit d'une distorsion du réel, ce n'en est pas moins extrêmement intéressant au niveau des représentations. Le corps des Républicaines leur est toujours confisqué : aucune n'en jouit librement. Au couvent pour Maria Republica comme chez Paula pour Feli, leur monde est l'intérieur, le domestique, passant leurs journées à lessiver, à exécuter les ordres, etc.

La confiscation du corps féminin peut également se faire de manière plus insidieuse. Diminuées physiquement à un moment ou à un autre de leur histoire, à cause de la misère, de la malnutrition et de la maladie, elles sont infantilisées par les vainqueurs. Ainsi, la jeunesse de Maria constitue pour le gendarme qui la viole un atout érotique :

« Lui, le bossu lubrique, poussé par tous les péchés du monde, ce monde que tu préfères ne plus voir, trempe son doigt dans le lait et l'introduit dans ta bouche. Toi, qui as rétréci jusqu'à devenir presque un nourrisson, tu sucés cette douceur que le bossu lubrique remplace quelque fois par son pénis » (MR, p. 63).

Ce n'est là que l'une des composantes de la critique que Gomez-Arcos adresse à la société franquiste, corrompue jusque dans ses comportements sexuels.

Feli est également infantilisée à l'hôpital où elle a été emmenée dans un sale état après s'être prostituée sur « les plus ignobles trottoirs de la ville »²¹ :

« Elle recommença à respirer, à manger à ses heures et à faire ses besoins « comme une grande fille ». Quand son corps maîtrisa enfin ses fuites buccales, anales et vaginales, la Rouge fut remise en service : elle n'était plus bonne à la prostitution mais elle pouvait se rendre utile comme laveuse d'incurables » (OBV, p. 145).

Cette infériorisation de l'ennemie se poursuit par la réification²² de leur être, au sein du couvent comme de la maison de Paula, deux métaphores de la société dictatoriale.

Au couvent, elles sont privées d'identité, toutes vêtues de la même bure grise et rebaptisées. Dans la scène finale des vœux de Maria, des estropiées sont là pour égayer la fête. Les corps ne sont même plus le support d'un individu :

« Douze estropiées (estropiées à tel point qu'à douze on ne pourrait recomposer que quatre corps complets) grouillent sous la longue traîne de la robe de mariée. En haillons, les têtes tondues ou scalpées, ces douze restes d'êtres humains font ressortir au maximum l'insupportable gloire de Maria » (MR, p. 243).

²¹ GOMEZ-ARCOS, A., *Un oiseau brûlé vif*, Paris, Seuil, 1984, p. 143. Désormais, les références à ce roman seront notées dans le texte entre parenthèses, précédées de la mention « OBV ».

²² Une analyse des procédés de réification et de spectacularisation est menée par Maud Joly dans sa contribution au présent volume.

De la même manière, Feli est toujours décrite comme une « pauvre chose », ceci n'étant pour Paula que le résultat de sa vie de péché et de ses convictions idéologiques : « Cette pauvre femme ressemble de plus en plus à un tas de chiffons destiné à la poubelle » (OBV, p. 55). Il est d'ailleurs important de noter que Feli est devenue muette et amnésique lors de la défaite républicaine.

Spectacularisation du corps de l'ennemie

La confiscation du corps de la Républicaine se prolonge également par une tendance à la spectacularisation. Cette dimension spectaculaire de la violence faite aux femmes participe de la stratégie politique globale.

On retrouve ainsi dans les romans des simulacres de tontes, le sujet étant abordé à travers un discours médicalisé. Dans *Maria Republica*, il ne s'agirait pas de punir, mais d'éviter l'infection du village. Dans *Un oiseau brûlé vif*, Feli devient chauve après une longue maladie, et les religieuses l'empêchent de porter un foulard pour cacher sa calvitie.

La dimension de sadisme est bien présente, puisque le barbier qui tond Maria Republica le fait « en y prenant même en certain plaisir » (MR, p. 64). La perte de ses cheveux lui ôte toute familiarité avec les villageois :

« Les curieux défilent devant toi toute la journée pour voir de près à quoi ressemble une teigneuse. Ils t'examinent sous toutes les coutures (...). Ils te regardent, étonnés comme s'ils te voyaient pour la première fois, comme un objet bizarre tombé d'une autre planète (...) » (MR, p. 64).

L'auteur insiste sur l'instrumentalisation par le régime de l'image dévalorisée de la femme, essentiellement dans un but religieux, en établissant un lien entre l'absence de cheveux et la perversion morale des Républicaines :

« [Les nonnes] la voulaient chauve *ad vitam aeternam*, échantillon vivant des « méfaits du vice » (comme elles appelaient sa vie mouvementée). (...) Les incurables la contemplaient dans une horreur sacrée, comme un miroir renvoyant l'image de leur proche avenir de trépassés. Cette Rouge tondu par l'efficace faucille de la maladie provoquait chez les agonisants des conversions massives » (OBV, p. 146).

A l'instar des autres violences, la tonte est « reçue » comme une violence politique : Maria ne pourra plus piquer dans ses cheveux des œillets rouges, symboles de la révolution, en souvenir de la mort de ses parents. Dans *Un oiseau brûlé vif*, à la mort du dictateur, Feli s'imagine que ses cheveux vont repousser : « (...) demain, je vais me lever propre et nette, mes cheveux, mes cils et mes sourcils vont repousser, oui, en broussaille (...) » (OBV, p. 191).

Cette tendance des vainqueurs à la spectacularisation, au-delà de la tonte ou de ce qui en tient lieu, est dénoncée par l'auteur. Dans les métaphores facilement identifiables du pouvoir franquiste (le couvent dans *Maria Republica*, la maison dans *Un oiseau brûlé vif*), les doubles du dictateur (la Mère supérieure et Paula) sont obsédées par la mise en scène des valeurs auxquelles elles croient. Ainsi, dans *Un oiseau brûlé vif*, l'Étage noble apparaît comme un véritable théâtre, où Paula refait le monde à sa façon en donnant des fêtes au milieu de mannequins figurant sa famille, disposés selon ses fantasmes. Dans *Maria Republica*, la Mère supérieure prévoit un groupe

sculpté autour de la figure de Maria Republica, récupérée et incarnant désormais l'Ordre qu'elle a elle-même créé. Elle organise également, pour la cérémonie des vœux de Maria, une fête grandiose destinée à montrer le pouvoir de son Ordre. Elle met en scène la beauté de Maria, alors que l'orthodoxie franquiste tendait à exhiber et ridiculiser le corps de l'ennemie dans sa déchéance. Ceci est sans doute une manière de souligner la perversion dont le régime est atteint, allant jusqu'à célébrer sa propre force dans la beauté de l'ennemie.

Lutte et résistance

Comme nous l'avons montré ci-dessus, la violence du régime franquiste à l'encontre des femmes passe de manière évidente par le corps. Celui-ci n'en répond pas moins à ces attaques, en se faisant un instrument de résistance à l'oppression. Dans les romans d'Agustin Gomez-Arcos, ceci est d'autant plus net qu'il ne s'agit pas seulement pour le corps d'être un « support » d'une lutte qui le dépasse. Bien plutôt, dans la trajectoire des deux femmes, le corps devient un instrument de reconstruction de l'identité mise à mal (Maria Republica) ou de maintien de cette identité menacée (Feli).

La lutte politique des personnages peut donc être lue dans une perspective féministe, les combats se rejoignant, comme en fait état Hélène Cixous dans *Le rire de la méduse* :

« En tant que sujet à l'histoire, la femme se passe toujours simultanément en plusieurs lieux. Elle dé-pense l'histoire unifante, ordonnatrice, qui homogénéise et canalise les forces et ramène les contradictions dans la pratique d'un seul champ de bataille. En la femme se recourent l'histoire de toutes les femmes, son histoire personnelle, l'histoire nationale et internationale. En tant que combattante, c'est avec toutes les libérations que la femme fait corps. Elle doit voir loin. Pas de coup par coup »²³.

Ainsi, si la violence faite au corps des femmes est en bonne partie sexuelle, c'est aussi par le sexe que les femmes y *répondent* (en amont pour Feli ou en aval pour Maria Republica). On s'éloigne d'une rhétorique victimaire que l'on aurait pu soupçonner chez Gomez-Arcos à la suite de notre première partie.

Les diverses modalités d'asservissement par le corps se placent donc en contrepoint d'une vision beaucoup plus joyeuse de la sexualité. Jusqu'à la défaite, Feli se dévoue à la cause républicaine avec ce qu'elle a, son corps, en « rendant service » aux militants puis aux combattants républicains :

« Elle acceptait sans faire d'histoires n'importe quel rendez-vous, à n'importe quelle heure et n'importe où. Elle s'y rendait heureuse, la robe large et facile, l'élastique de la culotte à peine serré : elle n'était pas de celles qui aiment à mettre à l'épreuve l'impatient maladresse des garçons. Elle ne fut jamais violée, la brave Feli, elle était toujours consentante » (OBV, p. 134).

²³ CIXOUS, H., « Le rire de la méduse », *L'Arc*, 61, 1975, p. 44-45. Cité dans CALLE-GRUBER, M., *Du féminin*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1992, p. 76.

Dès avant la guerre, Feli voit l'acte sexuel avec des prolétaires comme une manière d'être dans la société, correspondant à l'idéal libertaire de la jeune République :

« Elle n'était pas le genre de femme à aimer un seul homme ; ses amours étaient idéologiques, certes, mais pas totalitaires. Elle n'avait pas la sottise manie de porter, bien visible dans son porte-monnaie, la photo d'un seul type (« mon homme », annonçaient les autres passionnaires de la rue) (...) » (OBV, p. 140).

Dévouée à la collectivité plutôt qu'à une conception, selon elle, bourgeoise de l'amour, « elle n'avait pas encore décidé si elle serait putain indépendante ou infirmière, mais elle était convaincue qu'elle ne pourrait jamais être fille de joie dans un bordel à pépères » (OBV, p. 135).

Elle fait véritablement corps avec la cause républicaine, allant dans la surenchère identitaire au point de se faire appeler « Feli la Rouge » et de ne plus porter que des sous-vêtements rouges. Elle établit un parallèle très fort entre son activité et ses opinions politiques : « Son discours politique se limitait à ce « oui » qu'elle répondait aux garçons sollicitant ses faveurs au nom de la cause » (OBV, p. 141). Nulle soumission pourtant, puisqu'« on ne voyait jamais sa robe cramoisie courir à la traîne des hommes ; à droite, à gauche, elle affirmait : « Je suis comme eux, je suis l'un d'eux. Leur compagne de route » » (OBV, p. 140-141). Cette vision de la sexualité changera radicalement avec la défaite républicaine, où elle se prostituera pour survivre, avant de tomber malade et d'être récupérée chez les religieuses. L'asservissement de la femme par la sexualité, pour Gomez-Arcos, n'est donc pas un donné a-historique, puisqu'il ne naît que de la prise de pouvoir par Franco.

Feli s'identifie très vite avec la République, s'en rêve même le porte-drapeau : « à la tête d'un bataillon de ces vaillants guerriers du sexe, elle offrait à chacun une victoire personnalisée (...) sur la terre conquise de son ventre frétilant » (OBV, p. 135). Le corps se fait espace territorial d'où la rhétorique religieuse n'est pas absente : « (...) son nombril, zone conflictuelle depuis qu'elle l'avait dédiée en exclusivité aux chevauchées des rouges. Une zone sacrée » (OBV, p. 139). Gomez-Arcos reprend ici à son compte la personnification constante, dans un camp comme dans l'autre, de la patrie à défendre en une figure féminine et maternelle.

Erotique et politique, l'expérience de guerre de Feli est aussi esthétique :

« Feli n'avait qu'un rêve : inspirer en personne les affiches combatives qui tapissaient les murs de la ville. C'était si beau, ces images de matrones aux énormes nichons républicains, drapées à l'ancienne, allaitant les pimpants rejetons de l'Armée rouge (...). Elle aurait posé jour et nuit pour ces sublimes dessinateurs au crayon écarlate. Tout y était fait de sang, vivant et palpitant comme une poignée de cœurs (...) Il y avait aussi des épis de blé cubistement mûris, des tracteurs ailés, des faucilles amicales, des masses travailleuses, un œillet de dentelle cramoisie au poing. L'ancienne liturgie des Saintes Vierges au visage douloureux et des Christs à la couronne d'épines venait d'être abolie » (OBV, p. 138).

Dans le discours des autres, et de son père plus particulièrement, ancien séminariste partisan du régime, l'attitude de Feli est également liée à ses convictions politiques :

« Une athée doublée d'une libertine – ou libertaire, blanc bonnet et bonnet blanc ! » (OBV, p. 137).

Cela répond évidemment au discours nationaliste de l'époque, qui voyait dans la conscience politique des femmes républicaines l'assouvissement de pulsions érotiques²⁴.

La prostitution devient dans *Maria Republica* une tentative de reconstruction de l'identité et une arme de destruction du régime, en propageant la syphilis contractée. Maria a d'ailleurs calculé combien de destructions elle aurait accomplies à la fin de sa carrière de prostituée : « A raison de dix clients par mois ça ferait deux mille quatre cents destructions complètes. Sans oublier les descendants. Toute une foule grouillante qui gagnerait le pays jusqu'à le ronger » (MR, p. 120). *Maria Republica* fantasme ainsi une nation où la décrépitude touche toutes les générations :

« Emportée par mes délires de pécheresse, je voyais déjà la future race du pays, les enfants des vainqueurs : les managers de l'avenir de la Patrie, concessionnaires des brevets étrangers, promoteurs, immobiliers, militaires, commissaires de police, évêques, et tous les autres, en second plan, qui se traînent péniblement vers le haut de l'échelle sociale en criant « Viva Franco ! » (...). Tous contaminés par ma syphilis. Tous difformes » (MR, p. 119-120).

Et effectivement, le fils de Don Jaime naît couvert de poils et les yeux tournés vers l'intérieur.

Se sentant investie d'une « mission de terroriste » (MR, p. 229), Maria se prostitue « pour châtier, pour propager la contagion, comme se propage un incendie, avec le désir d'exterminer » (MR, p. 117). Cette comparaison n'est pas innocente, puisque le roman se clôt sur l'incendie du couvent, symbole de la fin du régime. Son acte est donc essentiellement politique : par la destruction de ses clients et de leur progéniture, elle attaque le régime en place, assassin de ses parents et de sa liberté.

Par ailleurs, on retrouve dans *Maria Republica* l'identification de la femme avec la République, déjà présente chez Feli :

« Quand j'étais seule, je regardais [le drapeau républicain], les yeux secs, je m'en drapais, toute nue. Je me mettais devant un miroir et je prenais la pose, les bras étendus vers l'infini, comme deux ailes, image de la victoire » (MR, p. 123).

Une autre expression corporelle : la subversion des figures

Quand Gomez-Arcos écrit ses romans sur la guerre civile et le franquisme, dans les années 1970 et 1980, l'Espagne sort de longues années de dictature. Or, « sous la dictature, qui confisquait la mise en discours du passé récent, une cosmovision manichéenne née dans la guerre a persisté et s'est profondément ancrée. Loin de vouloir réhabiliter l'ennemie, l'histoire officielle s'est imposée par son unicité et le passage sous silence des expériences républicaines de la violence de guerre »²⁵. La tâche du récent mouvement de récupération de la mémoire historique est donc

²⁴ RIPA, Y., « Armes d'hommes contre femmes désarmées : de la dimension sexuée de la violence dans la guerre civile espagnole », dans DAUPHIN, C. et FARGE, A., *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 151.

²⁵ JOLY, M., *op. cit.*, p. 4, <http://nuevomundo.revues.org/36063>.

double en ce qui concerne les Républicaines, ennemies politiques, mais aussi femmes engagées dans un procès de légitimité de leur parole mémorielle.

L'auteur, en tant qu'acteur de la mémoire collective²⁶, rompt donc un long silence en prenant non seulement pour personnages principaux des femmes, mais surtout en réinscrivant leur expérience de guerre dans ce qu'elle a eu de plus intime : sa dimension corporelle. Il importe donc à ce stade de déterminer quelles sont les formes de cette réinscription. Une étude exhaustive de la forme des romans permettrait de déterminer de quelles manières Gomez-Arcos contribue à « dé-penser l'histoire unifiante », en subvertissant toute une série de paramètres. Nous nous attarderons cependant ici uniquement sur un élément qui ressort davantage de l'étude des représentations entreprise, mais qui est porteur d'enjeux proprement littéraires, le renversement systématique des figures féminines traditionnelles : la vierge, la mère et la putain²⁷.

La subversion de la figure de la prostituée, évidente dans les deux romans, permet de déconstruire le discours des vainqueurs : « La femme dépravée, c'est-à-dire libérée, n'est qu'une variante de la prolétarienne, femme obscène ou de sexualité offensive, et de ce fait castratrice et assassine »²⁸. L'équation « républicaine = prostituée » n'est pas démentie, mais pervertie : les personnages de Républicaines ne se prostituent ni pour l'argent, ni pour la jouissance sexuelle, mais pour appuyer la République ou abattre le franquisme.

Cette utilisation de la figure de la putain est également évocatrice à un autre titre. En effet, il y a eu chez les Républicaines (notamment les anciennes prisonnières et les miliciennes), comme le signale Adriana Martínez Fernández, une « auto-dissociation d'avec presque tout référent sexuel »²⁹. Ceci expliquerait pourquoi peu de témoignages ont abordé la question des violences sexuelles : « les femmes qui ont parlé avec Tomasa Cuevas avaient bien en tête l'association entre « rouge » et « prostituée » – déjà établie dans l'imaginaire social – et (...) ne voulaient pas donner d'éléments pour la confirmer, même en se présentant comme victimes »³⁰. En se focalisant par deux fois sur une composante taboue de l'expérience féminine de la

²⁶ LUENGO, A., *La Encrucijada de la memoria – La memoria colectiva de la Guerra Civil Española en la novela contemporánea*, Berlin, Edition Tranvia, 2004.

²⁷ BOISCLAIR, I., « Accession à la subjectivité et autoréification : statut paradoxal de la prostituée dans Putain de Nelly Arcan », dans MARCHEIX, D. et WATTEYNE, N., *L'écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980*, Limoges, Pulim, 2007, p. 111-112.

²⁸ « *La mujer depravada, vale decir liberada, no es más que una variante sofisticada de la mujer proletaria, mujer obscena o de sexualidad ofensiva y por ende castradora y asesina* » (MECHTHILD, A., « « La Bestia y el Angel ». Imágenes de las mujeres en la novela falangista de la Guerra civil », *La mujeres y la guerra civil española. III. Jornadas de estudios monográficos, Salamanca, oct. 1989*, Madrid, 1991, p. 372).

²⁹ « *auto-dissociación con casi cualquier referente sexual* » (MARTÍNEZ FERNÁNDEZ, A., « Rojas : la construcción de la mujer republicana en la memoria de España », *Alpha* [en ligne], 22, 2006, p. 127-141. http://www.scielo.cl/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0718-22012006000100009&lng=es&nrm=iso).

³⁰ « *lo cual nos lleva a formular como hipótesis explicativa de este silencio, que las mujeres que hablaron con Tomasa Cuevas tenían bien presente la asociación entre « roja » y « prostituta » – ya establecida en la imaginación social – y que ni aún con su victimización deseaban dar elementos para confirmarla* » (*Ibid.*).

guerre, Gomez-Arcos non seulement déconstruit le discours dominant du franquisme sur la femme, mais induit un changement paradigmatique dans le champ même de la mémoire républicaine.

L'auteur renverse également la figure de la vierge. Dans *Maria Republica*, la Mère supérieure, bien loin du vœu de chasteté, voudrait que toutes les futures religieuses du couvent soient d'anciennes prostituées. Dans *Un oiseau brûlé vif*, Paula refuse tout rapport sexuel qui pourrait mener à la procréation, tant qu'elle n'aura pas rassemblé une fortune digne d'une fille de vainqueurs. Bien loin de l'image de l'ange de vertu désignant la femme franquiste dans la rhétorique des vainqueurs³¹, Paula est nommée dans le roman « la vierge sodomisée » (OBV, p. 213-214). Le personnage d'Araceli, sa demi-sœur, fille du brigadier Pinzon et d'une prostituée, renforce cette contradiction de Paula. Alors qu'avant de la rencontrer, Paula la symbolise avec un mannequin représentant un « bébé-putain à la figure joufflue, aux lèvres rouge sang, à la robe fendue aux cuisses et trouée au ventre permettant au brigadier de chatouiller le nombril de la gamine » (OBV, p. 45), Araceli affirme vouloir rester vierge jusqu'au mariage.

La figure de la mère est moins évidente dans les romans. En effet, le seul lien mère-fille qui est approfondi est celui entre Paula et sa mère, mais celui-ci peut être qualifié de pathologique, Celestina Martin faisant l'objet d'un véritable culte de la part de sa fille. En dehors de cet exemple, la figure maternelle est relativement absente, ce qui ne peut qu'attirer l'attention³². La Mère supérieure n'a réussi qu'à enfanter un monstre :

« [Mon mari] a rompu mon hymen (avec de tels efforts que c'en était héroïque) et m'a engrossée. Il a vidé en moi toute la pourriture de sa moelle. Mon corps, contaminé, n'a pas pu supporter la grossesse : j'ai fait une fausse couche le cinquième mois. Mon fils était déjà formé. Enfin si l'on peut dire : il avait six doigts à la main droite, aucun orteil au pied gauche, deux nez et un œil unique. Boîte crânienne réduite. Abdomen gonflé. Une chance, cette fausse couche » (MR, p. 73).

Du côté des Républicaines, la mère de Maria Republica a été assassinée par les franquistes et celle de Feli l'a abandonnée à la naissance. Il faut néanmoins préciser qu'en 1977, Gomez-Arcos a composé un véritable roman de la maternité. En effet, *Ana Non*³³ fait de la maternité le marqueur fondamental de l'identité féminine. A ce titre, A. Martínez Fernández juge que « dans les rôles traditionnels de la femme, celui de la mère a été, peut-être, celui qui s'est maintenu avec le moins de changements par rapport à l'image culturelle typique de renoncement et dévouement, bien que la participation engagée de femmes déterminées ait également fini par modifier ce rôle, à cause de l'éloignement des enfants (...) »³⁴.

³¹ MECHTHILD, A., *op. cit.*, p. 371-378.

³² ELIACHEFF, C. et HEINICH, N., *Mères-filles : une relation à trois*, Paris, Albin Michel, 2002.

³³ GOMEZ-ARCOS, A., *Ana Non*, Paris, Stock, 1977.

³⁴ « *Dentro de los papeles tradicionales femeninos, el de la madre fue, quizás, el que se mantuvo con los menores cambios a la imagen cultural típica de renuncia y desprendimiento, a pesar de que la participación comprometida de mujeres concretas también llegó a modificar*

En dehors de ces trois archétypes, la figure féminine dans son ensemble est subvertie. Ainsi, la violence, y compris sexuelle, n'est pas toujours exercée par des hommes. Dans les romans de Gomez-Arcos, les femmes sont d'habiles tortionnaires. Paula et la Mère supérieure apparaissent comme des « dictatrices de salon » et font subir les pires humiliations à toutes celles qui sont sous leurs ordres, et qu'elles identifient, à tort ou à raison, à des ennemies politiques.

La perversion du système franquiste est inscrite jusque dans le corps des femmes des vainqueurs. La Mère supérieure incarne ainsi tout ce qui est pourrissant. Elle souffre de la syphilis, mais au contraire de celle de Maria Republica qui est bénigne, la sienne est maligne et lui donne de l'arthrite, gâte ses dents, provoque de l'incontinence, etc. Alors qu'elle est duchesse par deux fois (par naissance et par mariage), elle se retrouve incapable de contrôler son propre corps, et met d'autant plus d'énergie à contrôler celui des autres dans son couvent. Dans *Un oiseau brûlé vif*, Paula se fait horreur à elle-même, car elle a les yeux vairons, symboles du mélange de la beauté diaphane de sa mère adulée avec son père vulgaire et détesté. Les deux romans mettent ainsi en place une esthétique du grotesque et de la caricature. Maryse Bertrand de Muñoz³⁵ remarque d'ailleurs chez Gomez-Arcos une parenté avec les peintures sombres de Goya, dans le miroir déformant qu'il tend à la société.

Conclusion et ouverture

L'exceptionnelle longévité de la dictature a exacerbé le besoin, non seulement de combler les « trous » de l'histoire en parlant de l'expérience féminine de la guerre civile, mais aussi de le faire en déconstruisant le seul discours autorisé pendant longtemps. Gomez-Arcos s'y emploie en caricaturant les personnages féminins ralliés au franquisme, contredisant ainsi l'image idéalisée de la femme comme être pur et dévoué, presque asexué. En ce qui concerne les Républicaines, les romans, en plus de dénoncer les violences dont elles furent les victimes, réinscrivent leur expérience de guerre dans ce qu'elle a eu de plus intime, le corps.

Si le corps surdétermine toute l'expérience féminine de la guerre et du franquisme, il est aussi à l'origine de tout son récit. Notons que cet intérêt pour les thématiques corporelles pourrait être lu dans le contexte de libération sexuelle de l'après franquisme³⁶, ceci n'étant nullement en porte-à-faux avec une interprétation plus strictement politique de ce discours sur le corps, telle qu'elle vient d'être menée.

Après avoir étudié, dans nos deux premières parties, la manière dont les corps étaient « sémiotisés » dans l'œuvre de Gomez-Arcos, nous avons amorcé dans la dernière partie une réflexion sur ce qui s'apparente à une « somatisation de l'écriture »³⁷, qui pourrait être davantage approfondie.

este rol, debido a los alejamientos forzados de sus hijos (...) » (MARTÍNEZ FERNÁNDEZ, A., op. cit.).

³⁵ BERTRAND DE MUÑOZ, M., *Guerra y novela. La guerra española de 1936-1939*, Alfaro, 2001, p. 166.

³⁶ ALSINA, J. et PÉRÈS, C., « Avant propos », dans *Raconter le corps dans l'Espagne d'aujourd'hui*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, 2003, p. 5-7.

³⁷ DENEYS-TUNNEY, A., *op. cit.*, p. 11.

En effet, le travail de sape des représentations traditionnelles de la femme semble être prolongé par une recherche esthétique globale de la part du romancier. La guerre n'est plus simplement un événement dont la violence est représentée ou thématisée, mais un événement qui, par ricochets, bouscule les formes du roman et appelle à une certaine approche « biologique » de l'écriture³⁸. Car il y a bien chez Gomez-Arcos une « écriture du corps », l'expression pouvant être comprise, selon Anne Deneys-Tunney, comme une écriture *sur* le corps, mais aussi à *partir du* corps, c'est-à-dire où l'expérience corporelle conditionnerait tous les niveaux du roman. Une attention à des caractéristiques du récit telles que la composition, la temporalité ou les points de vue narratifs, ainsi qu'une exploitation complète de la notion de grotesque³⁹, si elles débordent du cadre de cette étude, offriraient des perspectives intéressantes.

Elles permettraient en effet de faire émerger un terrain de rencontre – si difficile à trouver – entre des préoccupations d'ordre poétique, les études féministes (avec notamment la notion controversée d'« écriture féminine ») et les sciences sociales, afin de déterminer de quelles manières la fiction littéraire peut prendre en charge la parole mémorielle d'une communauté longtemps confinée au silence.

³⁸ Texte de l'appel à communication du colloque « Écritures du corps/Writing the Body », 18-20 novembre 2010 à Paris 13.

³⁹ ASTRUC, R., *Le Renouveau du grotesque dans le roman du XX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

Un regard féminin sur la médecine

L'hygiène sexuelle durant la guerre civile espagnole

Dolores MARTÍN MORUNO

Tout au long de l'histoire, les femmes ont souffert de violences spécifiques durant les guerres, soit essentiellement de violences sexuelles. Tout en gardant ce constat à l'esprit, ce texte entend montrer que les conflits de la première moitié du XX^e siècle furent aussi pour elles une opportunité de prendre une part active dans la mobilisation militaire collective de la société¹. Bien qu'il ne soit pas possible d'établir une relation causale directe entre les mouvements suffragistes, qui ont lutté pour la reconnaissance des droits des femmes, et les guerres modernes, nous pouvons toutefois constater que ces contextes ont favorisé l'intégration des femmes dans le monde du travail, et dans certains pays, leur insertion dans la sphère politique.

Le cas des Républicaines pendant la guerre civile espagnole (1936-1939) apporte un éclairage sur le caractère potentiellement émancipateur de la guerre, car il révèle particulièrement bien la manière dont elles ont accédé à des postes de travail et pu mettre cette période critique à profit pour mener leur propre lutte contre les inégalités de genre. La guerre d'Espagne a été en effet une période de changements positifs pour les Républicaines : elles ont bénéficié d'une soudaine liberté hors de la sphère privée, se sont dégagées de l'oppression subie dans le passé et dont elles allaient à nouveau souffrir dans l'après-guerre, lors de la dictature franquiste de 1939-1975². C'est pourquoi, même si cet évènement historique est toujours perçu comme traumatique, il doit aussi être considéré comme un des moments essentiels dans l'histoire de l'émancipation des femmes espagnoles, parce que c'est à ce moment-là que certaines

¹ THÉBAUD, F. (dir.), *Le XX^e siècle*, dans DUBY, G., PERROT, M., *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Perrin, 2002, vol. 5, p. 17.

² MANGINI, S., « Memories of Resistance : Women Activists from the Spanish Civil War », *Signs*, 17/1, 1991, p. 171.

d'entre elles, appartenant à la classe ouvrière, ont pris conscience de leur identité de genre et des dépendances juridique, économique et sexuelle que cette identité impliquait par rapport aux hommes.

Comme Danièle Bussy-Genevois l'a signalé, l'expérience de la guerre civile chez les femmes républicaines est particulière, car ces femmes « semblent avoir parcouru le chemin de plusieurs générations et connu presque coup sur coup les expériences contradictoires que les autres Européennes ont vécues soit séparément, soit sur une durée plus longue »³. De cette façon, la guerre d'Espagne peut être considérée comme « un facteur du progrès paradoxal » des femmes, qui s'est révélé « d'abord par la poursuite des avancées culturelles et législatives favorisées par l'urgence » de la situation politique⁴.

Les femmes pendant les conflits armés du XX^e siècle

La mobilisation de la population féminine pendant la guerre d'Espagne trouve un précédent historique dans la grande guerre (1914-1918), lorsque les Européennes et les Nord-Américaines ont occupé les postes laissés vacants par les hommes envoyés au front. Plusieurs études ont d'ailleurs souligné le contexte favorable de cette guerre pour l'émergence des femmes dans l'espace public, appelées à contribuer à l'effort commun contre l'ennemi en fabriquant des munitions, en s'enrôlant dans les hôpitaux comme infirmières ou même en participant à la résistance armée⁵.

Dans ces conditions exceptionnelles, cette participation féminine a été justifiée idéologiquement par l'appel à la mobilisation collective des nations européennes. La nécessité de produire du matériel de guerre en grande quantité au cours du conflit a conduit les Etats à organiser une véritable économie à l'arrière (le « *home front* ») en axant la production des industries sur la fabrication d'armements. De cette façon, l'insertion des femmes dans la sphère publique peut être comprise comme l'une des conséquences de ce que les historiens ont appelé une « guerre totale », c'est-à-dire une guerre où tous les secteurs de la société sont engagés.

Formulée pour la première fois en 1918 par Léon Daudet à propos de la première guerre mondiale, cette expression désigne un affrontement qui ne se déroule plus uniquement sur les fronts, mais se prolonge aussi « dans les traditions, les institutions, les codes, les états d'esprit et surtout, la banque »⁶. Cette guerre intégrale, analysée

³ BUSSY-GENEVOIS, D., « Femmes d'Espagne. De la République au Franquisme », dans THÉBAUD, F. (dir.), *op. cit.*, p. 279-284.

⁴ *Ibid.*

⁵ Sur le rôle des infirmières britanniques lors de la grande guerre : SUMMERS, A., *Angels and Citizens : British Women as military Nurses, 1854-1914*, London, Routledge, 1998. De son côté, M. H. Darrow analyse le rôle de l'infirmière de guerre française comme l'homologue du poilu dans « French Volunteer Nursing and the Myth of War Experience in World War I », *The American Historical Review*, 101/1, 1996, p. 80-106. Sur le rôle de la femme dans la résistance armée : STROBL, I., *Partisanas : Women in the Armed Resistance to Fascism and German Occupation (1936-1945)*, Edinburgh, AK Press, 2008.

⁶ DAUDET, L., *La guerre totale*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1918, p. 8. Daudet attribuait cette notion de guerre totale au discours de Clémenceau prononcé au Sénat le 22 juillet 1917. Pour approfondir ce sujet : HORN, J., *State, Society and Mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge University Press, 2002, p. 4.

par Daudet, implique une identification radicale de l'arrière et des lignes de combat, dans le but d'assurer la stabilité idéologique et le moral de la population contre un ennemi défini. Face à l'expérience d'une guerre totale, il devient donc impossible de différencier nettement une arrière-garde, les femmes et les enfants devenant des agents militaires au même titre que ceux qui ouvrent le feu dans les tranchées. Cette dimension est particulièrement manifeste dans les conflits de la première moitié du XX^e siècle, notamment en raison des bombardements sur la population civile, qui révèlent que toutes les positions « deviennent » le front (voir illustration ci-dessous).

Bombardement de Madrid. Civils trouvant refuge dans le métro.
Comité international de la Croix-Rouge (Genève)

De cette façon, quand les frontières classiques entre l'arrière et l'avant du front s'effacent, les lieux « naturels » des sexes tendent également à s'estomper⁷. On constate dès lors un bouleversement des rôles de genre qui explique pourquoi les femmes, en profitant d'une liberté qui a changé radicalement leur expérience et la perception qu'elles avaient d'elles-mêmes, deviennent brusquement visibles dans la sphère publique. Si le combat féministe ne naît pas pendant la première guerre mondiale, il y puise cependant un nouveau souffle à travers la construction d'une identité féminine, qui surgit grâce à la solidarité entre femmes à l'arrière⁸.

Dans le cas de la guerre d'Espagne, cette signification de guerre totale est intensifiée par rapport aux conflits précédents par la rupture brutale et profonde des relations de genre établies dans la société – du moins pendant la première période du conflit. Dans

⁷ KEENE J., « Foreign Women in Spain for General Franco », dans BACCHETTA, P., POWER, M. (ed.), *Right-wing Women : from conservatives to extremists around the World*, New York, Routledge, 2002, p. 194.

⁸ DELAHAYE, C., RICARD, S., *La Grande Guerre et le combat féministe*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 204.

les rangs républicains, la guerre civile a en effet été comprise par la population comme un mouvement révolutionnaire, se manifestant comme un laboratoire social où les femmes ont exprimé leurs revendications dans le monde du travail, en politique, en médecine et même dans l'univers militaire – domaine considéré jusqu'alors comme exclusivement masculin⁹.

Cette mobilisation féminine a d'ailleurs aussi été accompagnée en Espagne d'une reconnaissance de droits juridiques et sociaux, comme la loi sur l'avortement, la reconnaissance des unions libres (c'est-à-dire des mariages civils révolutionnaires) et l'introduction de méthodes contraceptives afin de promouvoir une maternité consciente. Bien que cela puisse sembler paradoxal, plusieurs réformes ont ainsi été mises en place pendant la guerre afin d'améliorer les conditions des femmes.

Nous analyserons plus concrètement le projet sanitaire élaboré par le ministère de la Santé et de l'Assistance sociale du gouvernement de la II^e République, ministère dirigé alors par Federica Montseny (1905-1994), leader anarchiste, et Amparo Poch y Gascón (1902-1968), directrice de la section de l'Assistance sociale, l'une des premières femmes à exercer la médecine en Espagne. Ce projet n'a pas seulement été conçu pour faire face aux problèmes liés à la guerre (comme les épidémies), mais aussi pour faire connaître aux femmes leur propre corps, grâce à la vulgarisation de connaissances basiques relatives à l'hygiène et à la sexualité.

Bien que les femmes aient conquis certains droits légaux depuis la proclamation de la République espagnole (comme le droit de vote en 1931, le mariage civil et l'approbation de la loi de divorce en 1935), la prise de conscience de leur nécessaire émancipation s'accélère quand éclate la guerre civile. Les Républicaines ont en effet compris que la révolution sociale proclamée le 19 juillet 1936 était aussi l'occasion de livrer leur propre bataille contre les discriminations sexuelles.

Le rôle des femmes dans la révolution

Face au coup d'état de juillet 1936, le gouvernement de la II^e République reste complètement paralysé. La première réaction contre le soulèvement des militaires vient de la population, femmes et enfants inclus, qui prennent les armes dans les rues des principales villes d'Espagne.

A ce moment, les syndicats socialistes, trotskistes et anarchistes collectivisent les industries de Barcelone et de Madrid et proclament la révolution sociale. Bien que cette réaction semble s'être manifestée spontanément, elle avait été précédée par un long travail de conscientisation de la part des syndicats, dès la proclamation de la République en 1931¹⁰. C'est dans ces contradictions difficiles, aussi bien que dans « cet esprit inventif, joyeux et digne », que « l'on perçoit sans doute le mieux le sentiment qu'ont les Espagnols de vivre une situation neuve »¹¹.

⁹ MARAND-FOUQUET, C. (coord.), *Guerres civiles, CLIO*, 5, 1997, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, p. 148.

¹⁰ CHOMSKY, N., PATEMAN, B. (ed.), *Chomsky on Anarchism*, Edinburgh, AK Press, 2005, p. 127.

¹¹ BUSSY-GENEVOIS, D., *op. cit.*, p. 273.

A cet égard, Micka Etchebéhère, l'unique femme commandant, puis capitaine, à avoir dirigé une colonne de miliciens, témoigne de l'ambiance révolutionnaire dans la capitale :

« Madrid s'installe dans la révolution au pas de charge. L'argent n'a presque pas cours quand il s'agit de fournir la milice. Les organisations ouvrières, partis ou syndicats, signent des bons d'achat que nous donnons aux commerçants en échange de la marchandise (...) On réquisitionne les voitures, les garages, les belles maisons abandonnés par les riches en fuite ou réfugiés dans les ambassades. Le gouvernement est passé dans les coulisses, impuissant à contrôler le drame qui se joue sur la scène, faisant une politique dont le peuple ne se soucie que dans la mesure où elle tend à freiner sa ruée sur l'ennemi »¹².

Nous pouvons ainsi souligner la complexité des événements de l'été 1936 : plutôt qu'une guerre civile opposant deux groupes définis de la population – fascistes contre républicains – il s'agissait d'un conflit triangulaire impliquant à la fois le gouvernement, les troupes rebelles (qui ne ressortaient pas d'une unique orientation politique) et la population civile qui y voyait une révolution à caractère social affirmé.

Les guerres et les révolutions ont certes en commun l'exercice de la violence, mais la révolution est, quant à elle, orientée vers la création d'un nouvel ordre social, qui se prétend plus juste en éliminant les privilèges ancrés dans le passé¹³. Dans cette optique, ce qui était en train de se jouer en Espagne pendant l'été 1936 était « un nouveau commencement dans l'histoire », pour reprendre l'expression d'Hannah Arendt, qui se manifesta par une explosion d'initiatives civiles, œuvrant au fondement d'une société future¹⁴.

Dans cette ambiance d'euphorie initiale, les femmes vont contribuer au mouvement révolutionnaire en faisant entendre leur propre voix, c'est-à-dire en affrontant les problèmes propres à leur genre. D'une part, elles défendent les progrès sociaux remportés pendant la période républicaine, de l'autre, elles profitent de l'effervescence révolutionnaire pour demander un élargissement de leurs droits. La prise de conscience d'une identité de genre dans la Révolution espagnole s'explique non seulement par la menace fasciste et la peur de retourner à « la chambre des enfants »¹⁵, mais aussi par réaction à l'idéologie bourgeoise qui établissait une indépendance formelle de la femme, sur des principes théoriques mais sans aucune répercussion dans la pratique sociale.

A ce propos, la ministre de la Santé Federica Montseny, militante de la CNT (Confédération nationale du travail), prônait lors d'un discours au théâtre Olympia à Barcelone le nouveau modèle de femme qui, sans hésiter, avait pris les armes le 19

¹² ETCHÉBÉHÈRE, M., *Ma Guerre d'Espagne à moi. Une femme à la tête d'une colonne au combat*, Paris, Denoël, 1976, p. 15.

¹³ Voir ARENDT, H., *On Revolution*, New York, Penguin, 2006, p. 11. Afin de suivre ce débat dans le cadre de la guerre d'Espagne, consulter OLSON, J., « The Revolutionary Spirit : Hannah Arendt and the Anarchists of the Spanish Civil War », *Polity*, 29/4, 1997, p. 461-488.

¹⁴ Sur la nature triangulaire du conflit espagnol, le roman de George Orwell est éclairant : ORWELL, G., *Homage to Catalonia*, Harcourt, Orlando, 1980.

¹⁵ La charte du travail de 1938 assignait la femme sous le régime franquiste à « la chambre des enfants, seule place d'une femme » : voir BUSSY-GENEVOIS, D., *op. cit.*, p. 268.

juillet 1936, en se démarquant radicalement de l'image traditionnelle de la femme destinée au mariage et à la procréation :

« Femme, après le 19 juillet (...) tu es celle qui avec le fusil à la main a su conquérir son indépendance sur les barricades et dans la rue, sur la place et les champs de bataille. (...) Tu ne dois jamais permettre l'éclipse du soleil de ton indépendance ; le fusil sera ta garantie. Femme en avant ! »¹⁶.

Selon les mots de Montseny, la femme « nouvelle » devient travailleuse dans l'industrie de guerre, politicienne et même milicienne, elle n'hésite pas à lutter aux côtés de ses camarades masculins (voir illustration, p. 59). L'insertion des femmes dans les milices pendant les premiers mois de la guerre pose la question plus générale d'une définition des genres, en pointant la violence comme une logique qui n'appartient pas exclusivement à l'univers masculin. Ainsi, la milicienne fait basculer le lieu commun associant la femme au pacifisme, par le seul fait biologique de la maternité.

Cette image de la femme guerrière, présentée par Federica Montseny dans son discours, symbolise au contraire la lutte active de l'ensemble de la population féminine dans la révolution. Et dans ce contexte, les femmes ont réalisé que l'arme la plus puissante pour accélérer leur émancipation était la culture, qui permettrait de combattre la première cause de l'inégalité économique et sociale de la femme en Espagne : l'ignorance.

Vers 1930, presque la moitié des femmes espagnoles étaient illettrées. Pour combattre l'analphabétisme, les différents centres associatifs appartenant aux syndicats, répartis dans toute l'Espagne, offrent des cours afin d'enseigner aux femmes des techniques professionnelles et des connaissances basiques leur permettant d'accéder au marché du travail. Dans la mouvance républicaine, les femmes adhèrent à différentes associations comme le Secrétariat féminin du POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste), l'Union des femmes antifascistes (AMA) dirigé par Dolores Ibarruri (1895-1989), d'orientation communiste orthodoxe, et Mujeres Libres (Femmes libres d'Espagne) d'accent essentiellement anarchiste. La mise en place de crèches témoigne des efforts menés par ces collectifs pour faciliter aux mères la garde de leurs enfants, pendant qu'elles travaillent dans l'industrie de guerre, assistent aux cours offerts par les syndicats ou combattent au front comme miliciennes¹⁷.

L'alphabétisation des femmes espagnoles, et notamment des femmes de la classe ouvrière, devient un des objectifs fondamentaux pour des organisations comme Mujeres Libres, premier groupe constitué exclusivement d'adhérentes féminines. Bien que relevant d'une idéologie anarchiste, les militantes de Mujeres libres se

¹⁶ « *Mujer, después del 19 de Julio (...) eres la que fusil en mano has sabido conquistar en la barricada y en la calle, en la plaza y en el campo de batalla tu independencia (...) No debes dejar que se eclipse jamás el sol de independencia, el fusil será tu garantía. ¡ Mujer adelante !* » (RODRIGO, A., *Una mujer libre : Amparo Poch y Gacon, médica anarquista*, Barcelona, Flor del Viento, 2002, p. 112).

¹⁷ CARABIAS, M., « Las madonnas se visten de rojo. Imágenes de paganismo y religiosidad en la Guerra civil española », dans NASH, M., TAVERA, S., *Las mujeres y las guerras. El papel de las mujeres en las guerras de la Edad Antigua a la contemporánea*, Barcelona, Icaria, 2003, p. 229-238.

différencient clairement des groupes anarchistes masculins. Et cette différence se reflète dans le choix du nom de l'association, « Femmes libres », et non « Femmes libertaires ». Le groupe est en effet créé pour s'opposer à la discrimination exercée par les camarades masculins, à partir d'une initiative lancée deux mois avant le début de la guerre par des Madrilènes et des Barcelonaises, qui décident de réunir leurs efforts pour dénoncer « le triple esclavage de la femme par l'ignorance, le capitalisme et le système patriarcal »¹⁸. Ce groupe culturel, qui peut sembler minoritaire à son début, s'amplifie pour atteindre à l'été 1938 le nombre d'environ trente mille affiliées.

Milicienne

Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC-MHC, Paris)

Comme Mary Nash et Marta A. Ackelsberg l'ont observé dans leurs études respectives, même si *Mujeres Libres* n'est pas considéré comme un mouvement féministe analogue aux mouvements suffragistes européens, il faut l'interpréter comme un féminisme à fort caractère social, car ces femmes ont pris conscience des

¹⁸ KAPLAN, T. E., « Anarchism and Women's Liberation », *Journal of Contemporary History*, 6/2, 1971, p. 101.

inégalités dont elles souffraient dans le monde éducatif et professionnel¹⁹. Suceso Portales, une des fondatrices de ce mouvement, témoigne de la nécessité de créer un ordre nouveau :

« Deux choses commencent à s’effondrer dans le monde (...) : le privilège de classe, qui avait fondé la civilisation du parasitisme, d’où était né le monstre de la guerre et le privilège du sexe masculin, qui avait converti la moitié du genre humain en des êtres autonomes et l’autre moitié en esclaves, en créant un type de civilisation unisexe : la civilisation masculine »²⁰.

A travers l’organe régulier de l’association, la revue *Mujeres Libres*, nous pouvons suivre les initiatives culturelles lancées afin de créer une nouvelle société basée sur des relations égalitaires de genre, en luttant contre l’analphabétisme féminin. Parmi les personnalités qui ont collaboré à la revue, il faut mentionner l’écrivaine et téléphoniste Lucía Sánchez Saornil (1895-1970), qui rédigeait les éditoriaux, l’avocate Mercedes Comaposada Guillén (1901-1994), qui se chargeait des critiques cinématographiques et littéraires ainsi que des chroniques sur la mode et Amparo Poch y Gascón, qui traitait des sujets relatifs à la santé, aux soins, à la maternité et à la sexualité dans une rubrique intitulée « Clinique de l’Optimisme », qu’elle signait avec humour du pseudonyme « Le docteur heureux »²¹.

Dans *Mujeres Libres*, la libération des femmes est étroitement liée à la révolution culturelle. Plus concrètement, la revue rend compte des initiatives prises par Poch y Gascón, en annonçant régulièrement les cours pour former les femmes à l’industrie de guerre et au système de production. L’annonce reproduite (voir illustration, p. 61) est un exemple des cours organisés pendant la guerre à El Casal de la Dona Treballadora (La maison de la femme travailleuse), le centre de formation de *Mujeres Libres* à Barcelone, dont Poch y Gascón devient la responsable pédagogique en décembre 1937. Nous pouvons y lire le paragraphe suivant :

« Culture pour la culture ? La culture abstraite ? Non. Formation de la femme dans un but immédiat et urgent : aider de manière positive à gagner la guerre. Formation de la femme pour sa libération, pour un ordre social plus juste ; pour une conception de la vie plus humaine »²².

¹⁹ ACKELSBERG, M. A., *Free Women of Spain : Anarchism and the Struggle for the Emancipation of Women*, Oakland, AK Press, 2004 et NASH, M., *Defying Male Civilization : Women in the Spanish Civil War*, Colorado, Arden Press, 1995.

²⁰ « Dos cosas empiezan a desplomarse en el mundo por inicuas : el privilegio de la clase que fundó la civilización del parasitismo, de donde nació el monstruo de la guerra, y el privilegio del sexo macho que convirtió a la mitad del género humano en seres autónomos y a la otra mitad en seres esclavos, creando un tipo de civilización unisexual : la civilización masculina que es la civilización de la fuerza y que ha producido el fracaso moral a través de los siglos » (*Mujeres Libres*, 10, 1937. Archives de la Fondation Anselmo Lorenzo (P203)).

²¹ *Ibid.*

²² *Mujeres Libres*, 11, 1938. Archives de la Fondation Anselmo Lorenzo (Madrid). P203.

Magazine Mujeres Libres, 11, 1938
Fondation Anselmo Lorenzo (Madrid)

Les cours y étaient organisés selon trois niveaux. Les cours élémentaires étaient destinés aux femmes illettrées pour leur apprendre à lire, écrire et acquérir quelques notions d'arithmétique ; les cours complémentaires étaient axés sur la formation professionnelle en soins infirmiers, assistance sociale et puériculture ; enfin les ateliers de formation sociale informaient les femmes sur des sujets comme la sexualité, l'hygiène, les maladies vénériennes et la maternité, afin de réduire le nombre de grossesses non désirées et les accouchements réalisés dans des conditions peu hygiéniques. De cette façon, Poch y Gascón concevait la médecine comme l'arme principale de la révolution culturelle de la femme.

En outre, ces initiatives populaires ont eu une répercussion gouvernementale. En effet, en novembre 1936, Poch y Gascón est nommée directrice de l'Assistance sociale par Federica Montseny. Bien que Poch y Gascón et Montseny ne partagent pas la même orientation politique, elles ont collaboré intensément pour améliorer les conditions hygiéniques et sanitaires de la société espagnole pendant la guerre et l'après-guerre, lors de leur exil à Toulouse où Poch y Gascón dirigera l'hôpital « Varsovie » jusqu'à sa mort²³.

²³ Alors qu' Amparo Poch y Gascón appartenait officiellement à Mujeres Libres, Federica Montseny était une militante de la CNT (Confédération nationale du travail) et n'admettait donc

Parmi d'autres réformes introduites pendant cette période révolutionnaire, il faut également épinglez la vulgarisation des méthodes contraceptives, la loi sur l'avortement et la création de maisons pour réinsérer les prostituées dans la société. Les idéaux de la révolution ne comportent donc pas uniquement une dimension politique ou culturelle, mais sont aussi appliqués à la science, et plus particulièrement à la médecine, pour tenter de construire de nouvelles relations entre les sexes dans la société espagnole.

Un regard féminin sur la médecine : sexualité et amour libre

Federica Montseny prend en charge la direction du ministère de la Santé et de l'Assistance sociale en novembre 1936, qui s'appelait jusque-là ministère de la Santé et de la Bienfaisance. Ce changement de nom indique à lui seul l'application des idéaux révolutionnaires à la pratique de la médecine, que l'on tente de démocratiser dans tous les secteurs de la société, y compris dans la classe ouvrière. Des valeurs comme la bienfaisance ou la charité disparaissent de l'intitulé, afin de rompre avec la tradition catholique qui continuait d'avoir une influence profonde dans la société espagnole en général, et dans le domaine hospitalier en particulier – les religieuses détenant le monopole des soins infirmiers²⁴. Montseny prétend doter son ministère d'une « nouvelle personnalité », fondée sur des valeurs laïques, et passant par la professionnalisation des infirmières et des assistantes sociales, dont l'activité serait reconnue dans la société. Afin d'accomplir cette sécularisation de la médecine, Montseny nomme deux autres femmes médecins à des postes à responsabilité :

« Quand je me suis chargée du ministère, j'ai concentré mes efforts sur la recherche d'un personnel convenable avec la volonté de favoriser la présence féminine dans ce monde politique, duquel la femme a été presque toujours marginalisée. J'ai nommé sous-secrétaire la docteur Mercedes Maestre et directrice de l'Assistance sociale la docteur Amparo Poch »²⁵.

Mercedes Maestre et Amparo Poch y Gascón faisaient partie des rares femmes à exercer la médecine en Espagne, métier dont l'accès était interdit aux femmes jusqu'en 1910. Cette interdiction s'appuyait sur des arguments biologiques et psychologiques, qui décrétaient l'infériorité intellectuelle du sexe féminin. Il y avait en fait une résistance culturelle à accepter qu'une femme puisse être capable d'examiner, manipuler et diagnostiquer le corps d'un homme. Malgré cela, le nombre de femmes

pas de défendre la nécessité d'un mouvement exclusivement formé par des femmes, malgré son accord pour dénoncer la discrimination masculine envers la femme.

²⁴ MARTÍN MORUNO, D., ORDÓÑEZ RODRÍGUEZ, J., « The nursing Vocation as political Participation for Women during the Spanish Civil War », *Journal of War and Culture Studies*, 2009, 2/3, p. 305-319.

²⁵ « Cuando me hice cargo del Ministerio me esforcé en buscar personal idóneo, con la voluntad de potenciar la presencia femenina en este mundo político, del que la mujer se había visto casi siempre marginada. Nombré subsecretaria a la doctora Mercedes Maestre ; directora de Asistencia Social a la doctora Amparo Poch » : MONTSENY, F., « La Sanidad y La Asistencia Social durante la Guerra Civil » (BARONA, J. L. (ed.), *Los médicos y la medicina en la Guerra Civil española*, Madrid, Beckam, 1986, p. 98).

médecins augmente pendant la guerre, et l'on dénombre jusqu'à cent femmes qui exercent et sont inscrites comme membres de la Société des médecins espagnols²⁶.

Les réformes sanitaires mises en place pendant la période révolutionnaire par le ministère de Montseny sont particulièrement intéressantes, car elles démontrent une sensibilisation à l'égard des problèmes de santé féminine. C'est le cas notamment de la proposition de créer des maisons pour réinsérer les prostituées dans la société (*liberatorios de prostitución*), maisons où elles pouvaient recevoir des soins, des psychothérapies et accéder à une formation professionnelle pour leur permettre d'acquérir ensuite une indépendance économique.

Lorsque la guerre éclate, la prostitution est un problème de grande envergure, tous les partis politiques du côté républicain s'accordant pour souligner qu'il s'agissait de la première cause d'infection vénérienne parmi les soldats. Comme lors de la première guerre, ces relations sexuelles mercenaires « ont menacé gravement la santé des soldats, sur tous les fronts (...) ils souffrirent de maladies vénériennes »²⁷.

Selon Montseny et Poch y Gascón, la prostitution était un problème à résoudre d'abord par une recherche psychologique, en établissant les causes individuelles qui poussaient des femmes à exploiter leurs corps. Une fois le diagnostic établi, le traitement médical consistait en une psychothérapie orientée vers le renforcement de valeurs, comme l'autonomie et la responsabilité, afin de préparer ces femmes à recevoir une formation et d'accéder ultérieurement à un métier. Selon les femmes anarchistes, la prostitution symbolisait l'esclavage par excellence, dont la femme avait souffert tout au long des siècles.

L'objectif principal visait donc à fonder une nouvelle conception de la sexualité qui reconnaisse le droit des femmes à disposer de leur propre corps. Le but était également de réduire le taux élevé de mortalité parmi les femmes qui recouraient à l'avortement clandestin. Ainsi, la loi sur l'avortement, proposée par Montseny, complétait une réforme sexuelle destinée à limiter le taux élevé de natalité chez les femmes espagnoles. Cette loi sur l'avortement avait déjà été préconisée par le médecin Félix Martí Ibáñez (1891-1972), un médecin hygiéniste très réputé en Espagne, lorsqu'il était directeur général des services de la Santé à la Généralité de Catalogne en août 1936. Quand Montseny arrive aux affaires, elle décide d'élargir l'application de cette loi à tout le territoire espagnol, une initiative qu'elle explique rétrospectivement :

« Un des problèmes que je me suis proposé d'aborder, en profitant des difficultés qu'offrait une situation révolutionnaire, était de trouver des moyens pour éviter l'hécatombe des femmes qui étaient des victimes de manœuvres abortives (...) qui leur coûtaient la vie (...) En élaborant ces décrets, nous étions conscients qu'une solution devait être trouvée au drame des milliers de femmes qui, déjà chargées d'enfants, avaient recours à des moyens extra-médicaux ou domestiques pour stopper des grossesses non désirées »²⁸.

²⁶ RODRIGO, A., *op. cit.*, p. 34.

²⁷ ROUSSEAU, F., *La guerre censurée : Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999, p. 8.

²⁸ « *Uno de los problemas que me propuse abordar, aprovechando las dificultades que me ofrecía una situación revolucionaria, fue el de encontrar medios para evitar la hécatombe de*

L'optique révolutionnaire, insufflée par Monseny à son ministère, fait de la sexualité des femmes un des sujets les plus importants à traiter par la médecine. En ce sens, la pratique médicale ne doit pas seulement supprimer la prostitution, mais elle doit aussi aider à contrôler la natalité en suivant des principes eugéniques promus par les idées néomalthusiennes, c'est-à-dire par l'utilisation de méthodes contraceptives. Poch y Gascón recommandait la méthode des températures (aussi appelée méthode de la courbe thermique), ou la méthode Ogino-Knaus, fondée sur les variations de température observées lors de l'ovulation²⁹. Elle ne remettait pas en cause la maternité comme événement central dans la vie d'une femme, mais conseillait aux femmes de devenir des « mères conscientes », en contrôlant les grossesses par des moyens naturels et en connaissant mieux leur corps. Cela supposait aussi une meilleure connaissance du mécanisme du plaisir sexuel féminin, en affrontant les tabous et l'ignorance, dont la pire des expressions, selon Poch y Gascón, était la chasteté.

Dès 1932, dans *La Vie sexuelle de la femme*, Poch y Gascón avait pris la tête de la réforme sexuelle, en montrant comment l'infériorité de la femme avait toujours été justifiée par rapport à sa différence sexuelle. Se basant sur les travaux de Gregorio Marañón (1887-1960), fondateur en Espagne de la médecine sexuelle, elle mettait en cause la tradition masculine en médecine, qui considérait que les prétentions intellectuelles chez les femmes résultaient d'un déséquilibre hormonal³⁰ :

« Les médecins arrivent et nous disent, d'un côté, que nous sommes des êtres développés à moitié, des êtres intermédiaires entre l'enfant et l'homme ; et de l'autre côté que quand nous sommes intelligentes et que nous agissons avec efficacité dans la vie publique, nous avons les glandes endocrines dérégulées et que nous sommes des sujets pathologiques. C'est-à-dire que nous sommes condamnées à vivre dans une imperfection sans espoir : quand nous sommes de jeunes femmes adorables, notre développement est incomplet ; quand nous sommes capables et responsables, nous sommes manifestement anormales »³¹.

Pour Poch y Gascón, l'un des objectifs principaux de la révolution était de libérer la sexualité féminine du contrôle de l'Eglise, de l'Etat et du monopole du mariage. Frontalement opposée au dogme catholique, qui affirmait que le plaisir sexuel féminin

mujeres que eran víctimas de maniobras abortivas que (...) les costaban la vida (...) Al elaborar estos decretos éramos conscientes de que debía buscarse una solución al drama de miles de mujeres que, cargadas de hijos, recurrían a medios extramedicales o caseros para suprimir embarazos no deseados » (MONTSENY, F., op. cit., p. 99-100).

²⁹ RODRIGO, A., op. cit., p. 60.

³⁰ MARAÑÓN, G., *Tres ensayos de la vida sexual. Sexo, trabajo y deporte. Maternidad y feminismo. Educación sexual y diferenciación sexual*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1929.

³¹ « Vienen unos médicos y nos dicen, por un lado, que somos unos seres a medio desarrollar, así como intermedios entre el niño y el hombre; y, por otro lado, cuando tenemos inteligencia y actuamos eficazmente en la vida pública, que tenemos desarregladas las glándulas endocrinas y que interesamos al patólogo. Es decir, que estamos condenadas a vivir hundidas en una imperfección sin esperanza: cuando somos las mujercitas adorables, desarrollo incompleto ; cuando somos seres capaces y responsables, anormalidad manifiesta » (POCH Y GASCÓN, A., *La vida sexual de la mujer : pubertad-noviazgo-matrimonio*, Valencia, Cuadernos de Cultura, 1932, p. 23).

était un péché et que la femme devait se limiter à sa mission reproductrice, elle construit une nouvelle conception de la sexualité fondée sur les relations égalitaires entre les deux sexes, « l'amour libre ». Loin de légitimer la promiscuité, l'amour libre était lié à l'histoire du féminisme, depuis la fin du XVIII^e siècle et exprimait la revendication de vivre la sexualité en dehors du mariage³². Le mariage, comme la monogamie, apparaissait dès lors comme directement lié à la légitimation de la propriété privée, justifiant l'exploitation du corps de la femme comme une propriété masculine. Dans sa conception de l'amour libre, Amparo Poch y Gascón subit l'influence directe de la féministe Emma Goldman (1869-1940), qui a collaboré activement avec l'association *Mujeres Libres* lors de plusieurs visites en Espagne durant la guerre civile.

C'est sous son influence que Poch y Gascón écrit notamment un *Eloge à l'amour libre*, publié dans la revue *Mujeres Libres* et probablement dédié à son compagnon Manuel Zambrano :

« Je n'ai pas de maison. Je veux aimer dans le vaste « au delà », fermé par aucun mur, limité par aucun égoïsme. Mon cœur est la chair d'une rose. Dans chaque feuille, il y a de la tendresse et de l'anxiété (...) Aime librement (...) J'ai des ailes pour monter dans les régions de la recherche et du travail. Ne les coupe pas ! J'ai des mains ouvertes pour ramasser d'innombrables caresses. Ne les enchaîne pas ! (...) Aime, parle, travaille, comprends, aide, console... »³³.

Ainsi Poch y Gascón introduit des préoccupations féminines dans sa pratique médicale, qu'elle conçoit comme une combinaison d'amour et de science destinée à promouvoir la vie – c'est-à-dire la révolution. A la différence de ses compagnons médecins, comme Félix Martí Ibáñez, qui continuent de considérer la participation des femmes dans les relations sexuelles comme secondaire, Poch y Gascón érige le plaisir féminin en sujet scientifique de premier ordre, à vulgariser dans la société³⁴.

Aussi, bien que cela puisse sembler contradictoire avec le stéréotype de la femme victime de viol dans les conflits armés, ou prostituée, la révolution a fourni à ces femmes un contexte privilégié pour dénoncer leur exploitation de classe et de genre. Leurs revendications se sont exprimées ainsi dans tous les aspects de la culture, y compris dans le domaine scientifique et médical.

Mais en dépit des efforts réalisés par des associations comme *Mujeres Libres* et le ministère de Montseny afin d'émanciper les femmes, ces revendications vont passer

³² Voir WOLLSTONECRAFT, M., *A Vindication of the Rights of Woman*, Berlin, Könemann, 1998.

³³ « *Yo no tengo casa. Quiero amar en el anchuroso más allá que no cierra ningún muro, ni limita ningún egoísmo. Mi corazón es de una rosa, carne. En cada hoja tiene ternura y ansieda. Tengo alas para ascender por las regiones de la investigación y el trabajo. ¡No las cortes! Tengo las manos como palmas abiertas para recoger incontables caricias. ¡No las encadenes! Ama, habla, trabaja. Comprende, ayuda, consuela...* » (*Mujeres Libres*, juillet 1936, 3. Archives Fondation Anselmo Lorenzo (P203)).

³⁴ « La préparation génitale féminine est moins intéressante car si pour l'homme l'excitation est indispensable pour réaliser l'acte sexuel, chez la femme elle n'est plus utile, parce que la frigidité féminine n'empêche pas sa réception génitale » (MARTÍ IBÁÑEZ, F., *Higiene sexual. Fisiología e higiene de las relaciones sexuales y el anticonceptismo. Conocimientos útiles de medicina natural*, Valencia, Biblioteca de Estudios, 1936, p. 17).

à la trappe à la fin de la période révolutionnaire, quand éclate une seconde phase de la guerre. Suite aux révoltes de mai 1937 à Barcelone, le parti communiste prend en effet le contrôle total du pouvoir politique, après avoir éliminé les anarchistes et les trotskistes du gouvernement, accusés de collaborer avec les fascistes. Et parmi eux : Montseny et Poch y Gascón³⁵. La fin de la révolution n'implique pas seulement que la question des femmes soit jetée aux oubliettes, au profit de l'objectif principal (vaincre militairement les fascistes), mais elle s'accompagne aussi du retrait massif des femmes à l'arrière, en accord avec le principe de la différence sexuelle. De cette façon, la femme guerrière, « née » le 19 juillet 1936, a été écrasée non par les troupes fascistes, mais par ses compagnons républicains, y compris les plus révolutionnaires, qui considéraient la présence féminine dans l'armée comme la cause principale des maladies transmises sexuellement.

Esclaves de Vénus : femmes et maladies sexuellement transmissibles

L'introduction des femmes dans les milices républicaines pendant l'été 1936 avait en effet modifié la perception du champ de bataille : ce n'était plus seulement le lieu où se livre le combat contre les troupes fascistes, mais aussi un endroit où se concentre le débat public sur les rôles de genre. C'est pourquoi l'interdiction des miliciennes sur le front en février 1937 n'indique pas seulement le virage de la révolution vers la guerre, mais aussi l'assimilation, dans le discours médical, de la milicienne à la prostituée, menaçant la santé du soldat masculin en transmettant des maladies vénériennes. Ainsi la femme émancipée pendant la révolution, qui revendiquait sa liberté sexuelle, est rapidement associée au danger le plus redoutable pour les soldats, « le fascisme de la nature », suivant l'expression répandue parmi les médecins pour désigner les maladies sexuellement transmissibles³⁶. De la défense de l'amour libre au discours commun de médecins en 1937, comme celui de Félix Martí Ibáñez dans *Mensaje eugénico a la mujer*, on observe un changement radical dans le regard clinique sur la sexualité féminine : la femme, consciente de son corps, devient coupable de propager une véritable épidémie sur le front, et témoigne d'une moralité douteuse³⁷.

En dénonçant la femme comme le danger principal pour le soldat républicain, Martí, qui avait pourtant été à la tête des réformes sur la médecine sexuelle, abandonne tout objectif d'émancipation féminine. La séparation classique des deux mondes en temps de guerre, celui des hommes à l'avant, et celui des femmes à l'arrière, doit être à nouveau respectée afin de faire face à l'ennemi d'une manière efficace. Selon Martí, comme la pulsion sexuelle des soldats ne peut pas être réprimée, les tensions de la guerre doivent néanmoins être soulagées régulièrement par des relations sexuelles, mais avec des femmes dédiées professionnellement à la satisfaction de ces besoins.

Il n'a finalement pas fallu attendre 1939 pour que le rôle de la femme soit modifié. Tandis que la milicienne était exclue du front pour éviter les maladies vénériennes, le discours médical justifiait la présence des femmes dans le monde de la prostitution à

³⁵ THOMAS, H., *The Spanish Civil War*, London, Penguin, 2001, p. 637.

³⁶ MARTÍ IBÁÑEZ, F., *Mensaje eugénico a la mujer*, Barcelona, Generalitat de Catalunya, 1937.

³⁷ GODICHEAU, F., *Les mots de la Guerre d'Espagne*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 53.

l'arrière. Comme Carmen Alcalde l'a souligné, à la fin de la période révolutionnaire, la femme espagnole hérite d'un rôle occupé par les Européennes pendant la grande guerre, au cours de laquelle, en France par exemple, les prostituées étaient organisées dans des maisons par les autorités militaires³⁸. La responsabilité de la survie quotidienne, assumée par les femmes, peut expliquer pourquoi à partir de 1937, les chiffres de la prostitution explosent, augmentant de 40% dans des villes comme Barcelone.

Conclusion

En conclusion, à l'image de la milicienne, symbole de la révolution culturelle féminine, s'est substituée celle d'une prostituée, devenue l'objet destiné à apaiser les tensions sexuelles du soldat républicain. A cet égard, Poch y Gascón ne s'était pas trompée en considérant la sexualité de la femme comme la clé pour en finir avec toutes les autres aliénations. Bien que la véritable répression des progrès sociaux et culturels des femmes espagnoles doive être imputée à la victoire des troupes franquistes, elle est déjà amorcée de manière visible sous la II^e République, à travers le discours hygiéniste des hommes, qui s'approprient le corps féminin à la manière d'un champ de bataille où ils peuvent exercer librement leur violence sexuelle.

En dépit de cette fin tragique, les femmes espagnoles ont pris conscience de la nécessité de leur émancipation, en agissant de façon collective dans différentes organisations politiques et syndicales. Comme nous avons essayé de le démontrer dans ce texte, à la différence des Européennes pendant les guerres mondiales, les Républicaines ont exprimé leurs revendications dans le domaine politique, en collaborant à la création d'une culture féminine, et plus particulièrement, d'une médecine sexuelle orientée vers la suppression des inégalités de genre. Même si cette identité genrée a été étouffée à partir de 1937, le projet d'Amparo Poch y Gascón et de Federica Montseny témoigne d'une mise en place de réformes visant à améliorer les conditions sanitaires des femmes, qui auraient été inimaginables peu de temps auparavant dans la société espagnole.

³⁸ ALCALDE, C., *La Mujer en la Guerra civil española*, Madrid, Editorial Cambio 16, p. 165.

Raconter la guerre civile espagnole au féminin

Des témoignages à la postmémoire

Beatriz CALVO MARTÍN

Lorsque les historiens travaillent sur la guerre civile et ses conséquences, la place des femmes est souvent évoquée en termes de subordination et de complémentarité. Le rôle des Républicaines a cependant été fondamental, comme *milicianas* au front, *guerrilleras* dans le maquis, dans les actions de résistance civile, dans la lutte antifranquiste, dans la résistance et dans la défense ultérieure des idées républicaines.

A partir des années 1970, les perspectives ouvertes par les études de genre ont favorisé le questionnement systématique de l'absence des femmes en tant qu'actrices de l'histoire dans la guerre civile. Des travaux d'historiennes¹ et de quelques historiens² ont permis de rendre une voix aux femmes et récupérer ainsi leur mémoire collective. Il s'agit, comme l'exprime Mary Nash³, de réévaluer le rôle de la femme en tant qu'actrice de l'histoire. Cette visibilité et le lent (mais progressif) changement dans les mentalités ont permis à certaines femmes de prendre la parole pour exprimer leur point de vue sur la guerre civile et de devenir ainsi des *sujets* littéraires qui *racontent* au lieu de simples *objets racontés* par les autres.

Ce texte parcourt, dans une perspective diachronique, les récits des femmes sur la guerre civile. Il s'agit d'œuvres qui témoignent de ce qu'elles ont vécu ou qui retravaillent les témoignages pour en faire des romans. L'exposé sera par conséquent divisé en deux parties. La première (1975-1996) portera sur les témoignages de

¹ Nous pouvons citer, parmi d'autres, les nombreux travaux de Mary Nash ou *El silencio roto : mujeres contra el franquismo* de Fernanda Romeu Alfaro (El Viejo Topo, 2002).

² Voir, par exemple, les travaux de Paul Preston, dont *Palomas de guerra. Cinco mujeres marcadas por el enfrentamiento bélico*, Barcelona, Random House, Mondadori, 2002.

³ NASH, M., « Mujeres en guerra : repensar la historia », dans CASANOVA, J. et PRESTON, P. (coord.), *La guerra civil española*, Madrid, Ed. Pablo Iglesias, 2008, p. 61-83.

deux femmes communistes qui ont vécu la guerre civile de façon directe, ainsi que la répression postérieure : Tomasa Cuevas et Juana Doña. La seconde (1996-2010) analysera le travail de « postmémoire », c'est-à-dire de la mémoire « récupérée » mais non vécue à la première personne⁴, dans l'œuvre de deux écrivaines : Dulce Chacón et Almudena Grandes. Ce découpage a été choisi pour une raison chronologique, mais également pour faire ressortir le lien progressif de ces œuvres avec le fait littéraire. Nous débiterons en effet par des témoignages bruts, recueillis de manière directe, ceux de Tomasa Cuevas, et pratiquement dénués d'élaboration de la part de l'auteure. Le roman autobiographique de Juana Doña constitue une étape intermédiaire, puisque l'auteure a vécu directement les événements, mais choisit consciemment de les restituer sous une forme littéraire. Finalement, nous présenterons deux romans, ceux de Dulce Chacón et d'Almudena Grandes, où les témoignages ont été recueillis auprès des femmes républicaines, puis soumis à un processus de fictionnalisation.

Les témoignages au féminin (1975-1996)

Peu après la mort de Franco, des témoignages de Républicains ont commencé à paraître, bien que quelques-uns aient déjà pu contourner la censure dans les dernières années de la dictature. Le débat sur « l'amnésie » ou sur le silence imposé pendant la Transition espagnole à la démocratie (1975-1981), qui aurait empêché que la récupération de la mémoire se produise plus tôt, est encore très présent et loin de recueillir un consensus dans la société espagnole.

Pour certains historiens, philosophes et observateurs sociaux⁵, le prix de la Transition a été trop élevé puisque les Républicains ont dû rester silencieux et renoncer à leur mémoire collective, face aux vainqueurs de la guerre civile qui ont disposé de quarante ans de dictature franquiste pour élaborer une mémoire – voire une mythologie – de la guerre.

D'autres nuancent cette opinion en considérant qu'il y a eu un « pacte de consensus » plutôt qu'un « pacte de silence » pendant la Transition, ce qui veut dire qu'il était nécessaire de faire l'impasse sur la mémoire des Républicains pendant un certain temps pour garantir une transition pacifique vers la démocratie, mais que ce pacte n'impliquait ni l'oubli ni le silence à perpétuité. Pour ces auteurs, le moment est venu de briser le silence et de « récupérer » la mémoire des vaincus de la guerre civile⁶.

Dans une optique comme dans l'autre, il existe un besoin de récupération de la mémoire républicaine, niée pendant trop longtemps, malgré l'opposition de quelques nostalgiques du franquisme, révisionnistes (voire même négationnistes) qui prétendent

⁴ Une définition plus précise de la postmémoire au féminin est proposée dans la suite du texte.

⁵ Voir, entre autres, les travaux de l'historien Francisco Espinosa Maestre, dont *Contra el olvido. Historia y memoria de la Guerra Civil*, Barcelona, Crítica, 2006, et du philosophe Reyes Mate, dont *La herencia del olvido*, Madrid, Errata naturae, 2008.

⁶ Voir AGUILAR FERNÁNDEZ, P., « La evocación de la guerra y del franquismo en la política, la cultura y la sociedad españolas », dans JULIÁ, S., *Memoria de la guerra y del franquismo*, Madrid, Taurus, 2006, p. 279-317 et CERCAS, J., *Anatomía de un instante*, Barcelona, Mondadori, 2009, p. 108-109.

que parler aujourd'hui de la guerre civile ne servirait qu'à rouvrir des blessures, et que, de toute façon, les responsables de la tragédie étaient les Républicains⁷.

Les femmes qui ont laissé leurs témoignages partagent, sans aucun doute, la première opinion, c'est-à-dire le besoin urgent de récupérer une mémoire trop longtemps oubliée. Leur démarche relève donc d'une éthique de la mémoire. Néanmoins, leur travail de transmission n'a pas toujours été facile. Juana Doña, dans l'introduction à son roman-témoignage *Desde la noche y la niebla*, explique comment, dans l'urgence de faire connaître l'horreur qu'elle avait vécue, elle avait tenté en 1967 de faire publier clandestinement son roman. Vers la fin de la dictature de Franco, des témoignages républicains commençaient en effet à circuler de façon clandestine, mais la réponse obtenue de plusieurs maisons d'édition pointait l'absence d'intérêt à publier un témoignage qui ne concernait que les femmes.

Quant à Tomasa Cuevas, elle a réussi dans les années 1980 à publier ses trois volumes de témoignages. Cependant, ils sont inexplicablement restés confinés dans les archives du parti communiste. D'après Jorge Montes, qui a redécouvert le livre et en a coordonné une nouvelle édition en 2002, le manque de diffusion de l'ouvrage dans les années 1980 résulterait de ce « pacte de silence », jugé indispensable pour faciliter la Transition⁸.

A partir des années 1990, et plus encore à partir de la montée au pouvoir en 1996 du Partido Popular (PP), de centre-droit, l'Espagne a connu une nouvelle vague de récupération de la mémoire de la guerre civile et de ses conséquences directes, ce qui a facilité la publication de nombreux ouvrages ainsi que la mise en œuvre de plusieurs manifestations sociales et culturelles.

Presas en las cárceles : Tomasa Cuevas

Parmi les plus importants travaux de recueil de témoignages de Républicaines, se trouve celui entrepris par Tomasa Cuevas (1917-2007), une militante communiste arrêtée en mai 1939 et condamnée à trente ans de prison. Après avoir connu les prisons de Guadalajara, Durango (Bilbao), Santander, Amorebieta (Bilbao), Madrid et Segovia, elle est libérée après la mort de Franco et décide de recueillir les témoignages des femmes rencontrées en prison, pour que cette mémoire ne soit pas perdue. Sa démarche est systématique : elle enregistre les histoires de toutes ces femmes à l'aide d'un magnétophone et en fait la transcription. Cette œuvre est publiée pour la première fois en 1982 en trois volumes, intitulés de façon générale *Testimonios de mujeres en las cárceles franquistas*⁹ (« Témoignages de femmes dans les prisons franquistes »), et nommés respectivement *Mujeres en las cárceles* (« Femmes dans les prisons »), *Presas en Las Ventas, Segovia y Les Corts* (« Prisonnières à Las Ventas, Segovia y Les Corts ») et *Mujeres de la resistencia* (« Femmes dans la résistance »). Malgré

⁷ Voir notamment MOA, P., *Los mitos de la Guerra Civil*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2003.

⁸ MONTES SALGUERO J., « Introducción », dans CUEVAS GUTIÉRREZ, T., *Testimonios de mujeres en las cárceles franquistas*, 3 vol., Madrid, RBA, 2006, p. 7 [1^{re} édition : 2002].

⁹ CUEVAS GUTIÉRREZ, T., *Testimonios de mujeres en las cárceles franquistas*, 3 vol., Madrid, RBA, 2006, p. 7 [1^{re} édition : 2002].

l'importance des témoignages recueillis pour la mémoire collective, cette publication rencontre très peu de succès.

Pourtant, quelque vingt années plus tard, Jorge J. Montes Salguero, professeur de droit à l'Universidad Nacional de Educación a Distancia (UNED), la retrouve par hasard à la Bibliothèque nationale lors d'une recherche sur les Républicaines. Il découvre également une autre édition en trois volumes, conservée aux archives du parti communiste et qui n'avait pas été déposée à la Bibliothèque nationale. Avec l'aide de Manolita del Arco, militante communiste et amie personnelle de Tomasa Cuevas, Jorge Montes prépare une nouvelle édition, publiée en 2002. Cette fois le succès est au rendez-vous. Il donne lieu, en 2006, à un film documentaire intitulé *Presas de Franco : del olvido a la memoria* (« Prisonnières de Franco : de l'oubli à la mémoire »), sous la direction historique de Jorge Montes, alors sous-directeur général de la Bibliothèque nationale. Diffusé par la chaîne de télévision espagnole *La Sexta*, ce documentaire reprenait les témoignages de dix des Républicaines qui avaient participé à l'ouvrage de Tomasa Cuevas.

Les souvenirs douloureux de Trinidad Gallego, María Salvo, Concha Carretero, Nieves Torres, Soledad Díaz, Angustias Martínez, Julia Manzanal, Carmen Rodríguez, Maria Cuesta et Tomasa Cuevas elle-même, toutes nonagénaires au moment du tournage du film, sont évoqués par elles-mêmes et illustrés par des images d'archives. Plusieurs éditions de l'ouvrage de Tomasa Cuevas sont ensuite publiées, et ce recueil de témoignages de femmes est devenu un document de référence.

La valeur principale de l'ouvrage de Tomasa Cuevas est de focaliser l'attention pour la première fois sur les femmes, qui avaient été les grandes oubliées du conflit, y compris lorsque le mouvement de récupération de la mémoire historique de la guerre civile commença à prendre de l'ampleur. Avec la spontanéité et l'honnêteté d'une écriture qui reflète fidèlement ses origines orales, cet ouvrage reste un document indispensable, ainsi qu'une œuvre incontournable, par la quantité et la qualité des témoignages de femmes recueillis.

Il est également frappant de constater qu'aucune des femmes qui racontent leur vécu, leur misère, leurs souffrances en prison, n'exprime de rancune ni de désir de vengeance. Ce qui ressort de la lecture de cet ouvrage est plutôt le désir de laisser une trace, de raconter la vérité de ce qui s'est passé, pour que ces atrocités ne puissent pas se reproduire et que le futur tienne compte du passé.

Dès les premières lignes écrites par Tomasa Cuevas, celle-ci prend un engagement clair envers les jeunes. Au moment de l'écriture, elle a d'ailleurs eu souvent des contacts avec les nouvelles générations et a pu constater leur intérêt pour ce qui s'était passé et leur désir de savoir. Le premier objectif avoué est donc de s'adresser à eux d'une façon générale pour répondre à leurs questions et leur expliquer comment était la vie avant la démocratie que l'on connaît aujourd'hui en Espagne.

Un témoignage sous forme de roman autobiographique : Juana Doña

Juana Doña (1918-2003), militante communiste qui a connu la prison et la répression franquistes, entreprend également, après la mort de Franco, la tâche de laisser une trace de ses souffrances, en brisant le silence dans lequel elle avait dû vivre pendant trop longtemps. Dernière condamnée à mort par le régime franquiste en 1947,

elle a vu sa peine commuée en trente ans de prison grâce à l'intervention d'Eva Perón lors d'une visite en Espagne.

Contrairement à Tomasa Cuevas, qui se sentait triplement discriminée (en tant que communiste, en tant que femme, et parce qu'elle savait à peine lire et écrire¹⁰), Juana Doña est devenue dirigeante communiste et écrivaine. Entre 1977 et 2003, elle a publié quatre romans et connu un certain succès. Elle a également été reconnue par des grands noms de la littérature engagée, comme Alfonso Sastre ou Manuel Vázquez Montalbán, qui écrit les préfaces de ses œuvres. Ce dernier considère Juana Doña comme la seconde grande dame du communisme espagnol, après « la Pasionaria »¹¹.

Écrit en 1967 mais publié seulement en 1978, *Desde la noche y la niebla (mujeres en las cárceles franquistas)*¹² est à la fois un témoignage sincère et un roman autobiographique.

Dans l'introduction, Juana Doña explique le rôle des femmes dans la guerre civile. Selon elle, elles n'ont pas été cette simple petite pierre apportée à l'édifice de la lutte antifranquiste, comme certains le prétendent. Au contraire, elle défend l'importance de la lutte menée par les femmes à tous les niveaux, y compris sur le front, comme durant les premiers mois de guerre, jusqu'à ce que la République décide de ne plus leur confier que des tâches « féminines », à l'arrière du front ou dans la résistance civile.

Juana Doña soutient que non seulement les femmes ont été présentes dans la lutte clandestine, au maquis, sur le front et dans la vie civile, en accomplissant tous les travaux que les hommes avaient abandonnés pour soutenir la lutte armée, mais qu'elles ont aussi subi une répression égale à celle des hommes, voire plus intense. Effectivement, Doña explique qu'il y a des humiliations et des tortures qui ne peuvent être infligées que sur un corps de femme. En plus d'être torturées, incarcérées, fusillées comme les hommes, les femmes ont dû subir la tonte des cheveux, les purges à l'huile de ricin, les viols, le vol ou la mort de leurs enfants en prison à cause du manque de soins par les institutions pénitentiaires, ou encore la répression pour la simple raison d'être mère, fille, sœur ou épouse d'un Républicain. Pour Juana Doña, la mémoire des femmes est doublement essentielle, parce que c'est une question de justice, et parce

¹⁰ Elle explique ainsi sa démarche de témoignage oral : « Souvent on m'a dit : « Pourquoi tu n'écris pas ? » Mais je ne suis pas dans les conditions pour écrire, je suis inculte. Mais à force d'insister, j'ai fini par décider de parler (...). Je peux le faire en parlant chaque fois que j'ai un moment de libre, je me mets devant le magnétophone pour me souvenir des choses qui ont eu lieu devant moi et à cause de moi » (« *Muchas veces me han dicho : « ¿Por qué no escribes ? » Pero yo no estoy en condiciones de escribir; (...) justo sé hacer la O con un canuto. Pero a fuerza de insistir; al final he decidido hablar (...). Esto lo puedo hacer hablando cada vez que tengo un ratito libre y me pongo ante el magnetófono para recordar las cosas que han pasado ante mí y por mí »*, DOÑA J., *Desde la noche y la niebla (mujeres en las cárceles franquistas)*, Madrid, Ediciones de la Torre, 1993, p. 19 [1^{re} édition : 1978]).

¹¹ Voir le prologue de Manuel Vázquez Montalbán à l'œuvre de Juana Doña, *Gente de abajo (no me arrepiento de nada)*, Madrid, A-Z Ediciones y Publicaciones, 1992. Commenté également dans MOLINA, M., « Juana Doña. In memoriam », *El Inconformista Digital*, 23 octobre 2003. http://www.foroporlamemoria.info/documentos/juanadona_marmolina.htm.

¹² Ce roman a été récemment publié en traduction française : *Depuis la nuit et le brouillard : femmes dans les prisons franquistes*, Bruxelles, Aden, 2009.

qu'elles ont joué un rôle clé dans la transmission culturelle qui contribue de façon décisive à la construction identitaire.

Roman-témoignage, comme l'auteure ne manque pas de le rappeler dès l'introduction, *Desde la noche y la niebla* met en scène le personnage de Leonor, *alter ego* de Juana Doña, qui sert de fil conducteur pour montrer le parcours et les souffrances de milliers de femmes, à travers les détails concrets d'une seule histoire. L'action commence en février 1939 et finit dans la prison de Ventas (Madrid) en hiver 1959, lors de la grâce papale proclamée au décès du pape Pie XII. Cette grâce papale a libéré la plupart des amies que Juana Doña/Leonor avait eues en prison, mais elle est restée sans effet pour elle-même. Comme elle avait été condamnée à mort, la mesure ne la concernait pas.

Dans son introduction, Juana Doña dédicace son livre à toutes les femmes qui ont souffert de la répression franquiste, quelle que soit leur idéologie :

« Communistes, socialistes, anarchistes, républicaines, femmes du peuple, toutes ont souffert de la répression déchaînée de cette tornade, ensemble, entassées et affamées, elles ont tout perdu sauf leur valeureuse résistance. C'est à elles que je dédie ce petit témoignage nourri de peines et de solidarité »¹³.

Doña précise également, à la fin de son introduction, que ce livre est le témoignage d'une femme, mais pas un témoignage féministe : quand elle l'a écrit, en 1967, elle n'était pas encore sensibilisée au féminisme. Plus tard, dans les années 1980, lors d'un voyage à Paris, elle découvre les idées féministes et déclare que, sans le savoir, elle a été incomplète jusque-là. Comme beaucoup de femmes de sa génération, Juana Doña a vécu les avancées en matière de droits des femmes lors de la II^e République espagnole (1931-1939), puis le recul brutal des politiques menées par le franquisme. Pour elle, le communisme apparaissait comme la voie pour lutter contre toutes les formes de discrimination et d'oppression, et ce n'est que plus tard qu'elle a pris conscience du combat spécifique mené par le féminisme pour défendre les droits des femmes. Juana Doña y adhère alors avec la même ferveur et le même engagement dont elle a fait preuve tout au long de sa vie.

Ce roman-document partage donc avec l'ouvrage de Tomasa Cuevas la volonté de récupérer une mémoire douloureuse, dans le but de rendre justice aux vaincues de la guerre civile. Même si *Desde la noche y la niebla* est présenté sous forme d'un roman autobiographique, le récit des souffrances personnelles se mêle à des récits sur la répression exercée sur d'autres femmes, et la construction littéraire passe au second plan, face à l'urgence de témoigner. Le personnage de Leonor devient ainsi le fil conducteur et le prétexte pour dénoncer la répression brutale subie par les femmes pendant la guerre civile et la dictature franquiste.

¹³ « *Comunistas, socialistas, anarquistas, republicanas, mujeres del pueblo, todas sufrieron la desatada represión de ese vendaval, juntas, hacinadas y hambrientas lo perdieron todo menos su valerosa resistencia, para ellas va dedicado este pequeño testimonio, amasado en las penas y en la solidaridad* » (DOÑA, J., *op. cit.*, p. 30).

La postmémoire au féminin (1996-2010)

Enzo Traverso a défini la postmémoire comme la mémoire collective *reçue*, c'est-à-dire non vécue personnellement, mais augmentée, référée et souvent documentée, en recherchant des enfants ou petits-enfants de ceux qui ont survécu à un événement historique particulièrement traumatisant :

« « Postmémoire » (...), une mémoire collective dont j'ai reçu les bribes dès mon enfance. Parfois émaillée de contradictions ou figée en légende, elle s'est dessinée au fil des ans »¹⁴.

La réécriture d'événements non directement vécus implique d'une part une réélaboration de la part de l'écrivain, qui les complète au moyen de références historiques ou les modifie au gré de son imagination. D'autre part, un des éléments constitutifs de la postmémoire est le lien puissant entre l'auteur et l'événement, en dépit du fait qu'il ne l'a pas vécu personnellement. Ce lien peut être expliqué par les mécanismes de formation de la mémoire collective, tels que Halbwachs les a exposés¹⁵, ou par l'exigence d'un devoir de justice. Elina Liikanen souligne qu'il s'agit d'une mémoire particulière et très puissante, puisqu'elle comporte une reformulation imaginaire de la mémoire historique, ainsi qu'une revalorisation de l'histoire à partir d'une position subjective¹⁶. Dans tous les cas, ce lien distingue le travail de postmémoire du travail de l'historien.

Bien que Marianne Hirsch¹⁷ ait appliqué le concept de postmémoire à la seconde guerre mondiale et à l'holocauste, la transmission intergénérationnelle de la mémoire ne s'est pas limitée à ce traumatisme historique ; la postmémoire est devenue un objet d'investigation fondamental dans l'étude de l'esclavage, de la guerre du Vietnam, de l'apartheid sud-africain, des dictatures en Amérique latine, etc.

Dans la littérature espagnole, la guerre civile et ses conséquences ont toujours retenu l'intérêt des écrivains et du public, quoique l'intensité et la manifestation des productions littéraires aient varié selon les époques. On pourrait *grosso modo* distinguer trois générations littéraires qui ont chacune posé un regard particulier sur la guerre civile.

La première génération est celle qui a laissé des témoignages à la première personne, comme c'est le cas de Juana Doña et de Tomasa Cuevas. La deuxième a été appelée celle des « enfants de la guerre », elle regroupe des écrivaines comme Josefina Aldecoa, Carmen Laforet, Ana María Matute ou Carmen Martín Gaité. Certains critiques littéraires considèrent que le rapport entre ces écrivains et la guerre civile est

¹⁴ TRAVERSO, E., *A feu et à sang. De la guerre civile européenne (1914-1945)*, Paris, Stock, 2007, p. 22.

¹⁵ HALBWACHS, M., *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997 [1^{re} édition : 1950].

¹⁶ LIIKANEN, E., « Novelar para recordar : la posmemoria de la guerra civil y el franquismo en la novela española de la democracia. Cuatro casos », dans *Actas del Congreso sobre la Guerra civil española (1936-1939)*, Sociedad Estatal de Commemoracions Culturales, Ministerio de Cultura, 2006, p. 3. <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2574433>.

¹⁷ HIRSCH, M., « The Generation of Postmemory », *Poetics Today*, 29/1, printemps 2008, p. 103-127.

encore à étudier en profondeur.¹⁸ La troisième génération, celle des petits-enfants, est parfois considérée comme celle de la postmémoire : il s'agit en effet d'une mémoire héritée, que l'on n'a pas vécue directement mais avec laquelle le lien est très fort et qui résulte d'un engagement qui puise ses racines dans un devoir de justice. L'implication personnelle dans le processus de recherche et de transmission mémorielle revêt, par conséquent, une dimension éthique.

En Espagne, la littérature sur la guerre civile et sur la répression franquiste créée par la génération de la postmémoire, dénommée également « la nouvelle fiction sur la guerre civile »¹⁹, inclut des écrivains tels Javier Cercas, Manuel Rivas, Isaac Rosa, Dulce Chacón ou Almudena Grandes. Leurs écrits sur la guerre civile et ses conséquences sont publiés principalement à partir de la fin des années 1990.

Témoignages sous forme de roman postmémoriel :

***La voz dormida* de Dulce Chacón**

Dulce Chacón (1954-2003), écrivaine née à Zafra (Badajoz) et décédée prématurément d'un cancer, a publié en 2002 son roman *La voz dormida* (« La voix endormie »), qu'elle a construit à partir des témoignages de femmes républicaines recueillis pendant deux ans.

Dans un article intitulé « Las mujeres que perdieron la guerra » (« Les femmes qui ont perdu la guerre ») paru dans le supplément du dimanche d'*El País*²⁰ lors de la sortie de son livre, ainsi que dans plusieurs interviews accordées à des revues littéraires spécialisées²¹, Dulce Chacón témoigne de l'urgence de récupérer la mémoire d'une histoire bâillonnée et du besoin de briser le silence des femmes. Elle explicite également sa position sur le « pacte de silence » qui aurait existé pendant la Transition :

« Le silence imposé pendant la dictature a été terrible, mais pendant la Transition ce fut un silence extrêmement long et consensuel qu'il est temps de rompre. Comment ? Il faut établir une conversation, pas une dispute, pour récupérer la mémoire de ceux qui n'ont pas eu le droit d'exprimer leurs propres souvenirs et, de cette façon, récupérer la mémoire historique »²².

¹⁸ MAINER, J. C., « Para un mapa de lecturas de la guerra civil (1960-2000) », dans JULIÁ, S., *Memoria de la guerra y del franquismo*, Madrid, Taurus, 2006.

¹⁹ LIIKANEN, E., *op. cit.*

²⁰ CHACÓN, D., « Las mujeres que perdieron la guerra », *El País semanal*, 1353, 1^{er} septembre 2002, p. 46-53.

²¹ Voir par exemple, VELÁZQUEZ JORDAN, S., « Entrevista con Dulce Chacón », *Espéculo. Revista de estudios literarios*, Universidad Complutense de Madrid, 22, 2002 et CUBERO, E., « La voz despierta. Entrevista con Dulce Chacón », *Frontera*, février 2003, p. 11-20.

²² « *El silencio impuesto durante la dictadura fue terrible, pero durante la Transición fue un silencio excesivamente largo y consensuado que ha llegado la hora de romper. ¿Cómo ? Hay que establecer una conversación, no una discusión para recuperar la memoria de aquellos que no han tenido el derecho de expresar sus propios recuerdos y, de este modo, recuperar la memoria histórica* » (entretien avec Dulce Chacón réalisé par Antonio José Domínguez, *Noticias IU*, 18 mars 2003. www.igualdad.com).

Elle se positionne en tant qu'écrivain-témoin, par son engagement clair envers les femmes, et s'inscrit ainsi dans la génération de la postmémoire, comme elle l'exprime elle-même dans un entretien :

« (...) J'ai recueilli beaucoup de témoignages oraux. C'est ce qui m'a motivée à centrer l'histoire sur les femmes, parce que je crois que ce sont les protagonistes de l'Histoire qui ne s'est jamais racontée. C'est la voix soumise au silence, la figure de l'ombre. L'histoire avec une minuscule est celle qui m'a servi pour donner corps aux personnages et leur donner à chacun une histoire réelle »²³.

Le paratexte du roman témoigne également de l'intention de Chacón de récupérer « la voix endormie » des Républicaines d'une façon à la fois rigoureuse – puisque basée sur des témoignages et des documents réels – et personnelle, puisqu'elle fait preuve d'un engagement particulier, d'une certaine éthique enracinée dans la recherche de justice envisagée par la « culture de la mémoire »²⁴. Les éléments de la postmémoire sont donc bien présents dans ce roman, malgré son ancrage dans des témoignages vécus.

Le titre du roman, à lui seul, traduit déjà l'engagement de Dulce Chacón envers la mémoire des femmes républicaines. Elle s'y réfère aussi explicitement dans la dédicace : « *A los que se vieron obligados a guardar silencio* » (« A ceux qui se virent obligés de garder le silence »), puis dans les remerciements aux personnes qui lui ont « prêté » leur histoire pour en faire un roman. Selon Inma Chacón, sœur jumelle de Dulce et également écrivaine, l'importance de *La voz dormida* réside précisément dans le fait d'avoir attiré l'attention du grand public sur la mémoire historique des femmes, mémoire qui se trouve en outre rapportée par une femme²⁵.

Réception, stylistique et engagement de *La voz dormida*

Si *Soldados de Salamina* de Javier Cercas a été le premier roman sur la mémoire historique de la guerre civile espagnole à connaître un énorme succès en 2001, *La voz dormida* a été un roman précurseur pour la mémoire féminine. Bien que ce ne soit pas le premier roman sur la guerre civile et les femmes, écrit par une femme²⁶, c'est bien celui qui, comme le souligne Inma Chacón, a déclenché le « boom » du roman sur la mémoire historique féminine.²⁷ Outre le large succès rencontré auprès

²³ « (...) *He recogido muchos testimonios orales. Esto fue lo que me motivó a centrar la historia en las mujeres, porque creo que son las protagonistas de la Historia que nunca se contó. Esa es la voz silenciada, la figura en la sombra. La historia con minúscula es la que me ha servido para darle[s] carne a los personajes e incorporar a cada uno de ellos una historia real* » (entretien avec Dulce Chacón réalisé par Santiago Velázquez Jordán, *op. cit.*).

²⁴ MATE, M.-R., *La herencia del olvido*, Madrid, Errata naturae, 2008.

²⁵ CHACÓN, I., « El protagonismo de la Mujer en la novela sobre Memoria Histórica », dans PORRO HERRERA, M. J., *Mujer y memoria : representaciones, identidades y códigos*, Córdoba, Universidad de Córdoba, 2009, p. 319-339.

²⁶ Il existe par exemple le roman d'Ángeles CASO, *Un largo silencio*, Barcelona, Planeta, publié en 2000, mais qui n'a pas rencontré le succès de *La voz dormida*.

²⁷ CHACÓN, I., *op. cit.*, p. 327.

du public²⁸, le roman a été salué par l'institution littéraire et a reçu de nombreux prix, dont le prix Livre de l'an 2002 octroyé par la corporation des libraires, et d'autres, à titre posthume.

Ceci n'a pas empêché qu'il ait aussi fait l'objet de critiques dans le monde académique. *La voz dormida* a été taxé de roman « inutile », puisque la force des témoignages à elle seule suffisait pour dénoncer l'injustice et l'horreur de la guerre de la répression sur les femmes²⁹. Tout en étant d'accord avec la remarque sur la force des témoignages, il convient de rappeler les apports fondamentaux de la littérature face à d'autres typologies textuelles : d'une part l'actualisation à chaque lecture de chaque nouveau lecteur et d'autre part l'universalisation de l'histoire. Cette universalisation se fait tout autant sur un plan spatio-temporel – puisque la littérature contribue à faire connaître une histoire au-delà des frontières et des moments historiques –, que sur un plan ontologique, puisque la littérature a le pouvoir de transformer une histoire concrète en histoire universelle. Par sa forme littéraire, *La voz dormida* confère à l'histoire de chaque personnage, issue d'expériences réelles fondées sur le témoignage, le statut d'une histoire de la souffrance humaine et du courage pour survivre, au-delà de circonstances ponctuelles.

À l'inverse, Nora Catelli reproche quant à elle au roman de Chacón de ne posséder aucun élément romanesque : ce ne serait pas un vrai roman, puisqu'il n'y a pas de dénouement inconnu ni de « suspense » : « Si tout est vrai, quel est le problème ? C'est qu'aucun de ces éléments ne compose un roman : il n'y a ici aucun conflit, rien qui ne se sache avant de commencer. Dulce Chacón n'utilise pas le moindre ressort caché. Elle ne peut pas le faire : les procédés choisis l'en empêchent »³⁰.

Pourtant, au contraire des témoignages recueillis par Tomasa Cuevas, Dulce Chacón convoque toute une série de ressources romanesques, stylistiques voire poétiques pour atteindre son objectif. S'il est vrai qu'il n'y a pas de suspense, il faut souligner que tel est clairement le but de l'auteure. Elle ne veut pas écrire de roman à intrigue. Comme on l'a constaté dans le paratexte, son but est de dénoncer et de récupérer une mémoire soumise au silence, en recourant en même temps à ce qu'elle connaît le mieux : la littérature. Il s'agit donc d'une littérature engagée.

Les critiques ont également avancé l'argument que les procédés littéraires utilisés dans *La voz dormida* relevaient davantage du souci poétique que de la construction romanesque. À cet égard, il faut reconnaître que Chacón excelle dans la façon dont elle casse l'illusion romanesque de la possibilité de fin heureuse, dès la première ligne du roman : « *La mujer que iba a morir se llamaba Hortensia* »³¹. Dès le début, elle annonce la mort de la protagoniste. Les verbes au futur parsèment le roman en annonçant les événements à venir. Ces prolepses de répétitions en gradation ou

²⁸ En 2009, selon les chiffres avancés par Inma Chacón, *La voz dormida* comptait vingt-neuf tirages, sans compter les éditions de poche, et plus de 300 000 exemplaires vendus.

²⁹ CATELLI, N., « La triste realidad del olvido », *Babelia*, 7 septembre 2002.

³⁰ « *Si todo es verídico, ¿cuál es el problema ? Sucede que ninguno de estos elementos compone una novela : aquí no hay conflicto, aquí no hay nada que no se sepa antes de empezar. Dulce Chacón no despliega ni el menor resorte escondido. No puede hacerlo : los recursos elegidos lo impiden* » (*Ibid.*).

³¹ CHACÓN, D., *La voz dormida*, Madrid, Alfaguara, 2002, p. 13.

fournissant des ajouts d'information participent de la volonté de dénonciation, qui se trouve ainsi imprégnée d'une poétique profonde. Elle annonce ce qui va se passer et ne cherche pas à surprendre le lecteur par un récit événementiel. Chacón choisit donc le futur pour se détacher par moments du rôle de romancière.

Elle adopte ainsi une posture proche de celle de l'historien, telle que l'a décrite Antoine Prost³² : le narrateur connaît le dénouement et le fournit directement au lecteur. De cette façon, Chacón montre qu'un intervalle de temps sépare l'action du moment de son énonciation, et que ce qui compte n'est pas tellement le dénouement de l'intrigue, mais plutôt la réflexion sur les écarts entre les projets et les résultats, ou entre la situation observée et celle que les régularités laissaient attendre. Elle souligne ainsi la brutalité des événements et la fatalité d'un destin qu'elle dénonce, parce que, même s'il semble trop horrible pour pouvoir devenir vrai, *il sera vrai parce qu'il a été vrai*.

Ce détachement d'historien lui permet également de maîtriser à la perfection le rythme de la narration. Etant donné que la narratrice connaît les péripéties et leur dénouement, qu'elle livre tout de suite au lecteur, elle dirige la narration au moyen d'ellipses ou, au contraire, par des arrêts sur image avec des gros plans ou des transcriptions détaillées de dialogues, selon les événements qu'elle veut dénoncer.

Une dernière critique, faite par José Carlos Mainer, estime que *La voz dormida* pêche par un sentimentalisme excessif³³. En effet, ce roman parvient à susciter chez le lecteur des émotions intenses, mais sans jamais tomber dans le récit larmoyant ou le feuilleton. Chacón a essayé, bien au contraire, de garder ses distances en tant que narratrice extradiégétique et de présenter des documents réels pour casser justement l'effet romanesque. En ce sens, c'est plutôt l'intensité des faits racontés qui provoque l'émotion, ainsi que l'engagement, à la fois détaché et poétique avec lequel Chacón présente ces faits.

On pourrait dire, pour conclure, que les critiques faites à *La voz dormida* viennent plutôt renforcer les aspects positifs de la manière avec laquelle l'auteure a atteint son but de transmission mémorielle engagée.

Témoignages et engagement politique postmémoriel dans *El corazón helado* d'Almudena Grandes

Almudena Grandes, romancière connue en Espagne pour ses œuvres *Las edades de Lulú* (1989), *Malena es un nombre de tango* (1994) ou *Los aires difíciles* (2002), qui ont été adaptées au cinéma, est née à Madrid en 1960. Elle appartient donc à la même génération que Dulce Chacón.

Son engagement social et politique est reconnu – elle a donné son appui explicite au parti de gauche Izquierda Unida, qui a réclaté avec insistance la réhabilitation des victimes des représailles franquistes. Elle a publié en 2007 son roman *El corazón helado* (« Le cœur glacé ») sur l'importance de la récupération de la mémoire de la guerre civile dans les sagas familiales. Ce roman a obtenu de nombreux prix tels que

³² PROST, A., *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, p. 250-251.

³³ MAINER, J. C., *op. cit.*

le prix de la Fondation Lara (2008), celui de la Corporation des libraires de Madrid et de Séville, le prix Carige en Italie et le prix de la Méditerranée en France.

Comme chez Dulce Chacón, la démarche de recherche historique et de recueil de témoignages est le reflet d'une prise de position engagée, explicitée dans des entretiens et dans le paratexte du roman :

« La majorité des épisodes les plus brutaux que je raconte dans *El corazón helado*, je ne les ai pas inventés, ils ont vraiment eu lieu. Ce roman est une fiction parce que les personnages n'existent pas, mais presque tous les faits concrets du passé des personnages sont réels et documentés »³⁴.

Almudena Grandes ajoute à son volumineux roman une note finale de dix pages intitulée « *Al otro lado del hielo. Nota de la autora* » (« De l'autre côté de la glace. Note de l'auteure »), dans laquelle elle explique son inscription dans le mouvement de récupération de la mémoire historique en Espagne et tient à remercier la longue liste de personnes qui l'ont aidée par leur témoignage ou leur savoir sur ce moment de l'histoire. Elle explique qu'elle ne cherche pas la neutralité, parce qu'elle considère que l'histoire officielle est sectaire et partielle. Elle se place en tant qu'écrivain-témoin et avoue également avoir un parti pris en faveur de la récupération de la mémoire des Républicains³⁵. Par son implication personnelle, sa démarche engagée et son âge, elle s'inscrit pleinement dans la génération de la postmémoire. Dans sa note finale, elle avoue d'ailleurs que l'une de ses motivations était de systématiser et d'approfondir sa propre chronique familiale³⁶.

Si Dulce Chacón avait focalisé son attention sur les témoignages de femmes incarcérées pendant et après la guerre civile, Almudena Grandes a voulu centrer une grande partie de son œuvre sur la vie des exilés républicains espagnols en France, à partir de la vision des petits-enfants qui se posent des questions aujourd'hui.

Elle met donc en scène non seulement la mémoire de la guerre civile et de l'après-guerre à travers la fictionnalisation des témoignages, mais également du mouvement même de recherche postmémorielle dont elle fait partie : « C'est un roman sur la mémoire affective de l'Espagne, un roman du présent dont les personnages, pour mieux résoudre et cerner l'époque dans laquelle ils vivent, enquêtent sur le passé »³⁷.

Il s'agit en effet d'un roman sur la reconstruction de la mémoire historique et sur les effets que celle-ci exerce dans la société actuelle :

³⁴ « *La mayoría de los episodios más brutales que narro en El corazón helado no me los he inventado, pasaron de verdad. La novela es ficción porque los personajes no existen, pero casi todos los hechos concretos del pasado de los personajes son reales y están documentados* » (entretien avec Almudena Grandes dans *Tribuna*, FSAP de CCOO. <http://guerreroelinterfaz.blogspot.com/2007/06/almudena-grandes-el-corazon-helado.html>).

³⁵ Voir ses déclarations dans *Europa Press*, 12 février 2007. <http://www.europapress.es/00132/20070212145607/almudena-grandes-reconstruye-historia-sentimental-dos-familias-marcadas-guerra-civil-corazon-helado.html>.

³⁶ GRANDES, A., *El corazón helado*, Barcelona, Tusquets, 2007, p. 923.

³⁷ « *Esta es una novela sobre la memoria sentimental de España, una novela del presente cuyos personajes, para resolver y acotar mejor el momento en que viven, indagan en el pasado* » (entretien avec Almudena Grandes. <http://antoncastro.blogia.com/2007/042801-almudena-grandes-acta-de-una-entrevista-en-zaragoza.php>).

« Mon livre n'est pas un roman sur l'histoire de l'Espagne ni sur la guerre civile. C'est un roman sur le présent de l'Espagne. Il ne s'agit pas tant de raconter ce qui s'est passé, mais de raconter comment maintenant nous reconstruisons affectivement ce qui s'est passé, en quoi c'est important dans notre vie et quel effet cela a sur notre caractère moral et sentimental »³⁸.

Dans ce roman, Raquel, petite-fille de Républicains espagnols exilés en France, enquête sur la mémoire historique de ses grands-parents et découvre ainsi non seulement l'histoire de sa famille à travers les histoires de son grand-père Ignacio, mais aussi sa propre identité et l'avenir qui s'ouvre à elle.

Dans la société contemporaine, où certains auteurs voient une nouvelle confrontation politique des « deux Espagnes »³⁹, Grandes s'interroge sur la possibilité de la réconciliation. Les deux personnages principaux, Raquel et Álvaro, incarnent les contradictions des Espagnols d'aujourd'hui. Tous deux sont en quête de leur mémoire familiale, et leurs découvertes auront une influence profonde dans leur vie. La petite-fille des exilés républicains et le fils rebelle d'un ancien combattant de la *División azul* peuvent-ils avoir un futur commun, quand ils découvrent que leurs familles ont une tradition de haine, de trahison et d'affrontement ?

Contrairement à la démarche de Dulce Chacón, Almudena Grandes utilise le ressort romanesque du suspense dans la découverte des secrets familiaux. Ce procédé participe cependant également de l'engagement postmémoriel de récupération de la mémoire des perdants de la guerre civile.

Réception et fictionnalisation romanesque dans El corazón helado

Si la vertu principale reconnue à *La voz dormida* de Dulce Chacón est d'avoir été un roman précurseur dans l'intérêt postmémoriel du grand public sur le sort des femmes pendant la guerre civile, *El corazón helado*, publié en 2007, doit son énorme succès à deux éléments principaux. D'une part, l'engagement politique de l'auteure, qui se positionne de façon indubitable du côté de la récupération postmémorielle républicaine, mais qui laisse pourtant un grand espace à la réconciliation entre les héritiers des « deux Espagnes », incarnées dans les deux personnages principaux.

D'autre part, la qualité des procédés de fictionnalisation utilisés par Almudena Grandes, soulignée par la critique, pour rendre de façon littéraire les témoignages recueillis. En effet, le roman a été qualifié de « très romanesque »⁴⁰, de roman réaliste écrit à la façon du roman du XIX^e siècle, avec une multitude de personnages et d'histoires croisées⁴¹. Ce foisonnement sert bien le but de l'auteure, qui est de

³⁸ « *Mi libro no es una novela sobre la historia de España ni sobre la Guerra Civil. Es una novela sobre el presente de España. No se trata tanto de contar lo que pasó, sino de contar cómo ahora reconstruimos sentimentalmente lo que pasó, cómo es de importante para nuestra vida y qué efecto tiene en nuestro carácter moral y sentimental* » (entretien avec Almudena Grandes dans *Tribuna*, op. cit.).

³⁹ Voir BERNECKER, W. L. et BRINKMANN, S., *Memorias divididas. Guerra civil y franquismo en la sociedad y la política españolas. 1936-2008*, Madrid, Abada editores, 2009.

⁴⁰ « *muy novelera* ». Voir BASANTA, Á., « El corazón helado », *El Cultural*, 15 février 2007.

⁴¹ Voir POZUELO Y VANCOS, J. M., « Herederos de la desdicha », *Abc*, 17 février 2007.

fictionnaliser un grand nombre de témoignages, qui deviennent autant d'histoires romanesques.

Comparée à Tolstoï et à Galdós, Grandes utilise une intertextualité avouée pour inscrire son roman dans la tradition des grands auteurs espagnols et internationaux des XIX^e et XX^e siècles, ainsi que pour rendre hommage à ses auteurs du prédilection⁴². Du titre *El corazón helado*, qui fait référence au vers d'Antonio Machado repris dans l'épigraphe qui ouvre le roman (« *Una de las dos Españas/ha de helarte el corazón* »⁴³), jusqu'au dialogue en prison qui renvoie à *El laberinto mágico* de Max Aub, en passant par des épisodes qui reprennent des anecdotes réelles vécues par des écrivains tels que María Teresa León, Almudena Grandes explique ses « clins d'œil » intertextuels dans sa note finale.

Quant aux procédés d'expression temporelle, les analepses et les prolepses attirent souvent l'attention et la mémoire du lecteur dans le but de construire une structure romanesque complexe qui joue avec l'effet de surprise. La volonté de fictionnaliser les témoignages intervient également dans l'hétérogénéité énonciative du roman, la voix narrative correspondant tantôt à un narrateur omniscient, tantôt à chacun des personnages principaux. L'auteure utilise souvent le discours rapporté direct, indirect et libre, ainsi que le monologue intérieur des personnages pour raconter les faits. La perspective sur les événements est donc multiple.

El corazón helado apparaît donc comme un roman postmémoriel engagé, qui atteint toutefois un haut degré de fictionnalisation des témoignages recueillis par l'auteure.

Conclusion

Dans le mouvement global de prise de conscience des femmes, intensifié depuis les années 1970, la volonté de récupérer la mémoire collective d'événements traumatisants se fait également au féminin. En ce qui concerne la guerre civile espagnole et ses conséquences, les voix des femmes sont de plus en plus nombreuses à se faire entendre et contribuent de façon décisive à la visibilité des femmes républicaines et à la reconnaissance sociale de leur rôle, méconnu et souvent méprisé, pendant la guerre et après. Que ce soit en tant que témoins directs, ou en tant qu'écrivaines-témoins issues de la génération de la postmémoire, les femmes ont pris la plume pour devenir sujets d'écriture plutôt qu'objets. Dans leur démarche, la dimension éthique devient fondamentale, comme elles l'expriment dans le paratexte de leurs œuvres. En effet, leur objectif avoué est de laisser trace d'une mémoire en train de disparaître.

Si des femmes comme Tomasa Cuevas ou Juana Doña ont eu le courage de briser le silence pour raconter leurs propres expériences, les romancières contemporaines ont fait preuve d'un engagement clair envers leurs devancières en les transposant en sujets privilégiés de leurs romans, en utilisant toutes les ressources pour dénoncer les injustices qu'elles ont dû subir et en rendant hommage à leur courage et leur résistance.

⁴² Almudena Grandes rend hommage à Galdós dans la note finale de son roman : « *A don Benito Pérez Galdós, por haber escrito* », p. 932.

⁴³ GRANDES, A., *op. cit.*, p. 11.

Le rapport entre la littérature et le récit de guerre et d'après-guerre des femmes se fait de plus en plus étroit au fur et à mesure que les années s'écoulent, et que la distance chronologique permet une plus grande liberté d'interprétation des événements. En effet, après la mort de Franco, l'urgence a poussé à la récolte de témoignages et ce n'est que plus tard que les auteures ont fait preuve d'une inscription de plus en plus marquée dans la tradition romanesque.

Des témoignages directement recueillis et transcrits littéralement par Tomasa Cuevas à la profonde élaboration et fictionnalisation du roman *El corazón helado* d'Almudena Grandes, la distance chronologique a permis, voire a favorisé, la multiplication des procédés littéraires pour transmettre les témoignages de guerre. Le grand succès des romans étudiés montre que cette voie littéraire favorise la communication avec le lecteur actuel, et facilite la transmission d'une mémoire de plus en plus éloignée dans le temps.

Ainsi, des témoignages directs à l'élaboration engagée de la postmémoire, une transmission mémorielle au féminin est assurée, ce qui est essentiel pour la construction d'une identité complète, tant individuelle que collective.

María Lejárraga, attachée commerciale de la République espagnole à Berne pendant la guerre d'Espagne

Allison TAILLOT

C'est à Madrid, alors qu'elle sortait de l'Ateneo dans la nuit du 17 juillet 1936, que María Lejárraga (1874-1974) fut avertie par un ami qu'un soulèvement militaire venait de se produire au Maroc. Elle n'attacha tout d'abord que peu d'importance à cette nouvelle, ignorant, comme elle l'explique dans ses mémoires, *Una mujer por caminos de España. Recuerdos de una propagandista*, que ce « soulèvement était la répétition générale qu'Hitler, secondé par Mussolini, faisait de la guerre mondiale »¹.

Agée de soixante et un ans², elle comptait alors parmi les figures publiques féminines les plus engagées auprès de la II^e République. Elue députée socialiste pour Grenade en novembre 1933, elle s'était distinguée, dans les années suivantes, en s'investissant énergiquement dans la campagne électorale qui devait aboutir à la victoire du Front populaire aux élections du 16 février 1936. Ce rôle de propagandiste l'avait amenée à sillonner les provinces du Nord, auprès de Dolores Ibárruri et Matilde la Torre notamment³, et avait été pour elle l'occasion de côtoyer ce peuple espagnol qu'en tant que pédagogue, elle aspirait avant tout à éduquer et à guider « sur les chemins de la réalité en quête de possibilités, de solutions ou au moins de palliatifs aux difficultés et aux injustices »⁴. Au-delà des renseignements que nous fournissons ces considérations sur la personnalité de María Lejárraga, il convient de remarquer à

¹ « *sublevación era el ensayo que Hitler, secundado por Musolini, hacía de la guerra mundial* » (MARTÍNEZ SIERRA, M., *Una mujer por caminos de España. Recuerdos de una propagandista*, Buenos Aires, Losada, 1952, p. 142). La traduction est de nous.

² María Lejárraga – qui signe sous le nom de son mari, Martínez Sierra – est née le 28 décembre 1874 à San Millán de la Cogolla, dans la province de la Rioja.

³ MARTÍNEZ SIERRA, M., *op. cit.*, p. 138.

⁴ « *por los senderos de la realidad en busca de posibilidades, de remedios o al mejor de paliativos a las dificultades y a las injusticias* » (*Ibid.*, p. 139).

quel point cette présence féminine, parmi les promoteurs de la cause républicaine, est emblématique du processus de politisation et d'intégration des femmes à la sphère politique qui caractérisa l'Espagne des années 1930⁵. Cette reconfiguration des relations de genre et des rôles dans la société ne tarderait pas à se renforcer dans la mesure où, comme le souligne Mary Nash, « la guerre civile sert de catalyseur à la mobilisation féminine et donna lieu à un réajustement des attitudes face à la femme et à la configuration de son rôle social »⁶. Dans le cas qui nous intéresse ici, soit une femme issue de la classe moyenne⁷ et membre de la communauté intellectuelle progressiste d'alors, cela se traduisit, en octobre 1936, par une nomination – de prime abord déroutante – comme attachée commerciale de première classe de la République espagnole pour la Suisse et l'Italie.

La nomination et le départ pour Berne

Dans les nombreuses études consacrées à María Lejárraga, les allusions à cette nomination ne manquent pas, mais se limitent bien souvent à la mention du 17 octobre comme date de son départ pour Berne. Seule Antonina Rodrigo développe cette partie encore méconnue du parcours de l'intellectuelle pendant la guerre civile. Ainsi, dans *María Lejárraga. Una mujer en la sombra*, elle s'attarde davantage sur l'aventure suisse de l'intellectuelle – depuis son départ de Madrid « au début du mois de novembre »⁸ jusqu'à son action en faveur des enfants républicains évacués en Belgique à l'automne 1937 – sans approfondir ni exposer toutefois en quoi consistait, concrètement, ce rôle d'attachée commerciale. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer cette approche lacunaire, à commencer par l'attitude de l'intellectuelle elle-même qui, dans ses mémoires et de façon très significative, ne livre que très peu d'informations sur ses activités à Berne. Dans les deux chapitres consacrés aux années de la guerre civile⁹, elle se concentre en effet sur les divers voyages qu'elle réalisa alors, à Paris notamment où, en octobre 1936¹⁰, elle participa à la réunion de la Fédération syndicale internationale, puis en Belgique où elle passa six mois l'année suivante, supervisant l'accueil et la protection d'une colonie d'enfants républicains

⁵ Sur ce sujet, voir notamment, CAPEL, R. M. (dir.), *Cien años trabajando por la igualdad*, Madrid, Fundación Francisco Largo Caballero, 2008 ; AGUADO, A.A, RAMOS, M. D., *La modernización de España (1917-1939)*, Madrid, Síntesis, 2002.

⁶ « [la] Guerra Civil actuó como catalizador de la movilización femenina y desencadenó un reajuste en las posiciones frente a la mujer y la configuración de su papel social » (NASH, M., « Republicanas en la Guerra Civil : el compromiso antifascista », dans MORANT, I. (dir.), *Historia de las mujeres en España y América latina, IV*, « Del siglo XX a los umbrales del XXI », Madrid, Cátedra, 2008, p. 125).

⁷ Dans ses mémoires, elle rappelle : « (...) mi padre era médico rural (...) soy hija de la clase media » (MARTÍNEZ SIERRA, M., *op. cit.*, p. 32).

⁸ « a principios de noviembre » (RODRIGO, A., *María Lejárraga. Una mujer en la sombra*, Madrid, Algaba, 2005, p. 309).

⁹ Il s'agit des chapitres XIII « Entierro de primera clase » et XIV « ¡Oh, tú Bélgica! » de ses mémoires.

¹⁰ Dans *Una mujer por caminos de España*, elle explique que cette réunion se tint au moment de la prise par les rebelles de Navalcarnero (MARTÍNEZ SIERRA, M., *op. cit.*, p. 143). Cet épisode de la guerre d'Espagne eut lieu le 21 octobre 1936.

évacués et participant à plus de quarante actions publiques en faveur de la République espagnole. D'autre part, l'exemple de María Lejárraga s'avère très emblématique de la carence d'études monographiques sur la diplomatie pendant la guerre d'Espagne, un phénomène plus généralisé et longtemps dû à la dispersion et à la destruction de bon nombre d'archives suite à la défaite républicaine de 1939¹¹.

La consultation des fonds d'archives du ministère des Affaires étrangères de Madrid (AMAE) et le retour à des sources primaires ont joué un rôle primordial dans notre entreprise car ils nous ont permis de préciser et même de faire la lumière sur divers aspects de l'action menée par l'intellectuelle, depuis Berne, en faveur du gouvernement qui l'y avait mandatée.

Le 17 octobre 1936 semble avoir été retenu comme point de départ de cette mission. Si l'intellectuelle explique dans ses mémoires qu'elle quitta alors Madrid pour Berne¹², cette date correspond en fait à la date de publication dans la *Gaceta de Madrid* de l'ordre de nomination, sur proposition du ministre de l'Industrie et du Commerce, Anastasio de Gracia Villarrubia, de « madame María Lejárraga García [comme] attaché commercial de première classe pour la Suisse et l'Italie, en poste à Berne »¹³. En effet, dans un rapport remis le 10 janvier 1937 à Antonio Fabra Ribas, alors ministre plénipotentiaire de la République espagnole à Berne, elle revient sur les tout premiers instants de son mandat et établit clairement que :

« Ma nomination en tant qu'attachée commerciale pour la Suisse et l'Italie en poste à Berne eut lieu le 16 octobre 1936. Je quittai Madrid le 19 (...) Je pris possession de mon poste le 30 octobre »¹⁴.

C'est donc trois mois et demi à peine après l'insurrection militaire, et après avoir passé quelques jours à Paris aux côtés d'Alejandro Otero¹⁵, que María Lejárraga arriva en Suisse pour y prendre ses fonctions. Si la nomination à ce poste d'une femme de lettres que beaucoup considèrent aujourd'hui comme l'une des trois principales activistes et théoriciennes du mouvement féministe espagnol du premier tiers du XX^e siècle peut sembler quelque peu déconcertante, elle n'en est pas moins justifiée. Dans *Una mujer por caminos de España*, l'intellectuelle revient en effet longuement sur son éducation « à la française »¹⁶, auprès de sa mère autodidacte tout d'abord puis, fait exceptionnel pour une jeune fille à l'époque, au sein d'institutions telles que la Escuela Normal Central de Maestras de Primera Enseñanza entre 1891 et 1894. Animée par

¹¹ Sur cette question, voir l'introduction de M. Ángel Ochoa, dans CASANOVA, M., *La diplomacia durante la guerra civil*, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, 1996.

¹² « Cuando el 17 de octubre de 1936, salí de mi casa de Madrid camino a Berna » (MARTÍNEZ SIERRA, M., *op. cit.*, p. 141).

¹³ « doña María Lejárraga García [como] Agregado comercial de primera clase para Suiza-Italia, con residencia en Berna » (*Gaceta de Madrid*, p. 373 du 17 octobre 1936).

¹⁴ « El nombramiento de Agregada Comercial para Suiza-Italia con residencia en Berna se hizo con fecha 16 de Octubre de 1936. Salí de Madrid el 19 (...) Tomé posesion de mi cargo el día 30 de Octubre » (AMAE, R-577, Exp 5).

¹⁵ Dans ses mémoires, elle le présente comme un « médico eminente y uno de los más activos colaboradores de Fernando de los Ríos en la tarea de enseñar al proletariado granadino en qué consiste el socialismo » (MARTÍNEZ SIERRA, M., *op. cit.*, p. 143).

¹⁶ « a la francesa » (*Ibid.*, p. 32).

une vocation de pédagogue qui ne faiblira pas, elle précise cependant que « [e]n dépit de mes rêves et de mon romantisme humain et politique, le premier titre académique que j'obtins dans ma jeunesse fut celui de professeure de commerce »¹⁷.

C'est par conséquent en toute légitimité et conformément à ses aptitudes qu'elle fut intégrée au corps diplomatique, contrairement à bon nombre de ceux à qui les autorités républicaines durent alors faire appel. A l'annonce du soulèvement militaire, la majeure partie des diplomates espagnols en poste à l'étranger avait proclamé leur adhésion à la cause républicaine. Cependant l'arrivée au pouvoir du socialiste radical Francisco Largo Caballero le 4 septembre 1936 et la formation d'un nouveau gouvernement jugé par beaucoup trop révolutionnaire furent à l'origine d'une véritable désertion qui contraignit les dirigeants républicains à pourvoir en toute hâte les postes laissés vacants. Comme l'explique María Casanova, ceux-ci furent en majorité confiés à des universitaires et à des membres de la communauté intellectuelle républicaine¹⁸ qui, forts de leur statut de protagonistes sur la scène internationale, ne se plièrent pas aisément aux ordres d'un ministère d'Etat affaibli et peu présent. Cette idée de représentants nouvellement nommés et livrés à eux-mêmes se confirme dans les divers rapports rédigés par María Lejárraga au début de l'année 1937. Ainsi, partie pour Berne « sans instruction d'aucune sorte »¹⁹, elle ne reçut de consignes de la Direction générale du commerce qu'à la mi-novembre²⁰. Cette situation d'abandon et cette absence de communication ne semblent pas avoir déstabilisé la nouvelle attachée commerciale qui s'efforça dès les premiers instants de pallier ce manque flagrant par une série d'initiatives personnelles. Ainsi, dans un rapport du 2 janvier 1937, elle écrit :

« Le 7 novembre, je n'avais reçu aucune instruction. Cependant, je n'ai pas voulu tarder à me présenter au Département fédéral d'économie publique (...) [J]e me suis moi-même présentée et, en même temps, j'ai soumis à Monsieur Holz, le chef de la division commerciale dudit Département fédéral d'économie, une note-projet en vue de lancer des négociations concernant la régulation du paiement des importations espagnoles en Suisse »²¹.

On peut supposer que la personnalité de María Lejárraga et sa capacité d'initiative avérée jouèrent un rôle capital dans la décision prise par les dirigeants républicains de la nommer à un tel poste à responsabilités. L'internationalisation du conflit espagnol et l'agitation politique qu'il provoqua à l'échelle mondiale désignèrent en effet les

¹⁷ « *A pesar de mis sueños y mis romanticismos humanos y políticos, el primer título académico que obtuve en mi juventud fue el de Profesora de Comercio* » (*Ibid.*, p. 141, note de bas de page).

¹⁸ CASANOVA, M., *op. cit.*, p. 31.

¹⁹ « *sin instrucción de ninguna clase* » (AMAE, R-577, Exp. 5).

²⁰ *Ibid.* : elle précise qu'elle reçut un premier télégramme le 11 novembre 1936 et une réponse plus circonstanciée le 17 novembre.

²¹ « *Aunque el día 7 de Noviembre no me había llegado instrucción ninguna, no quise tardar en presentarme al Departamento Federal de Economía pública (...) [H]ice mi propia presentación y al mismo tiempo sometí al Señor Holz, Jefe de la División Comercial de dicho Departamento Federal de Economía, una nota-proyecto para la iniciación de negociaciones con el fin de regular el pago de la importación española a Suiza* » (AMAE, R-577, Exp. 5).

membres de l'appareil diplomatique républicain comme de nouveaux protagonistes et, comme nous le verrons par la suite, le fait de désigner une femme ne fut alors nullement anodin. Pour María Lejárraga toutefois, cette nomination ne fut que le point culminant d'un engagement en faveur de la cause républicaine, la concrétisation de l'importance croissante qu'elle avait acquise sur la scène publique. Si, dans le domaine littéraire, elle n'avait signé de son nom qu'une seule œuvre en 1899 avant d'opter pour un anonymat volontaire au profit de Gregorio Martínez Sierra qu'elle épousa en 1900, la politique fut pour elle un espace de prise de position publique et d'affirmation de soi. Amenée à occuper le devant de la scène publique, elle avait déjà donné de nombreuses preuves de sa fidélité à la cause républicaine et de son désir de s'impliquer dans la lutte pour les idéaux qui s'y rattachaient.

Comment interpréter alors la réaction de l'intellectuelle face à l'annonce de cette nomination qui l'éloignerait définitivement de l'Espagne ?

Dans *Una mujer por caminos de España*, la nature de ses sentiments ne fait en effet aucun doute :

« J'accueillis avec joie cette nomination qui me permettait de quitter une patrie dont l'atmosphère m'était devenue irrespirable »²².

L'idée de vivre la guerre à distance, d'être arrachée de façon précoce à cette « Espagne des paradoxes »²³ pour laquelle elle avait si ardemment œuvré ne suscite aucune lamentation, aucune peine. Bien au contraire. Ses mots ne reflètent que la joie et le soulagement, deux sentiments qui ne sauraient cependant remettre en cause la sincérité de son engagement et de son amour envers la République. Il nous faut comprendre en effet que la cruauté de la guerre lui était alors déjà devenue intolérable et que la possibilité de poursuivre son action, sans avoir à supporter le poids d'une réalité dont elle avait été le témoin direct, fut pour elle une véritable libération. Nommée par le Parti socialiste comme membre d'une commission chargée de l'indemnisation des soldats blessés au front, elle avait été confrontée, dès le début des combats, « au spectacle de la souffrance d'autrui »²⁴ qu'elle associe dans son œuvre à l'insuffisance des moyens défensifs côté républicain et plus généralement à la « non-intervention », curieuse invention de la politique internationale »²⁵. Après les hôpitaux et les blessés, ce serait donc au niveau des relations internationales que María Lejárraga – qui n'hésite pas à se qualifier de « lâche »²⁶ dans ses mémoires – œuvrerait à la résolution de problèmes et de difficultés bien spécifiques car dus à la guerre.

L'action menée depuis la Suisse en faveur de la République

Dans son rapport du 2 janvier 1937, María Lejárraga expose clairement l'état dans lequel se trouvait le service commercial de la Légation espagnole de Berne lorsqu'elle

²² « *yo acogí con gozo el nombramiento que me permitía salir de la patria cuyo clima se había hecho para mí irrespirable* » (MARTÍNEZ SIERRA, María, *op. cit.*, p. 142).

²³ « *España de las paradojas* » (*Ibid.*, p. 42).

²⁴ « *al espectáculo del sufrimiento ajeno* » (*Ibid.*, p. 142).

²⁵ « *« no intervención », curioso invento de la política internacional* » (*Ibid.*, p. 143).

²⁶ *Ibid.*

avait pris ses fonctions deux mois plus tôt : « Quand je pris possession de ma charge, l'Espagne et la Suisse avaient rompu toute relation commerciale »²⁷.

Hormis les démarches entreprises entre le 2 juin et le 2 juillet 1936 par une délégation espagnole dans le but d'établir un accord entre les deux pays²⁸, les activités commerciales étaient alors inexistantes, une situation rendue plus compliquée encore par les circonstances exceptionnelles de la guerre. Toutefois, comme elle le répète en diverses occasions dans ses rapports, c'est sans perdre un instant et avec zèle qu'elle s'attela à une tâche, certes nouvelle pour elle mais dont elle assumerait bientôt les multiples facettes. Une dépêche d'Antonio Fabra Ribas, datée du 7 juin 1937, vient corroborer cette vision d'une attachée commerciale pleinement investie dans sa mission. Après avoir rappelé la réorganisation du service qui avait eu lieu au mois d'août 1936, il salue en ces termes l'action de celle qui n'occupait alors plus la fonction d'attaché commercial²⁹ : « Je dois dire que dans les premiers temps, quand les besoins en personnel de cette Légation (...) étaient à peine couverts, les services de madame María Lejárraga, attaché commercial, (...) me furent extrêmement utiles »³⁰.

A la lecture des cinq rapports qu'elle rédigea entre le 2 janvier et le 18 mars 1937, force nous est de constater que l'intellectuelle fut, au cours de ces mois passés à Berne, un véritable émissaire de la République. A l'image de l'ensemble des représentants diplomatiques républicains en poste à l'étranger entre 1936 et 1939, elle fut amenée à dépasser le cadre strict de son domaine d'action officielle, en l'occurrence le commerce. Ainsi, outre les détails des démarches entreprises dès le mois de novembre 1936 et qui aboutirent à la signature d'un accord partiel entre l'Espagne et la Suisse le 15 février 1937, elle aborde dans ses rapports des thèmes variés mais qui sont tous en étroite relation avec la défense de la République.

Dans son rapport du 9 janvier, elle évoque ainsi les motifs profonds des réticences de la Suisse à envisager la reprise des relations commerciales avec l'Espagne en guerre. Informatrice à distance, elle décrypte alors pour les dirigeants républicains l'attitude de ses interlocuteurs qui, en dépit d'une courtoisie de façade, ne parviennent pas à dissimuler leur sympathie pour les rebelles. Elle rappelle ainsi que, sous couvert d'une neutralité officielle,

« Il ne faut pas oublier que ce Gouvernement ne nous est pas particulièrement favorable et que, sans pouvoir en faire état, il n'accorde que peu de foi à notre sérieux et à notre esprit constructif. Il faut le détromper rapidement. Dès qu'ils verront quelque

²⁷ « *Al tomar posesión de mi cargo, encontré rota toda relación comercial entre España y Suiza* » (AMAE, R-577, Exp. 5).

²⁸ Dans ce même rapport, María Lejárraga explique qu'à son arrivée, elle trouva des documents éparés ayant appartenu à son prédécesseur Luciano Albo. Il y était fait allusion aux démarches entreprises par une délégation espagnole en vue d'établir un accord commercial et de paiements avec la Suisse.

²⁹ « *A este fin estimo particularmente favorable la circunstancia de encontrarse por el momento vacante el puesto de Agregado Comercial* » (AMAE, R-578, Exp. 2).

³⁰ « *Debo decir que en los primeros momentos, cuando la plantilla de esta Legación todavía incompleta, estaba apenas cubierta, los servicios de Doña María Lejárraga, Agregado Comercial (...) me fueron sumamente útiles* » (*Ibid.*).

chose arriver, ils commenceront à croire en nous malgré la couleur de notre drapeau, qui les préoccupe un peu »³¹.

Cette interrelation entre la politique et le commerce s'avère omniprésente dans des rapports que María Lejárraga conçoit davantage comme des photographies des sentiments de la Suisse à l'égard de la République. Dans son rapport du 20 février sur la Chambre de commerce espagnole en Suisse, elle expose la situation désastreuse dans laquelle se trouve l'organisme créé en 1915, mais insiste aussi sur les effets tout aussi désastreux qu'entraînerait une suppression. Au-delà de la crainte d'un gel des relations commerciales entre les deux pays, elle souligne la portée politique d'une telle dissolution : « Dans les circonstances actuelles (...), la suppression de la Chambre de commerce pourrait servir au développement d'une campagne de presse contre [la] situation politique et économique [de l'Espagne] puisqu'en général la presse suisse nous est franchement hostile »³².

Forte de son expérience de journaliste, l'intellectuelle ne pouvait qu'être consciente des méfaits de la campagne antirépublicaine orchestrée par l'ensemble de la presse conservatrice européenne depuis le début de la guerre. A la mi-mars 1937, de retour d'un bref séjour en Belgique où elle avait pu s'entretenir avec le consul de la République au sujet de la Chambre de commerce espagnole de Genève, elle évoque même une campagne de terreur et la juge responsable de la désertion des divers membres d'une Chambre alors assimilée à « un centre plus ou moins bolchevique »³³.

A cette fonction d'informatrice vint s'ajouter celle de décisionnaire ou du moins de protagoniste de la reconstitution d'une partie de l'appareil diplomatique républicain. Sa connaissance des lieux et des nécessités liées à la guerre l'amena en effet en diverses occasions à aiguiller les responsables républicains dans la désignation des nouveaux représentants. Dans un télégramme du 5 novembre 1936, elle stipule qu'il est indispensable que les futurs auxiliaires maîtrisent parfaitement l'allemand³⁴. De la même façon, le 18 mars 1937, elle suggère de dissoudre la *Junta* dirigeante de la Chambre de commerce de Genève, alors composée en grande majorité de commerçants espagnols fascistes, et de procéder à l'établissement d'une nouvelle *Junta* constituée cette fois d'« au moins sept ou même cinq commerçants réellement fidèles au régime »³⁵.

Sans jamais perdre de vue la mission qui lui avait été confiée, María Lejárraga ne cessa donc d'œuvrer en faveur de la République espagnole qui, en la nommant à Berne,

³¹ « *No hay que olvidar que este Gobierno no es precisamente gran partidario nuestro y tiene, sin poderlo mencionar, poca fe en nuestra seriedad y en nuestro espíritu constructivo. Hay que desengañarle rápidamente. En cuanto vean que llega algo, empezarán a creer en nosotros a pesar del color de nuestra bandera, que les preocupa un poco* » (AMAE, R-577, Exp. 5).

³² « *En las circunstancias actuales (...), la supresión de la Cámara de Comercio podría servir para desarrollar una campaña periodística contra su situación política y económica, ya que, en general, la prensa suiza nos es francamente hostil* » (*Ibid.*).

³³ « *un centro más o menos bolchevique* » (*Ibid.*).

³⁴ AMAE, R-584, Exp. 6.

³⁵ « *por lo menos siete o siquiera cinco comerciantes españoles realmente adictos al régimen* » (AMAE, R-577, Exp. 5).

avait fait d'elle l'une de ses rares ambassadrices officielles à l'étranger. Comme le souligne Jean-Marc Delaunay, l'apparition des femmes dans l'appareil diplomatique espagnol ne date en effet que des années 1920 et constitue « l'un des exemples de la grande mutation du XX^e siècle (...) l'intégration des femmes dans le monde complexe du travail – privé et public – avec, en prime d'enracinement, leur accès à des fonctions méritées et non plus héritées »³⁶. Nouvelles venues dans le domaine des relations internationales, des femmes telles que María Lejárraga ou Isabel Oyárbal de Palencia (1878-1974)³⁷ faisaient par conséquent figure de pionnières. Il est intéressant de remarquer les similitudes existant entre ces deux figures publiques républicaines qui, après s'être distinguées par leur lutte en faveur de la reconnaissance des droits des femmes, avaient évolué vers la sphère politique. La guerre d'Espagne allait leur donner, comme à « quelques très rares femmes républicaines, devenues députés ou militantes antifascistes »³⁸, la possibilité d'accéder à un domaine traditionnellement réservé aux hommes et bien éloigné de la sphère domestique à laquelle les femmes espagnoles s'étaient longtemps vues cantonnées. Toutefois, cette visibilité et cette transgression de l'ordre social établi, nées avec la II^e République et transcendées par la guerre, ne seraient que provisoires et disparaîtraient définitivement avec la défaite républicaine en 1939.

Dans le cas de María Lejárraga, cette entrée dans le monde des relations interétatiques fut avant tout synonyme d'affirmation. Affirmation de soi tout d'abord comme le prouve ce « María Lejárraga » apposé à la main au bas de tous les rapports rédigés à Berne et qu'il nous faut entendre non comme la simple résultante de la séparation de l'intellectuelle d'avec Gregorio Martínez Sierra en 1922 mais davantage comme le signe d'une revendication identitaire. Affirmation de son soutien inconditionnel à la cause républicaine ensuite comme le prouvent, dans ses rapports³⁹, les multiples allusions à « notre triomphe », son souci permanent de préserver le « prestige » de la République ou encore de rappeler combien elle s'était appliquée, dès les premiers instants, à remplir sa mission et à aider le plus efficacement possible la Légation⁴⁰. Au soulagement éprouvé à l'annonce de sa nomination à Berne avait donc succédé une volonté constante d'être utile à la cause républicaine, démentant par là même l'idée d'Indalecio Prieto selon laquelle les ambassadeurs et autres ministres

³⁶ DELAUNAY, J.-M., « Femmes diplomates de l'Espagne et du Mexique », dans DELAUNAY, J.-M. et DENÉCHÈRE, Y. (éd.), *Femmes et relations internationales au XX^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 99.

³⁷ Militante féministe dans les années 1920, Isabel Oyárbal de Palencia s'engagea activement dans la lutte en faveur de la République pendant la guerre d'Espagne. En octobre 1936, elle fut nommée ministre plénipotentiaire de la République à Stockholm.

³⁸ DELAUNAY, J.-M., *op. cit.*, p. 100.

³⁹ AMAE, R-577, Exp. 5.

⁴⁰ Dans un communiqué du 10 mai 1937, Antonio Fabra Ribas rappelle que « *María Martínez Sierra (...) ha cumplido todo momento su deber y ayudó muy eficazmente esta legación repetidas ocasiones en que habido exceso trabajo y falta de personal* » (AMAE, R-588, Exp. 7).

plénipotentiaires de la République n'étaient en définitive qu'une « collection d'illustres fugitifs »⁴¹.

Entre littérature et politique : continuité et permanence dans la trajectoire de María Lejárraga

La trajectoire de María Lejárraga, en dépit des divers domaines dans lesquels elle a évolué, se caractérise par la continuité. En effet, l'action qu'elle mena depuis Berne et, plus encore, la façon dont elle en fait état dans ses divers rapports, s'avèrent emblématiques de ses préoccupations politiques et sociales les plus sincères. On trouve ainsi de multiples traces de ses combats antérieurs et notamment de sa lutte pour l'instruction. Dans *Una mujer por caminos de España*, elle revient sur ses débuts en tant que propagandiste, une fonction qui comblait ses aspirations les plus profondes :

« J'ai, je peux l'affirmer, presque depuis ma naissance, une vocation de propagandiste, dans le sens où j'aime passionnément apprendre et que dès que j'ai réussi à savoir quelque chose, mon désir de communiquer ce que je sais à ceux qui l'ignorent ne me laisse pas vivre en paix »⁴².

Précoce et dévorante, cette vocation avait joué un rôle déterminant dans la trajectoire de l'intellectuelle qui s'était très vite attachée, comme nous l'avons vu, à éveiller politiquement les consciences de ses compatriotes, s'adressant en priorité aux femmes et aux classes populaires. Avec la guerre d'Espagne, cette volonté de transmettre fut reléguée au second plan mais ne disparut pas pour autant de la vie de María Lejárraga. Ainsi, dans le rapport qu'elle rédigea le 18 mars 1937, au sujet de la Chambre de Commerce de Genève, elle ne manque pas de dénoncer le manque d'instruction des membres, pour la plupart « fascistes », de la *Junta* dirigeante :

« Ce sont des personnes sans éducation politique d'aucune sorte, certains manquent même de la culture la plus élémentaire : ils ne voient que les affaires »⁴³.

Le manque d'ouverture d'esprit et l'appât du gain ne sont ici que la partie émergée d'une critique qui fait écho à l'idée, chère aux intellectuels antifascistes ayant pris part à la guerre d'Espagne, d'un fascisme ennemi de l'intelligence et par conséquent de la civilisation. Animée par une conception toute personnelle du socialisme⁴⁴, María Lejárraga place l'individu au centre de ses préoccupations et de ses démarches, une attitude atypique dans le domaine du commerce international. Dans son rapport du 2 janvier 1937 par exemple, elle revient sur la rencontre organisée le 7 décembre 1936 avec vingt-quatre représentants de maisons créancières suisses dont les fonds se

⁴¹ « colección de ilustres fugitivos » (AZAÑA, M., *Obras Completas. Vol IV « Memorias políticas y de Guerra »*, Mexico, Oasis, 1968, p. 639).

⁴² « Tengo, puedo afirmar, casi de nacimiento, vocación de propagandista, quiero decir que me gusta apasionadamente aprender y que en cuanto he logrado saber algo, no me deja vivir tranquila mi deseo de comunicar lo que sé a los que ignoran » (MARTÍNEZ SIERRA, M., *op. cit.*, p. 31).

⁴³ « Son gente sin educación política de ninguna clase, algunos carecen hasta de la cultura elemental : no ven más que el negocio » (AMAE, R-577, Exp. 5).

⁴⁴ « Un día escribí 1+1+1+1 : ésta es la fórmula de mi socialismo. Uno más uno, más uno, más uno, más uno... Un individuo más otro, más otro » (MARTÍNEZ SIERRA, M., *op. cit.*, p. 26).

trouvaient alors bloqués en Espagne. Cette initiative ne faisait selon elle que répondre à la demande des créanciers mais fut jugée par trop démocratique par des autorités suisses désireuses de ne traiter qu'avec elle.

Ce fait s'avère exemplaire de l'attitude de celle qui se définit comme une « spectatrice de la vie d'autrui »⁴⁵ et souligne l'importance des années 1931-1938 dans sa trajectoire. Dans *Una mujer por caminos de España*, œuvre qu'elle refuse catégoriquement de définir comme une autobiographie⁴⁶, elle explique en effet que c'est à cette époque que

« Le changement de position de ma patrie (...) me poussa à dévier le courant de mon existence individuelle et à l'insérer intégralement et volontairement dans le flot de nos malheurs »⁴⁷.

Ce désintérêt pour la reconnaissance et cette insistance à présenter son existence de figure publique comme une vie vécue pour les autres peuvent expliquer en partie le peu de cas fait jusqu'à présent des activités de María Lejárraga à Berne entre son arrivée en octobre 1936 et son départ pour la Belgique en 1937. Ce statut de figure républicaine publique allait la désigner comme une cible tout indiquée de la répression antirépublicaine dont l'intensité redoublerait dans les premières années du régime franquiste. Il convient de rappeler que, comme l'ensemble des membres de la communauté intellectuelle espagnole antifasciste ayant pris fait et cause pour la République pendant la guerre, elle paya un lourd tribut à la cause républicaine. Celui-ci se traduit dans son cas par un exil précoce. En 1938, elle se réfugia en effet à Cagnes-sur-mer, dans le sud de la France, où elle possédait une maison depuis la fin des années vingt. Elle y demeura avant de gagner les Etats-Unis, le Mexique et enfin l'Argentine où elle mourut en 1974.

L'exil s'accompagna pour elle d'un retour à la création littéraire dont elle s'était détournée au début des années trente pour se consacrer à la politique. Cette évolution s'avère très emblématique de celle de l'ensemble des intellectuelles antifascistes espagnoles, ce collectif de femmes s'étant dans un premier temps distinguées à travers la création littéraire avant de se tourner, avec plus ou moins d'intensité, vers des préoccupations plus sociales et politiques pour finalement revenir à la création, suite à l'écroulement de l'idéal républicain qui les avait un temps bercées. Convertie en espace de refuge, la création devint alors pour nombre d'entre elles un vecteur de prolongement, à travers la remémoration ou la transfiguration littéraire, des expériences passées. Dans le cas de María Lejárraga, ce retour à la création prit une forme pour le moins paradoxale et se traduit par une réaffirmation identitaire bien spécifique. Suite à la mort de Gregorio Martínez Sierra, en 1947, elle commença en effet à publier sous son propre nom et demanda à être reconnue comme l'auteur des œuvres parues sous le nom de son époux. Beaucoup attribuent cette démarche à des motivations d'ordre essentiellement financier, ce que semble corroborer l'attitude de

⁴⁵ « *espectadora del vivir ajeno* » (*Ibid.*, p. 163).

⁴⁶ « *Este libro no es una autobiografía ni siquiera parcial (...) es un breve recuento de impresiones casi meramente pictóricas* » (*Ibid.*, p. 162).

⁴⁷ « *El cambio de postura de mi patria (...) me impulsó a desviar la corriente de mi existencia individual y a insertarla total y voluntariamente en el torrente de nuestras desdichas* » (*Ibid.*).

l'intellectuelle dans ses mémoires. Selon Shirley Mangini cependant, celles-ci sont davantage politiques que personnelles et à travers elles, l'intellectuelle tend avant tout à permettre l'affirmation d'une voix bien spécifique, celle du « témoignage collectif »⁴⁸. Tout comme dans ses diverses entreprises antérieures, María Lejárraga ne s'y pose pas en protagoniste mais adopte une position plus complexe d'interprète des problèmes – sociaux, politiques, etc. – de son temps. Membre d'une communauté féminine qui était sortie doublement vaincue de la guerre d'Espagne, elle ne peut toutefois éviter de se voir promue au rang de témoin privilégié, de porte-parole, tout comme le furent dans ces mêmes années les deux autres intellectuelles ayant intégré pendant le conflit l'appareil d'Etat républicain : Isabel Oyárbal de Palencia et Constanca de la Mora⁴⁹. Elles furent en effet les premières à publier leurs mémoires, plusieurs décennies avant la plupart de leurs homologues et à la demande d'éditeurs étrangers. L'œuvre de Constanca de la Mora, *In place of Splendor : the autobiography of a Spanish woman*, fut publiée aux Etats-Unis en 1939, soit un an avant la parution de l'autobiographie d'Isabel Oyárbal de Palencia, *I must have liberty*. C'est également en 1939 que María Lejárraga entama, à la demande d'un éditeur new-yorkais, la rédaction de *Una mujer por caminos de España*. L'œuvre sera finalement publiée chez Losada (Buenos Aires) en 1952. Comme le souligne Josebe Martínez,

« [l']Espagne et la cause espagnole suscitaient, pour la première fois dans l'ère moderne, l'intérêt de toutes les nations, surtout de celles qui, dans les années trente, avaient vu se développer [en leur sein] des courants libéraux »⁵⁰.

Pour avoir résisté et s'être opposée à l'avancée du fascisme européen, l'Espagne fut alors érigée en modèle de dignité et d'héroïsme et c'est précisément aux rares Républicaines ayant officiellement intégré les rangs de l'appareil d'Etat républicain qu'il incomba de rendre compte de cette lutte. La publication précoce de leurs œuvres, si elle eut pour effet de contribuer à la popularisation de la cause espagnole dans les années qui suivirent la fin de la guerre d'Espagne, ne leur permit toutefois pas d'échapper à l'oubli dans lequel elles ne tardèrent pas à tomber. Emblème de cette communauté de femmes s'étant énergiquement mobilisées en faveur de la cause républicaine entre 1936 et 1939, María Lejárraga ne fit pas exception à la règle. Le temps est maintenant venu d'œuvrer à la redécouverte de cette personnalité aux multiples facettes qui mérite d'être envisagée dans sa dimension la plus engagée.

⁴⁸ « *testimonio colectivo* » (MANGINI, S., *Recuerdos de la resistencia. La voz de las mujeres de la Guerra Civil Española*, Barcelona, Ediciones Península, 1997, p. 73).

⁴⁹ La communiste Constanca de la Mora (1906-1950), petite-fille du conservateur Antonio Maura, épouse du général de l'aviation républicaine Ignacio Hidalgo de Cisneros, joua elle aussi un rôle de pionnière dans la lutte pour les droits des femmes dans les années vingt. Pendant la guerre d'Espagne, elle fut nommée responsable de la censure de la presse étrangère.

⁵⁰ « *España y la causa española ocupaban por la primera vez en la era moderna el interés de todas las naciones, especialmente de aquellas que, en la década de los años treinta, contaban con crecientes corrientes liberales* » (MARTÍNEZ, J., *Exiliadas. Escritoras, Guerra Civil y memoria*, Barcelona, Montesinos, 2007, p. 126).

Louis Guilloux et les libérateurs dans *O.K., Joe*

Michèle TOURET

Publié en 1976, *O.K., Joe* paraît bien tardivement par rapport aux événements. Pourquoi ce délai alors que trente ans se sont passés depuis la fin de la seconde guerre mondiale ? Ce n'est plus le moment des témoignages. C'est bientôt l'heure de l'histoire. Cependant le délai qui le sépare de l'événement peut se comparer à celui qui affecte les récits des déportés¹. Ce n'est pas le récit héroïque d'une fin de guerre mais celui, douloureux, d'épisodes d'une justice expéditive menée par des hommes pourtant le plus souvent de bonne volonté, et idéalistes².

Il s'agit de la libération de la France, en août et en septembre 1944 en Bretagne et des relations entre l'armée américaine et la population libérée à propos des délits ou des crimes dont se sont rendus coupables des soldats américains. L'œuvre retrace des moments de l'expérience de Louis Guilloux, dans sa ville de Saint-Brieuc et dans une autre ville bretonne, Morlaix. Interprète, il suit les officiers américains chargés d'instruire des procès en cour martiale.

¹ Voir TOURET, M. (dir.), *Histoire de la littérature française*, tome 2, *Après 1940*, 1^{re} partie, chapitre 4, « Le Retour des camps », Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

² Voir KAPLAN, A., *L'Interprète, Dans les traces d'une cour martiale américaine, Bretagne 1944*, Paris, Gallimard, 2007 (traduit de l'anglais par Patrick Hersant). Ce travail porte sur les agissements d'Américains et de leurs tribunaux à la Libération. Elle retrace à l'aide des sources militaires et des sources historiques françaises les procès dont Guilloux se fait le témoin dans *O.K., Joe*, œuvre à laquelle elle fait de nombreuses références. Son étude porte principalement sur les décisions ségrégationnistes de l'armée américaine. Je me propose, quant à moi, de porter le regard sur la situation des femmes comme victimes. Alice Kaplan est la traductrice de *O.K., Joe* aux Etats-Unis.

L'assentiment

Le titre, *O.K., Joe*, fait référence à une expression que Guilloux adresse couramment à Joe, le chauffeur placé auprès des officiers du tribunal militaire américain. Il est susceptible de prendre plusieurs sens, montrant que tout dans cette œuvre exige l'interprétation. C'est une parole anodine qui exprime l'assentiment de celui que l'on mène où l'on a besoin de lui :

« J'ai répondu oui, bien sûr. Pourquoi pas ? Mais il me fallait d'abord informer M. Royer, notre nouveau maire, et obtenir de lui la permission. J'ai téléphoné. M. Royer m'a répondu que oui, puisque je n'avais rien à faire. Et j'ai suivi les lieutenants. La jeep était en effet devant la porte. Le chauffeur au volant. On est monté. Les lieutenants se sont installés derrière et moi à côté du chauffeur :

– O.K., Joe ! a dit le lieutenant Stone.

Joe a embrayé tout de suite et personne n'a plus dit un mot » (p. 92- 93)³.

L'expression reviendra à de très nombreuses reprises, souvent à des endroits marqués comme les fins de chapitre ou les fins de microrécits très tendus.

L'assentiment ainsi répété est aussi le signe d'une certaine indifférence face aux événements, qu'il s'agit de ne pas commenter, bien que le narrateur en signale l'incongruité⁴. Face aux événements en cours, il est le fait de qui ne peut exprimer sa pensée sur l'instant – il n'y est pas autorisé – et se réserve de la faire entendre dans un récit postérieur aux faits, mais de manière biaisée. Il se trouve emmené dans l'événement d'une manière telle qu'il comprend mal, imparfaitement et avec retard quelle est sa place et ce qu'autrui ressent. En témoigne l'épisode des brodequins donnés par l'armée américaine et qu'il a chaussés pour ses différentes missions. L'une d'elles consiste à aller voir une des rares survivantes juives de la ville : « Sous mes brodequins militaires l'escalier résonnait comme un tambour. (...) Le visage ridé d'une très vieille femme échevelée d'au moins soixante-quinze ans qui me regardait avec frayeur » (p. 206-207).

La femme lui montre les photos de sa famille disparue ; dans l'appartement, Louis⁵ voit son mari qui est moribond. Il comprend mal la situation. Le narrateur

³ Les références renvoient à l'édition courante en Folio (Paris, Gallimard, 1992), qui contient également *Salido*, autre bref récit. Dans l'un et l'autre récit, Guilloux est le témoin des événements historiques, il se place au plus près des destins individuels. Le renvoi aux pages de cette édition se fera dorénavant entre parenthèses dans le cours du texte.

⁴ Ainsi p. 129 : « Là-dessus, le commandant de la Place m'a demandé si je pouvais l'aider à trouver un cheval.

– Je veux un cheval ! (...)

– Il veut un cheval.

– Qu'est-ce que tu me racontes ? Un cheval ? Où voulait-on qu'il trouve un cheval ?

Le commandant de la Place veut un cheval. Il lui faut un cheval. Il a l'habitude de monter à cheval tous les jours. Ici, il n'y a pas de cheval. Il n'est pas venu des Etats-Unis ? Alors ? ...

Le commandant Pierre a fini par promettre de lui trouver un cheval et de le lui faire amener le lendemain matin.

O.K. ! »

⁵ Chaque fois qu'on peut distinguer le personnage de l'interprète, je désignerai l'interprète par Louis (ainsi qu'on l'appelle dans le récit), et j'appellerai Guilloux le narrateur.

poursuit : « A la fin, je lui ai demandé pourquoi elle ne m'avait pas répondu tout de suite, quand j'avais frappé ? Mais j'ai compris, à son regard, que je n'aurais pas dû lui poser cette question. Est-ce que je ne savais pas l'horreur dont elle avait été saisie en entendant le bruit de mes brodequins sur les marches ? » (p. 208)⁶. Ainsi s'exprime l'étrange ignorance où se trouve l'interprète, son inconscience des perceptions des autres et sa position équivoque à ses propres yeux, comme pour ceux qu'il rencontre. Il donne le sentiment d'être embarqué dans une situation qu'il ne comprend pas et d'être désœuvré :

« Dès en entrant dans le bureau, le plus âgé d'entre eux m'a demandé si j'étais bien l'interprète du maire ? (...) Le lieutenant Stone m'a demandé si j'étais bien aussi celui qui, la veille au soir, avait parlé avec un de leurs hommes à la porte du collège de jeunes filles ? Il a précisé : – Avec Bill ? Oui, c'était bien moi. Avec Bill Cormier. Oui. – O.K. ! D'après Bill, il paraît que vous n'avez pas grand-chose à faire à la mairie ? C'était vrai aussi, je n'avais rien à faire du tout » (p. 91-92)⁷.

Ce narrateur à l'identité incertaine, dont le temps est vide et qui est disponible pour il ne sait pas encore quelle mission, manifeste une inquiétude qu'il peine à définir autrement que comme une sorte de malaise. La question de sa place dans l'événement est cruciale et oriente constamment le récit. « Malgré la pitié que j'éprouvais pour les victimes, et aussi pour le coupable, qu'on allait pendre, je ne m'étais pas senti là à ma place. Quant à mon propre travail il y avait longtemps que j'en avais perdu l'envie » (p. 114). Il est confronté à sa position d'écrivain – que ses compagnons ignorent. Mais elle lui est essentielle et son lecteur, qui la connaît parfaitement, peut donc comprendre la fin d'une phrase comme celle-ci :

« Je me disais qu'il aurait mieux valu refuser de partir avec les Américains. Je n'en avais pas envie. Je ne me sentais pas fait pour ce qu'ils me demandaient. J'aurais dû rentrer chez moi et me remettre à mon travail, bien que doutant de pouvoir jamais le reprendre. Cela reviendrait peut-être un jour, mais il faudrait du temps. Je me sentais étranger à moi-même et à tout, accablé par le sentiment de l'inutilité de toutes choses » (p. 139).

Guilloux semble avoir renoncé à son œuvre, et il se montre s'endormant dans une attitude régressive qui le protège de l'événement en cours. Après qu'on lui a montré comment utiliser des couvertures si l'on veut bien dormir, il conclut : « J'allais très bien dormir ainsi comme un enfant emmaillotté. On était mieux ainsi roulé dans trois couvertures que dans un sac de couchage. Il n'y avait plus qu'à fermer les yeux.

⁶ On peut rapprocher ces paroles de cette réflexion du narrateur sur lui-même, exprimée de telle manière qu'on ne sait s'il s'agit d'une pensée formée sur l'instant ou après coup : « L'espèce d'indifférence contre laquelle j'avais eu tant de mal à lutter depuis des mois était toujours la même. Et pourtant l'événement était là, et j'y étais moi-même, mais étranger » (p. 248).

⁷ Ailleurs on lit encore en retrouvant le même adverbe – « bien » qui exprime avec une maladresse intentionnelle le malaise, p. 167 : « Vous allez rester avec eux ? J'aurais préféré qu'on ne me posât pas cette question. Je ne me sentais pas bien à ma place à la Cour martiale ». Guilloux a modifié les noms des militaires américains, changeant Greene en Stone et Bradford en Cormier.

Et c'est bien vrai qu'un homme qui s'endort ferme les yeux sur bien des choses » (p. 157).

O.K., *Joe* est le récit d'un voyage dans un pays en cours de libération mais qui est encore en guerre, d'où découle une impression d'étrangeté : « Où allions-nous ? Il faisait un très beau soleil du mois d'août⁸. Sur la route nous ne rencontrions personne et pas un avion dans le ciel. Nous sommes passés devant les restes d'un camion incendié ; Joe conduisait vite et très bien. On aurait dit qu'il connaissait la route aussi bien qu'un homme du pays. Il savait où il allait, les lieutenants aussi. Pas moi » (p. 93)⁹. Par cette formule, Louis, qui est un homme du pays, se signale comme étranger à son propre pays, incapable de s'y diriger alors que ce chauffeur américain y parvient. Son incompétence se révèle à tout moment face à l'aisance des libérateurs : « Comment fait-il pour se diriger partout avec tant d'aisance à travers les lieux où il vient à peine d'arriver ? Comme Joe à travers le moindre chemin de campagne ? Il m'a fait prendre à droite, à gauche, monter un escalier, en descendre un autre, sans la moindre hésitation. S'il poussait une porte, c'était toujours la bonne. Il n'a rien demandé à personne » (p. 145). Au sens propre, Louis n'est pas celui à qui il arrive quelque chose, il est embarqué dans un événement dont les épisodes particuliers ne le concernent pas. Il accompagne et assiste les protagonistes.

De quels événements témoigner ?

Louis, l'interprète de l'armée américaine, assiste à un développement de l'événement global de la guerre comme pur jaillissement, imprévisible dans sa nouveauté radicale, selon l'expression de Romano¹⁰. Et Guilloux, le narrateur postérieur, se garde bien de raconter les faits selon une logique historique. C'est bien en ce sens que Guilloux entame un récit peu ordinaire sur la fin de la seconde guerre mondiale. Le début *in medias res* n'est certes pas énigmatique, mais il est pourtant très

⁸ C'est la première mention explicite du moment historique.

⁹ Autre exemple, parmi d'autres, de cette extériorité à son propre univers : « Il savait [Joe] où il allait. Pas moi. Je ne l'avais pas demandé, pas plus que je n'avais demandé quelle était cette mission pour laquelle ils avaient besoin de mes services » (p. 93).

¹⁰ Il faut ici rappeler la distinction que fait Claude Romano, dans *L'Événement et le monde*, Paris, PUF, 1998, entre le fait intramondain (dont il donne pour exemple la survenue d'un fait météorologique) et l'événement au sens *événemential* qu'il définit comme ce qui arrive, survient à une personne, ce qui arrive à *quelqu'un*. Cet événement survient à un sujet assigné, qu'il nomme *l'advenant*. L'événement, dit-il, est toujours adressé, de sorte que celui à qui il advient est impliqué lui-même dans ce qui lui arrive. Il est celui à qui surviennent les événements et il survient lui-même à partir des événements. Claude Romano souligne l'importance des processus de « subjectivisation » en disant que l'épreuve de l'événement singularise et que le monde auquel l'advenant a affaire, c'est donc celui qui sourd de l'événement en tant qu'il s'annonce, affranchi de son contexte, comme sa propre origine (p. 72-89). C'est seulement à partir de son histoire que l'advenant peut se laisser annoncer *qui* il est. Mais ce n'est pas une suite simple d'événements, c'est la possibilité de se comprendre à partir d'événements insubstituables qui sont devenus appropriés : l'ipséité devient une responsabilité (p. 124). De la sorte, une définition de l'événement comme objectif est impossible : il consiste en une « reconfiguration impersonnelle de mes possibles et du monde qui advient en un fait et par laquelle il ouvre une faille dans ma propre aventure » (p. 40 et s.).

discret sur les circonstances et ne relate jamais la série de faits qui constitue l'histoire des mois d'août et de septembre 1944 dans une partie de la Bretagne libérée par les troupes américaines.

O.K., Joe n'est ni un récit sur la Libération, ni un témoignage sur la guerre comme événement, sauf à montrer qu'elle dure encore¹¹. Le débarquement a réussi, de nombreux Allemands résistent encore, à Saint-Malo, Brest et Lorient. Paris n'est pas encore libéré. Dans la suite, quand l'enquête se déplace à Morlaix, on entend le son des combats à Brest : « A ce moment-là des avions sont passés très bas. Un instant plus tard, on a entendu éclater des bombes. Joe a regardé le ciel, haussé les épaules, allumé une cigarette. – Brest, m'a-t-il dit en me regardant par-dessus son allumette qu'il a jetée après l'avoir soufflée » (p. 145). Guilloux ne commente pas les paroles de Joe et s'enquiert seulement du lieu où ils se trouvent : est-ce une prison ?

Si les événements ne sont pas évoqués comme des faits corrélés entre eux ou comme des nouvelles attendues et entendues, ils frappent les sens de l'interprète comme au moment de la reddition de l'armée allemande à Brest, et le narrateur les restitue tels quels :

« Nous avons tendu l'oreille : le silence, le plus profond silence.

– Mon Dieu ! s'est écrié le lieutenant. C'est fini !

Nous étions en pleine campagne. Autour de nous rien que les terres à perte de vue, des prés, les bois, de vagues collines, à peine un clocher lointain dans la grisaille et pas un bruit, sauf les bruits familiers de la terre, pas un éclatement d'obus, pas un tir de mitrailleuse, rien : le hennissement d'un cheval » (p. 223).

De même, la guerre qui vient de s'achever n'est évoquée qu'à l'occasion de deux souvenirs du narrateur¹². Ce n'est pas l'objectivité des faits qui peut dans ce texte

¹¹ P. 116 : « Un combat avait eu lieu sur la route de Paris entre des patriotes et des éléments russes : les Vlassov. Au port se trouvaient encore quatre vedettes rapides venues de Saint-Malo. De nombreux éclatements se firent entendre du côté du port. On disait que cinq cents Allemands étaient encore par là et aussi que les écluses devraient sauter dès que les vedettes auraient repris la mer quand la marée serait haute ». P. 117 : « Il s'en était fallu encore de trois jours après le départ des Allemands, trois jours pendant lesquels des éléments russes tiraillaient encore aux abords de la ville et refusaient de se rendre aux forces de la Résistance ». P. 143 : « On a appris hier qu'après quatre jours de combats Paris est libéré. D'autre part, on annonce la prise de Vichy par les Forces françaises de l'Intérieur. La progression des armées alliées débarquées dans le Sud se poursuit. Les Américains sont à Lens ».

¹² Bill, un des officiers américains, voudrait savoir « comment c'était pendant ces années d'occupation ? Je lui ai répondu qu'il n'était pas facile de répondre comme ça à une pareille question. Il a bien voulu l'admettre. C'était encore trop frais ». Louis Guilloux lui raconte cependant « comment, un matin, au printemps », il avait été bousculé dans la rue par un soldat allemand. « Il pouvait être dix heures. Je ne lui ai pas cédé le pas. D'un coup d'épaule il m'a envoyé sur la chaussée. Nous nous sommes retournés l'un vers l'autre. Il m'a regardé, menaçant. Je suis parti » (p. 171-172). Puis il lui raconte à la page suivante un épisode inverse : un bruit de bottes dans la nuit après le couvre-feu alors que Guilloux venait de porter un message ; les pas s'arrêtent, reprennent, Guilloux se retrouve face à face avec un jeune soldat allemand : « un tout jeune soldat allemand. Un permissionnaire. Il venait de Russie. Et comme c'était Noël il aurait bien voulu trouver un endroit quelconque où il y aurait eu un peu de lumière et des gens avec

rendre compte de l'événement mais ce qu'il produit sur celui à qui il advient, les sensations confuses qu'il en garde et la nécessité qu'il éprouve de l'interpréter encore.

De ce moment où un ordre nouveau, encore impénétrable, se met en place, où un ordre ancien intolérable s'efface progressivement, le narrateur retient une confusion à laquelle les participants contribuent sans s'en rendre compte. Un bal populaire s'organise qui reflète cette incertitude des conséquences de l'événement en cours, dont les acteurs sont les causes inconscientes : « Ils avaient joué les hymnes nationaux en commençant par l'hymne américain, ensuite le *God save the King*. Michel [c'est un jeune employé de bureau] avait été très surpris : il s'était attendu à L'Internationale, en l'honneur de l'Armée rouge. Au lieu de L'Internationale, l'orchestre avait joué *Les Bateliers de la Volga*. Après *Les Bateliers de la Volga*, une belle jeune fille était montée sur le kiosque – elle tenait un drapeau tricolore et, s'enveloppant dans les plis du drapeau, elle avait chanté *La Marseillaise* » (p. 128).

De l'événement en cours, Guilloux ne retient donc que ce que Louis a pu voir, entendre, constater, comprendre et qu'il se refuse encore à interpréter explicitement plusieurs années après. Il ne veut en donner que ce qu'il a perçu du comportement de ceux qu'il a côtoyés, y compris dans ce qu'il a de contradictoire. Ainsi du portrait rapide d'un jeune F.F.I. enthousiasmé par les largesses des vainqueurs, leur confiance, leur comportement digne d'une grande démocratie qui est un grand exemple pour le monde entier. Mais quand il apprend que la cour martiale vient de prononcer une condamnation à mort, Guilloux dit : « Je l'ai vu frissonner » et la réponse du jeune homme est une esquivé : « j'ai toujours été un adversaire de la peine de mort. C'est à la peine de mort que nous avons fait la guerre. Et vous, croyez-vous qu'il y aura une troisième guerre mondiale ? » Puis, voyant sortir les femmes dont le mari et père a été tué par l'homme condamné à mort, il s'en va : « Il a haussé les épaules et il est parti en serrant son mousqueton contre lui, la main sur le plat de la crosse pour l'empêcher de brinquebaler » (p. 167-168).

Lecture ambiguë, lectures contradictoires, l'événement n'est lisible que dans ses conséquences immédiates, difficiles à cerner pour l'heure. Louis, l'interprète de l'armée américaine, interprète incertain de son rôle, insatisfait de ses actes, porté par des sentiments eux aussi contradictoires, ne se veut que le témoin de ce qu'il voit sans toujours bien le comprendre¹³.

O.K., *Joe* est donc un témoignage sur le comportement des vainqueurs à l'égard des habitants du pays libéré et de ses propres soldats¹⁴. Il porte sur tous les aspects de la vie quotidienne : distribution de nourriture par l'armée, étonnement des Français devant le gaspillage des restes ou devant les précautions sanitaires, etc. L'interprète

qui célébrer cette fête. Il s'était perdu ». Ils se quittent en se serrant la main et en se souhaitant un joyeux Noël (p. 173).

¹³ On trouve encore bien des exemples de la confusion des relations, des accords et des contradictions, des incompréhensions entre les libérateurs et les libérés, comme les questions des Américains sur la complication de la vie politique française et ses nombreux partis.

¹⁴ C'est aussi le récit de faits quotidiens de la période, qui ont tant frappé Guilloux, comme les épisodes où l'on tond dans la rue les femmes coupables ou suspectées de collaboration avec les Allemands. Ces faits, il en note un grand nombre dans ses carnets (que l'on ne retrouve pas dans l'édition qu'il en a faite). On en lit encore dans *Labyrinthe*.

observe les coulisses de la guerre. Ce sont aussi ses suites que l'armée américaine traite, en l'absence de toute autorité française, et le fonctionnement des tribunaux militaires : des affaires de meurtre par des soldats américains, de viol de femmes françaises par des soldats, presque tous des Noirs. Louis, l'interprète et Guilloux, le narrateur, montrent une justice expéditive, punitive, qui applique une vision ségrégationniste sans s'interroger sur les raisons qui ont pu conduire des soldats quasiment tous noirs à se conduire violemment¹⁵.

Civils français et militaires américains sont deux ordres étanches, même pour l'interprète, et Guilloux témoigne de la violence de l'ordre militaire face à la vie des civils. Cet aspect m'intéressera ici comme littéraire : comment Guilloux montre-t-il, avec des moyens proprement littéraires, la violence des tribunaux à leur égard, comment laisse-t-il entendre leur situation de victimes, doublement victimes ?

La mise en scène des victimes

Les femmes sont victimes de violences, de la part des soldats, tous noirs, considérés *a priori* comme coupables, ce qui ne fait de doute pour personne. Ils plaident coupable d'emblée sur le conseil de leurs défenseurs. Au-delà du comportement des Américains à l'égard de leurs propres soldats, Guilloux montre l'attitude du tribunal à l'égard des victimes ; celles-ci, comme les Noirs privés de parole au tribunal, faussement défendus et privés du statut de soldats et de libérateurs¹⁶, sont quasi réduites au silence et expulsées de l'événement en cours.

Le récit présente à son début une scène d'enquête sur le meurtre d'un paysan : un soldat noir l'avait tué en déchargeant son fusil à travers la porte qu'il refusait d'ouvrir. Le lieutenant pose des questions qui portent à un jugement racial, auquel le témoin résiste :

« Le lieutenant Stone a voulu savoir si le père n'avait pas injurié le soldat ? Si, par exemple, ils ne l'avaient pas traité de sale nègre ?

– Non. On lui a dit de s'en aller.

Le témoin croyait-il que le soldat était ivre à ce moment-là ?

La mère n'en savait rien. Comment aurait-elle pu le savoir ? Tout ce qu'elle pouvait dire c'est que le soldat, devenant furieux, s'était mis à cogner dans la porte à grands coups de pied » (p. 97).

¹⁵ Je ne m'étendrai pas sur ce point : la pratique ségrégationniste des tribunaux a été étudiée d'un point de vue historique par Alice Kaplan. Elle montre également comment des manuels hâtivement rédigés pour les soldats les instruisaient sur la légèreté des femmes françaises pour les mettre en garde.

¹⁶ On trouve à la page 104 un exemple particulièrement fort de cette attitude du tribunal. Un Noir est interrogé : « Il disait qu'il s'était mis en colère parce qu'on avait eu peur de lui. Pourquoi avaient-ils eu peur ? Parce qu'il n'était qu'un Noir ? Si on lui avait ouvert la porte et offert un verre, si on ne l'avait pas traité comme un sale nègre... On ne l'avait pas injurié, c'est vrai, mais ça revenait au même et il le savait bien, lui. Ces gens-là eussent ouvert leur porte à un Blanc.

Le lieutenant Stone répétait qu'il y avait sûrement du vrai là-dedans mais que c'était difficile à croire malgré tout quand on connaissait les Noirs. Ils disaient tous des choses comme ça dans certains cas.

– Pauvre type ! Mais ils sont tous de sacrés damnés menteurs, vous pouvez me croire ».

L'usage du style indirect libre n'est pas seulement une ressource pour animer la scène : il traduit la position de l'interprète qui fait ici valoir le style de l'enquête et réduit les personnes interrogées au statut que l'enquêteur veut leur conférer. Mais il contribue aussi à réduire l'espace d'expression propre aux victimes.

Cependant, dans cette même scène, survient un temps de récit qui mêle le passé et le présent, donnant soudain une force particulière aux témoins : « La peur les avait pris. Sur l'ordre du père, la jeune fille éteint la lumière et va se cacher dans un coin près de l'armoire. – Là, dit la mère en montrant l'endroit » (p. 97). A l'occasion de ce passage, les femmes ont brièvement la parole comme pleinement sujets de leur histoire. Mais elles en sont dépouillées bien vite. Alors que leur émotion commence à s'exprimer, le lieutenant intervient : « Bon. Arrêtons-nous là, a dit le lieutenant Stone. C'est horrible. Tout à fait horrible. Dites-lui que nous regrettons d'avoir à lui poser toutes ces questions. Dites-lui que le coupable est arrêté et qu'il sera jugé dans deux ou trois jours ». Il m'a semblé que personne ne savait plus quoi dire, ni quoi faire » (p. 98). Guilloux conclut sèchement et après coup, laissant le lecteur décider du sens de la scène. Il ajoute cependant un détail : « Les deux femmes, croyant que les officiers en avaient terminé, ont offert la collation. Ils n'allaient pas refuser de prendre une tasse de café et de manger une tartine de beurre ? Ils ont refusé très poliment » (p. 98-99) : alors que tout semble terminé avec l'assurance du châtement du coupable, les enquêteurs sont face à une réaction de civilité ordinaire de la part de femmes qui viennent de vivre une tragédie. Le narrateur, homme du pays, donne toute sa valeur de politesse rurale au geste des deux femmes, la veuve et la fille du mort. Les enquêteurs leur opposent un refus, apparemment poli mais grossier en réalité, et ne se préoccupent que de retrouver la balle.

Auparavant, les questions posées induisaient un doute sur la résistance, voire l'innocence des victimes ou leur inconscience, incapables de discernement à tout le moins :

« Oui. La jeune fille était allée au camp.

– Demandez-lui pour quoi faire ?

– Pour voir, comme tout le monde a répondu la mère.

On disait qu'ils étaient si gentils ! Pourquoi n'y serait-elle pas allée comme les autres. Tout le monde y était allé.

– A-t-elle parlé à l'un d'eux ?

– Non, a répondu la jeune fille.

– Mais il l'a suivie, dit le lieutenant Bradford en s'approchant. Savait-il où elle habitait ?

– Il vous a suivie ? a demandé le lieutenant Stone.

La jeune fille ne le savait pas. Elle ne s'était pas rendu compte » (p. 96).

Au cours du procès d'une autre affaire de viol, Guilloux recourt à d'autres moyens narratifs. Dans un premier temps, il rend compte de la violence verbale de l'interrogatoire, de la part du procureur et de sa propre part, comme traducteur :

« La jeune femme a raconté comment, étant allée faire une course (...) Il l'avait entraînée de force dans un bosquet et, là, il l'avait violée.

– Il m'a violée.

J'ai traduit.

– Non, a-t-il dit. Le témoin ne peut pas dire cela. Ce mot ne peut pas figurer au procès-verbal. C'est à la Cour de conclure si le viol a été consommé ou non.

Il s'est tourné vers Bob.

– Faites poser au témoin des questions précises. Ask the witness ... Demandez au témoin : Did he put his private parts into her private parts ?

Là-dessus, il a laissé retomber ses bras avec tout l'air d'un homme qui pense : Voilà, c'est fait, je l'ai dit quand même.

J'ai traduit » (p. 189).

La sécheresse de la répétition de « j'ai traduit », l'absence de tout commentaire auquel supplée la description rapide d'un geste de lassitude ou de soulagement du procureur donnent seules la mesure de la cruauté de la scène. La suite en développe un aspect qui montre à quel point les victimes ne perçoivent pas les conséquences de la situation. Elles ne sont pas seulement des victimes, elles participent sans le savoir à la perpétuation de la ségrégation :

« La jeune femme n'a pas répondu tout de suite. Dans le silence qui a suivi, chacun retenait son souffle. Entre le oui et le non : la corde. Le savait-elle ? Voulait-elle qu'on le pendît ? Personne ne l'avait informée de la conséquence de sa réponse. Personne qui en eût le droit. L'accusé restait aussi immobile et muet que depuis le début. La jeune femme a répondu :

– Oui » (p. 189).

Le rôle du traducteur va jusqu'à la conclusion de l'affaire, la condamnation et l'exécution du coupable, le soldat noir, à laquelle il est convié, et le congédiement de la victime qui n'est plus définie que comme un témoin et dûment dédommée à ce titre :

« J'ai conduit les deux femmes au bureau de l'officier-trésorier. On a fait signer à la mère divers papiers et on lui a remis quelques centaines de francs, son indemnité de témoin et celle de sa fille. Tout étant réglé, on est sorti. Il n'y avait plus qu'à se rendre du côté des garages.

Joe était là, tranquille, patient comme toujours, fumant sa cigarette en attendant et souriant amicalement en voyant approcher les deux femmes. La mère tenait dans sa main l'argent qu'on venait de lui remettre. On aurait dit qu'elle ne savait où le fourrer » (p. 168).

La gêne des « témoins », l'aisance du chauffeur, juxtaposées en parfait contraste dans un même paragraphe construit un double portrait où la force et l'assurance des vainqueurs représentants de l'ordre contrastent violemment avec la fragilité des victimes. Le monde peut poursuivre sa route, en toute bonne conscience.

Autre exemple accablant d'acceptation du réel, lourde d'incompréhension : un homme dont la femme a été violée et tuée est rémunéré comme témoin, puis on le congédie sans autre consolation. L'interprète sort de son rôle :

« Comment ! On tue ta femme, et tu t'en vas comme ça avec quelques centaines de francs ? Au moins qu'ils te donnent de l'argent pour t'aider à élever ta petite fille !

Va trouver un avocat et demande-lui ce qu'il y a à faire dans un pareil cas. Si tu le veux j'irai avec toi.

– Vous avez raison, m'a-t-il répondu, j'irai trouver notre curé » (p. 202)¹⁷.

Les victimes, tout comme les accusés, ignorent tout de l'histoire qui les concerne. Seuls les acteurs de ce tribunal d'exception la maîtrisent complètement. L'événement ne concerne les témoins et les victimes qu'accessoirement, il est l'affaire de la justice militaire. Guilloux l'interprète est à la charnière des deux : auxiliaire du tribunal comme interprète, il est proche des victimes, ses compatriotes, il sait interpréter leurs gestes et leurs silences. Comme acteur de l'histoire, il l'observe ; comme narrateur postérieur, il la met en scène. Le rôle du traducteur lui interdit cependant de faire entendre son opinion, il ne doit pas en avoir. Guilloux, le romancier, produit un témoignage au plus près des individus, mais sans empathie, sans commentaire. Observateur mal à l'aise et narrateur encore incertain, il ne se met pas à la place des victimes, il ne parle pas pour elles. Il montre leur dénuement, et comment elles passent à côté de leur propre vie¹⁸.

On peut rappeler ce que dit Claude Romano : « l'événement, au sens événemential, en effet, est ce qui éclaire son propre contexte et ne reçoit nullement son sens de lui » ; il reconfigure les possibles qui le précèdent et signifie, pour l'advenant, l'avènement d'un nouveau monde¹⁹. Son sens est modifié par ses conséquences, par ce qu'il produit sur les individus. Au contraire, les causes de l'événement ne l'expliquent pas tout entier ; elles rendent compte du fait mais non de son sens événemential. L'événement est source d'une aventure qui dépasse la succession des faits et « reconfigure mes possibles articulés en monde »²⁰. A l'inverse de ce que conçoit Claude Romano comme force transformatrice et comme effet phénoménologique sur l'individu, il n'arrive plus rien à ces sujets, ils sont privés du sens de l'événement. Guilloux montre donc ce que Romano appelle la faillite de l'ipséité qui laisse l'advenant radicalement incapable de se rapporter aux événements en première personne, livré entièrement à la nudité d'une exposition pure et simple à ce qui l'atteint et le bouleverse avant toute possibilité pour lui d'en subir l'épreuve insubstituable et, par conséquent, aussi, d'en répondre²¹.

Le sujet est assujéti totalement à l'événement et fait l'expérience de l'effroi. Cette expérience, qui abolit toute distance, empêche radicalement la compréhension des faits et anéantit l'individu : c'est ce qui arrive aux victimes réduites au silence, c'est ce qui arrive aussi aux Noirs, privés de parole au cours de leur procès (sauf à plaider coupable en espérant la clémence des juges) et privés de parole également

¹⁷ « Un officier de la cour qui passait par là fait remarquer à l'interprète : « Vous n'avez pas de conseils à leur donner ». J'ai répondu à l'officier que c'était trop tard et que je l'avais déjà fait ».

¹⁸ Voir les témoignages recueillis par Alice Kaplan et la lecture de *O.K., Joe* à Plumaudan, lieu d'une des scènes du livre.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 55.

²⁰ *Ibid.*, p. 58-59.

²¹ *Ibid.*, p. 127.

dans le récit, puisque Guilloux l'interprète ne peut leur parler et ne peut que les voir de loin et les décrire rapidement²².

L'effroi provoque l'effondrement de la conscience de soi et l'impossibilité de réponse à l'événement traumatisant, entraînant une modification profonde du rapport à cet événement. Impossible à assimiler, il devient un véritable « corps étranger interne », selon la juste expression de Freud, dit Romano. L'effroi, inassimilable par le sujet, supprime tout courage et empêche « l'advenant de s'advenir ». Soumis à sa terrible puissance de révélation, l'advenant n'est plus qu'une simple *victime*, entièrement soumise à ce qui lui arrive, incapable d'intégrer l'événement à une histoire dont elle serait le sujet et de s'advenir librement à partir d'elle²³.

L'art du romancier, un témoin impliqué

C'est de cet effroi des victimes que Guilloux rend compte avec les moyens du romancier. Ce qu'il montre ainsi, et il est en l'occurrence dans son rôle d'écrivain, ce sont les conséquences et les contradictions de cette situation. Il utilise vivement et sobrement les ressources du récit littéraire, qui mêle l'écriture testimoniale et celles de la fiction comme le style indirect libre, le portrait, la description, la scène théâtrale, le dialogue romanesque, qui confronte sans les assimiler les points de vue, qui mêle et confronte les temps.

S'en tenant à la position de l'interprète qu'il était effectivement et qu'il met en scène sèchement, il la conjugue avec celle du narrateur postérieur, qui lui aussi interprète ce dont il a été le témoin plusieurs années auparavant. Il met ainsi en avant la nécessité d'une phénoménologie – mais les personnages demeurent opaques – et d'une herméneutique de la temporalité – qui met en jeu l'auteur dans deux moments, celui de la guerre et celui des années soixante-dix. Car la compréhension de l'événement nécessite un projet interprétatif. Elle est nécessairement rétrospective dans la mesure où l'événement n'est lisible et accessible qu'à partir de son avenir.

Guilloux utilise des ressources telles que la fausse candeur, qui le fait s'interroger sur cette prison réservée aux Noirs, pense-t-il avant d'être détrompé : tous les prisonniers sont noirs mais la prison est pour tous les soldats... Il confronte les positions des militaires : l'honnêteté de certains, la collusion des gradés et d'un soldat blanc (« un tueur ») meurtrier d'un F.F.I. et disculpé. Il souligne l'idéalisme de son ami Bill, confiant dans son pays et dans sa justice, certain que les informations que l'armée diffuse sont les meilleures. Il souligne l'humanité d'un médecin militaire qui met tout en œuvre pour guérir un jeune garçon.

Son témoignage confronte les jugements, pèse les contradictions, joue habilement du montage. Et il se met lui-même en position de fragilité face à la série de faits qu'il raconte, critiquant sa propre impuissance, ou sa fuite. Après une de ces difficiles enquêtes où un Noir est accusé, l'interprète conclut :

²² Ce qui donne lieu à quelques descriptions des soldats noirs, vus de loin : l'un ressemble à un petit chat, l'autre à une idole.

²³ Voir ROMANO, Cl., *op. cit.*, p. 148-153, *passim*.

« Je ne sais comment j'ai retrouvé ma chambre, il y faisait aussi noir que dehors, ni comment j'ai retrouvé mon lit. Je me suis endormi aussitôt, enveloppé dans mes trois couvertures.

Oui, c'est vrai qu'un homme qui s'endort ferme les yeux sur bien des choses » (p. 185-186)²⁴.

C'est encore par la ressource romanesque du montage que Guilloux conclut le récit : il associe ironiquement deux scènes. L'une est dérisoire, grotesque, lourde d'illusions et de mensonges qui travestissent la réalité, l'autre met fin à son expérience d'auxiliaire des tribunaux militaires grâce à une bienheureuse maladie. Un officier raconte sa brève histoire d'amour avec une femme française en 1918 : « Mais, hélas, l'amour n'a qu'un temps ! On l'avait écouté dans un grand silence un peu gêné. A cette table, combien étaient-ils à faire le même rêve ? Est-ce que la guerre n'était pas aussi une pourvoyeuse d'aventures ? » (p. 254)²⁵. Lassitude de Louis, l'interprète, lassitude de Guilloux, l'auteur : « A quoi bon raconter la fin de cette soirée-là ? Il ne s'y dit plus rien qui mérite la moindre mention » (p. 254-255). Apparemment malade, il est éloigné de l'armée à la demande de Stone, un des membres de la cour martiale :

« Voilà notre interprète, dit-il. Je ne le trouve pas en bonne condition. Or c'est moi qui l'ai fait entrer dans l'armée. Je voudrais que vous me disiez s'il peut continuer la route avec nous, si je peux prendre cette responsabilité ?

De la conversation que nous eûmes avec cet officier supérieur, il résulta qu'on ne pouvait pas prendre cette responsabilité » (p. 255).

Le silence s'impose : l'interprète quitte la scène, aucune conclusion n'intervient ; au lecteur de se demander ce qu'il peut en penser. Au lecteur aussi de se demander pourquoi Guilloux l'écrivain a attendu trente ans pour déposer ce témoignage...²⁶. Les raisons personnelles devaient être plus fortes que les raisons diplomatiques ou de politique étrangère : Guilloux ne pouvait pas penser qu'il jouait un jeu si important dans les relations avec les Etats-Unis. En revanche, un regard sur les conditions de la libération a toujours été son fait. Après *Le Jeu de patience*, après *Labyrinthe*, ce récit vient à son heure au cours d'une longue et patiente réflexion du romancier sur ce qui a été son expérience de la guerre.

²⁴ L'expression survient pour la deuxième fois. Voir plus haut. Guilloux l'observateur échappe au monde.

²⁵ Comment ne pas rapprocher ce souvenir élégiaque des scènes de viol dont se sont rendus coupables des soldats, presque tous Noirs ?

²⁶ Alice Kaplan pense que la raison de ce délai est qu'après la guerre il n'était pas possible de donner une telle image de l'armée qui avait libéré l'Europe alors qu'au moment de la guerre du Vietnam on le pouvait. Sans doute est-ce juste. Sans doute Guilloux a-t-il voulu ménager ses compagnons avec qui il avait gardé des liens.

Les identités de genre en guerre

Justine FEYEREISEN

« La guerre, haut lieu de la différence sexuelle, aurait-elle bouleversé l'ordre social ? »¹

Les premières interrogations sur les relations de genre dans la guerre naissent dès les années 1960-1970. Bien avant l'usage même du concept de « genre », l'histoire des femmes a posé d'emblée un regard sur la place des femmes dans les grands conflits du XX^e siècle et l'une des questions essentielles, toujours revisitée, est celle de savoir si le bouleversement social entraîné par les conflits s'est révélé favorable ou non à leur émancipation. A la première interprétation, relativement optimiste, succède l'idée que la guerre ne constitue somme toute qu'une parenthèse, que les sociétés cherchent à refermer rapidement, la paix revenue. Guerre émancipatrice ? Guerre conservatrice ? Aujourd'hui ces deux options semblent trop radicales et exigent des nuances. Par le biais de l'histoire culturelle et de ses liens étroits avec la littérature – témoignages, journaux intimes, autobiographies mais aussi littérature de fiction – les recherches proposent désormais une vision bisexuée des moments de guerre, nettement plus complexe.

L'exemple de la France en guerre

En France, de 1914 à 1945, la guerre a révélé les femmes et les hommes sous un autre jour. Leurs représentations de la virilité et de la féminité se sont modifiées à mesure que les états-majors, comme les pouvoirs publics, soucieux de les mobiliser, de les enrôler, de les surveiller, faisaient du sexe une affaire d'Etat. A quel point l'impact de ces événements a-t-il amorcé la transformation des identités féminine et masculine ?

¹ CAPDEVILA, L., ROUQUET, F., VIRGILI, F., et VOLDMAN, D., *Sexes, genre et guerres (France, 1914-1945)*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2010, p. 9.

Parmi les équipes de recherche qui se sont penchées sur cette question, Luc Capdevila, François Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Voldman² ont mené une réflexion commune pendant plusieurs années au sein de l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP, CNRS), avec pour objectif explicite de mesurer les évolutions intervenues d'une guerre à l'autre dans la société française, en termes d'identité de genre – notion relativement récente dans l'historiographie contemporaine³.

Partant de l'hypothèse que les appartenances de sexe ne sont pas seulement génétiques, que les identités de genre sont socialement construites et qu'elles évoluent dans le temps et dans l'espace, les auteurs ont estimé que l'une des manières d'explorer et d'analyser le système symbolique du genre était d'étudier les situations, les rôles et les places des femmes et des hommes dans des moments de tension, de danger, des périodes de trouble profond où l'exceptionnel est rendu possible, où la désorganisation même de la société engendre le bouleversement des valeurs habituelles. Par leur caractère de masse, leurs implications dans l'espace national et le corps social, les deux guerres mondiales⁴ ont effectivement été génératrices de ces instants où les attitudes changent et des sentiments spécifiques naissent.

Aussi ces chercheurs ont-ils, en premier lieu, comparé les mobilisations des femmes et des hommes dans les dispositifs civils et militaires de la nation en armes lors des deux entrées en guerre. Ils se sont ensuite tournés vers la manière dont l'Etat français a pensé et contrôlé les affaires privées du sexe. Enfin, ils ont étudié les réactions des individus face à la remise en question des assignations traditionnelles de la masculinité et de la féminité. Afin de révéler toute la richesse de leurs travaux, nous avons regroupé leurs résultats autour de trois des problématiques les plus emblématiques de cet ouvrage : un retour aux sources de l'historiographie pour une définition des identités de genre, la liberté octroyée à l'individu par les pouvoirs publics à l'égard de la collectivité et le renversement des stéréotypes enclenché par les événements guerriers.

² L. Capdevila, professeur d'histoire contemporaine à l'université Rennes 2 (CERHIO), et D. Voldman, directrice de recherche au CNRS, sont les auteurs de *Nos morts : les sociétés occidentales face aux tués de la guerre*, Paris, Payot, 2002. F. Rouquet, maître de conférences à l'université Rennes 1 (CRAPE), a rédigé *L'épuration dans l'administration française*, Paris, CNRS Editions, 1993. F. Virgili, chargé de recherche au CNRS, est notamment l'auteur de *La France « virile » : des femmes tondues à la Libération*, Paris, Payot & Rivages, 2004.

³ Deux ouvrages présentent l'ensemble de leurs résultats : *Hommes et femmes dans la France en guerre (1914-1945)*, Paris, Payot, 2003, et *Sexes, genre et guerres (France, 1914-1945)*, Paris, Payot et Rivages, 2010, qui est une version revue, corrigée et actualisée du précédent au format de poche.

⁴ Parmi l'abondante historiographie qu'ont suscitée les deux guerres mondiales, les auteurs de *Sexes, genre et guerres* citent, entre autres, les travaux pionniers de Pierre Renouvin pour la première guerre (RENOUVIN, P., *Les formes du gouvernement de guerre*, Paris, PUF, 1925 ; *Les origines immédiates de la guerre (18 juin-4 août 1914)*, Paris, Costes, 1927 ; *La crise européenne et la Grande Guerre (1914-1918)*, Paris, PUF, 1962) et ceux d'Henri Michel pour la seconde (MICHEL, H., *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, PUF, 1968-1969, 2 vol.).

Retour aux sources de l'historiographie des identités de genre

Pour penser la différence culturelle des sexes d'une guerre à l'autre dans la société française, ces historiens ont tout d'abord lancé une réflexion méthodologique sur la constitution historique de la notion d'identité (culturelle, économique, politique ou sexuelle) de genre. S'inspirant de la distinction posée par l'Américaine Joan W. Scott⁵ entre le sexe (qui relève du biologique), et le genre (lié à la culture et désignant la construction sociale des différences entre les hommes et les femmes), les auteurs précisent leur propre définition : « La définition la plus large du genre serait ce que certain-e-s auteur-e-s appellent parfois le sexe social, c'est-à-dire un ensemble de pratiques, de représentations, d'aptitudes et d'habitudes, à la fois catégorie mentale, construction symbolique et vécu social. Le sexe, donnée biologique invariante, se distinguerait ainsi facilement du genre, donnée sociale changeante » (p. 22)⁶.

Mettant au jour les enjeux historiographiques, ils remarquent que les vingt dernières années du xx^e siècle ont vu déferler une première vague de recherches sur les identités de genre. A l'origine liées à une histoire des luttes entre les classes entreprise dans l'intention de faire des femmes une des clés de lecture de l'Histoire, ces études ont rapidement dû s'interroger sur les liens qui se tissent entre les êtres humains, quel que soit leur sexe, afin de comprendre les rapports de pouvoir qui ont amené les oubliées de la chronique historique en position dominée. Pour ce faire, elles ont élargi leur champ d'investigation à une histoire du genre, avouant à mots couverts que masculin et féminin sont indissociables puisqu'ils forment socialement un système.

Se gardant toutefois d'associer de manière univoque les termes « genre » et « femme », Capdevila et ses collaborateurs se sont néanmoins appuyés sur ce type d'analyse afin d'envisager la question de la répartition des rôles de l'un et l'autre sexe prévue par l'Etat dans les deux conflits mondiaux au regard de ce qui s'est réellement passé.

Individu et collectivité

Il peut s'avérer difficile de repérer dans les sources historiques les destins individuels, masculins ou féminins. Ceux-ci se révèlent souvent sous la plume des écrivains quand la guerre prend les traits d'une aventure ou d'une quête qui constituera la trame d'un récit. Pourtant, les auteurs mettent en évidence l'écart qui s'est creusé au cours des deux guerres entre les décisions arrêtées par l'Etat concernant l'intimité des

⁵ Joan W. Scott a formalisé, explicité et justifié l'emploi du terme *gender* à la fin des années 1960 (SCOTT, J. W., *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988). Ce recueil comprend l'article « Gender. A useful category of historical analysis », initialement paru dans *The American Historical Review*, Washington, American Historical Association, décembre 1986, 5, p. 1053-1075, trois références mentionnées par L. Capdevila, F. Rouquet, F. Virgili, et D. Voldman dans *Sexes, genre et guerres (France, 1914-1945)*, *op. cit.*, p. 21-22.

⁶ Les références entre parenthèses renvoient à l'ouvrage *Sexe, genre et guerre en France*, *op. cit.*

hommes et des femmes, cette intrusion de la sphère publique dans la sphère privée, d'une part et, de l'autre, la réalité vécue au cœur des conflits par chaque individu⁷.

Les pouvoirs publics ont pris des mesures similaires d'une guerre à l'autre pour surveiller la morale sexuelle⁸ (concernant l'adultère, la mode comme outil de séduction, la prostitution) et défendre l'utopie familiale et nataliste (au sujet des allocations familiales, de l'avortement, de la contraception, du divorce, de l'infanticide), désirant se servir du conflit comme catalyseur d'une régénération des sexes et des valeurs. Et si, d'un côté, l'Etat a été amené à définir le cadre de l'intégration féminine dans l'armée pour éviter que ne s'opère un « brouillage des genres », c'est-à-dire une perte de la féminité au profit de la masculinisation des femmes, qui hypothéquerait leur avenir en tant que femmes et mères, de l'autre, des réticences de la société civile ont retenti et n'ont fait que croître de 1914 à 1945 : femmes avides de monter au combat, hommes en proie au doute face au modèle héroïque qui leur était imposé, désirs de rejoindre l'être aimé sur le front, pulsions extraconjugales assouvies entre les murs des maisons closes, rapprochements homosexuels dans les rangs de l'armée, amours illicites avec l'ennemi(e). Ces décalages face aux modèles dominants ont amorcé une évolution quant aux identités de genre et aux rapports sociaux des sexes, une forme d'errance identitaire venant alors mettre en cause des modèles jusque-là jugés inébranlables.

Renversement des stéréotypes

Des circonstances exceptionnelles de la guerre sont nés des comportements originaux, révélant l'individu, et invitant hommes et femmes à une forme de mutation de leur rôle. Événements majeurs du XX^e siècle, les deux conflits mondiaux ont façonné des « générations du feu », ouvert des portes dans lesquelles chacun a pu « s'engouffrer, se découvrir, voire s'inventer »⁹. Ces chercheurs¹⁰ ont donc tenté de découvrir comment se forme ou se délite la reconnaissance identitaire d'une génération par rapport à l'événement qui la fonde à travers les traces qu'il a semées.

La censure a envisagé de canaliser les pulsions sexuelles en une énergie guerrière, à la fois destructrice et régénératrice, et de veiller aux valeurs patriotiques, indispensables à la cohésion d'une nation en guerre, c'est pourquoi elle s'est donné pour mission de contrôler non seulement la presse, mais aussi les divertissements (cinéma, cirque, music-hall, théâtre). Agissant sur ces deux fronts, que ce soit sous le contrôle de l'Etat ou sous d'autres formes, elle invita les Françaises et les Français à se conformer à des modèles identitaires sensiblement différents. Mais ce que ne dit pas le discours officiel, la littérature s'en charge pour peu qu'elle soit affranchie. Ainsi des écrivains

⁷ Arlette Farge appelle de ses vœux une histoire de l'articulation des paroles singulières au collectif ou à des perceptions communes dans *Des lieux pour l'histoire*, Paris, 1997, p. 75.

⁸ Certains artistes en profitèrent pour prôner une vision de la guerre « comme seule hygiène du monde », partagée par Filippo Marinetti et une partie du mouvement futuriste (MARINETTI, F. T., *Guerra sola igiene del mondo*, Milan, Edizioni futuriste di poesia, 1915, cité par CAPDEVILA, L., ROUQUET, F., VIRGILI, F. et VOLDMAN, D., *Sexe, genre et guerre...*, op. cit., p. 113).

⁹ BERGÈRE, M. et CAPDEVILA, L. (dir.), *Genre et événement : du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 17.

¹⁰ Luc Capdevila s'est également intéressé à la question du genre et de l'événement dans l'ouvrage cité à la note 9.

tels que Jean Genet et Jules Romains n'ont pas hésité, en leur temps, à dévoiler les passions qui se sont embrasées, que ce soit dans l'exclamation d'un lieutenant : « La guerre est une partouze du tonnerre »¹¹, ou par la description des fantasmes masculins de surpuissance¹². Certains ont soulevé l'épineuse question de la cruauté au sein des combats. Tel est le cas des *Histoires de brigands*¹³ de Louis Guilloux et des récits de guerre de Maurice Genevoix. D'autres ont osé avouer le sentiment d'inutilité qui couvait dans les rangs : « Qu'est-ce que je fous ici ? », écrivait Jean-Paul Sartre dans son carnet à la date du 20 novembre 1940. Enfin, quelques romanciers se sont essayés à mettre en récit la peur qui étreignait les combattants : alors que le capitaine Conan désigne les « lopettes » du régiment sous la plume de Roger Vercelet¹⁴ et que Bardamu questionne son propre courage¹⁵, Jean Giraudoux dénonce la présence de la peur dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu*¹⁶.

Écrits littéraires, correspondances privées, journaux intimes représentent autant de sources qui ont permis aux historiens de voir se dessiner un véritable vacillement des identités : « Les remaniements intellectuels et moraux induits par les temps de guerre ont été fortement ressentis. Intellectuels, artistes, simples citoyens décrivant leur vie quotidienne, lettrés ou analphabètes, beaucoup l'ont dit, chacun avec ses mots et sa culture propre ».¹⁷

Des « angoisses croisées », ressenties aussi bien du côté des femmes que de celui des hommes, y sont décrites mêlant sentiments attendus des assignations traditionnelles et inversion des rôles : les hommes, retenus sur le front, tremblent pour leur foyer et regrettent de ne pas pouvoir assumer leur statut de père, tandis que les femmes, quoique soucieuses pour leurs proches masculins, s'occupent des travaux du quotidien en tant que chefs et soutiens de famille. Constatant le renversement des stéréotypes¹⁸, les auteurs se sont notamment penchés sur la condition des invalides,

¹¹ GENET, J., *Les paravents*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, 1979, vol. 5 cité par CAPDEVILA, L., ROUQUET, F., VIRGILI, F. et VOLDMAN, D., *op. cit.*, p. 113.

¹² ROMAINS, J., *Les hommes de bonne volonté*, Paris, Robert Laffont, 1988, vol. 2, p. 330, cité dans *Ibid.*

¹³ GUILLOUX L., *Histoires de brigands*, Nantes, Le Passeur/CECOFOP, 2002, cité dans *Ibid.*, p. 235.

¹⁴ VERCELET, R., *Capitaine Conan*, Paris, Albin Michel, 1934, cité par *Ibid.*, p. 265.

¹⁵ CÉLINE, L.-F., *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Denoël et Steele, 1932, cité dans *Ibid.*

¹⁶ GIRAUDOUX, J., *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, Paris, Grasset, 1935, cité dans *Ibid.*

¹⁷ CAPDEVILA, L., « L'expérience de guerre d'un combattant ordinaire. Une histoire de la souffrance et de la résignation à partir des sources privées (France 1914-1918) », *Modern and Contemporary France*, 11/1, 2003, p. 57-67, cité dans *Ibid.*, p. 213.

¹⁸ Dans leur introduction, les auteurs de *Sexes, genre et guerres* ont précisé ce qu'ils entendaient par « stéréotype » : « Le stéréotype, pris ici comme synonyme de cliché, de poncif ou d'idée reçue, est un réflexe, un mode de pensée donné tout fait, un schème de représentation rigide, supposé moulé une fois pour toute et revendiqué comme ressortant de l'évidence. Il est de l'ordre du discours et de l'entendement. Le stéréotype, tel celui proclamant que les hommes font la guerre et les femmes les enfants, se répète ou est répété sans tenir compte d'une possible évolution de l'environnement ou du fait énoncé. Pour caractériser les comportements de genre, on emploiera le mot « stéréotype » lorsqu'il s'agira de décrire les attitudes toutes faites, qui semblent majoritairement attendues de l'un ou l'autre sexe » (*Ibid.*, p. 24).

le statut des infirmières et la professionnalisation des activités féminines en temps de guerre.

Les premiers, isolés d'un point de vue affectif et familial, s'inscrivent dans une recherche perpétuelle d'identité personnelle, familiale, professionnelle et sociale :

« Ils m'ont rapatrié, dit-il. Par Lyon. De là ils m'ont dirigé vers Rennes où était ma femme.

Elle savait ? ...

Oui, mais quand même, ça lui a fait un coup. Elle était sur le quai, comme de juste. Quand elle a vu comment que j'étais, elle a pâli que vous auriez dit une morte. Et puis ma foi, elle a pris mon bras, et puis elle m'a dit : « Mon p'tit Louis, c'est toi quand même... »¹⁹.

Cette quête de soi est d'autant plus difficile à entreprendre que le nombre d'invalides de la première guerre a fini par éclipser l'existence des mutilés et des grands blessés dans l'imagerie de la deuxième, remplacés par la figure du déporté en tenue rayée.

Soutenant le soldat blessé devenu dépendant de ses soins, l'infirmière est quant à elle le symbole même de l'inversion des rôles comme de la permanence des attributions patriarcales, tel que le montre l'épilogue des *Thibault* de Roger Martin du Gard où, une fois la grande guerre terminée, Jacques mort, Daniel amputé d'une jambe, Antoine gazé, sans espoir de rémission, les personnages féminins occupent désormais le devant de la scène : Gise et Jenny, actives infirmières ayant gagné en maturité et indépendance, sont décrites comme sûres d'elles, pleines de détermination et d'autorité, en un mot « viriles »²⁰. Mais bien que les infirmières aient été l'une des figures emblématiques de la première guerre mondiale, leur rôle s'est banalisé au cours de la seconde.

Rapportées à celles des prisonniers, ces images ont cependant renforcé les déplacements d'identité et concouru à une nouvelle répartition des rôles dans le monde du travail.

Pour une féminisation des armées modernes ?

La perte des repères liée à la transgression des modèles préexistants, l'obsolescence des idéaux de comportement et des codes sociaux traditionnels, l'émotion collective patriotique comme facteur de nivellement des différences identitaires, les opportunités de la séparation des sexes ou de leur rapprochement dans des conditions inédites, la morbidité ambiante favorisant la transgression des interdits moraux du temps de paix, le développement de la technologie permettant aux hommes de s'affranchir de la force physique, la transcendance de comportements individuels due aux situations extrêmes, et le renforcement des assignations, font des deux guerres mondiales des événements uniques dans l'évolution des identités de genre qu'elles ont bouleversées, précipitées ou transcendées.

¹⁹ GUILLOUX, L., *op. cit.*, p. 137 cité dans *Ibid.*, p. 216.

²⁰ MARTIN DU GARD, R., *Les Thibault*, Paris, Gallimard (« Folio »), 1972, vol. 5, p. 196-298 cité dans *Ibid.*, p. 231-232.

En guise de conclusion, ces historiens nous invitent à réfléchir sur l'avenir des relations des femmes et des hommes au sein des armées modernes : « Alors que les hommes et les femmes sont sur le point d'occuper les mêmes fonctions dans les armées modernes, leurs rapports vont-ils en être fondamentalement transformés ? La fonction guerrière échappant aux prérogatives masculines est-elle un signe de nivellement des sexes et de remaniement du genre ? L'image du guerrier a encore de la force et elle restera sans doute encore largement mobilisée à des fins de propagande, de publicité ou de fiction. Le prix du sang ne serait-il désormais plus une frontière du genre ? » (p. 305).

Des interrogations qui nous amènent à nous demander si la guerre est le seul événement susceptible d'amorcer une évolution des identités masculines et féminines, si l'armée est le milieu par excellence propice à l'assouplissement des stéréotypes et enfin, si le sang doit couler pour que soient abolies les frontières de genre. Autrement dit, *Sexes, genre et guerres* constitue un ouvrage-seuil par la somme des sources qu'il réunit, les questions qu'il soulève et les conclusions qu'il avance, appelant nécessairement des prolongements de type pluridisciplinaire autour des identités de genre.

Présentation des auteurs

Luc CAPDEVILA est professeur d'histoire contemporaine à l'Université Rennes 2 et chercheur au CERHIO. Il est le co-auteur d'ouvrages tels que *Nos morts : les sociétés occidentales face aux tués de la guerre* (avec Danièle Voldman, 2002) et *Hommes et femmes dans la France en guerre, 1914-1945* (avec François Rouquet, Fabrice Virgili et Danièle Voldman, 2003). Il a également coordonné des ouvrages collectifs tels que *Entre mémoire collective et histoire officielle : l'histoire du temps présent en Amérique latine* (avec Frédéric Langue, 2009) et *Genre et événement : du masculin et du féminin en histoire des crises et des conflits* (avec Marc Bergère, 2006).

Maud JOLY est doctorante en histoire à Sciences-Po (Paris) et attachée temporaire d'enseignement et de recherche à l'Institut d'études politiques de Rennes. Sa recherche porte sur l'analyse des répertoires de violences sexuées pendant la guerre civile et le franquisme. Elle a publié plusieurs articles sur le sujet, dont « Guerre civile, violences et mémoires : retour des victimes et des émotions collectives dans la société espagnole contemporaine », dans *Entre mémoire collective et histoire officielle. L'histoire du temps présent en Amérique latine* (Capdevila, L. et Langue, F., 2009) et « Las violencias sexuadas de la guerra civil española : paradigma para una lectura cultural del conflicto », *Historia Social* (61, 2008).

Sophie MILQUET est doctorante à l'Université libre de Bruxelles et à l'Université Rennes 2. Elle prépare actuellement une thèse sur l'expression de la mémoire et de l'identité féminines dans les romans sur la guerre civile espagnole. Elle a publié plusieurs articles sur le sujet, dont « Le roman comme lieu de mémoire : l'esthétique des fosses communes dans l'œuvre d'Agustín Gómez-Arcos » (*Interférences littéraires*, 3, 2009) et « « May my name not be erased from history » : *La voz dormida* by Dulce

Chacón, a feminine « site of memory » ? », dans *Conflict and Memory : Bridging Past and Future in [South East] Europe* (C. Solioz, 2010).

Dolores MARTÍN MORUNO est chercheuse postdoctorale associée à l'Institut d'histoire de la médecine et de la santé (Université de Genève). Elle est docteure en histoire des sciences de l'EHESS/Centre Alexandre Koyré (Paris, France). Elle a publié plusieurs articles sur le rôle de la femme dans la guerre civile espagnole et notamment « The nursing Vocation as political Participation of Women during the Spanish Civil War », dans *Journal of War and Culture Studies* (2/3, 2009) et « Becoming visible and real : Images of Republican Women during the Spanish Civil War », dans *Visual Culture & Gender* (5, 2010)

Beatriz CALVO MARTÍN est assistante en langue et littératures hispaniques à l'Université libre de Bruxelles et termine actuellement une thèse en littérature en co-tutelle avec la Universidad Autónoma de Madrid. Sa recherche porte sur la littérature espagnole et québécoise, avec un intérêt particulier pour la mémoire, l'écriture au féminin, l'exil et les écritures migrantes. Elle est l'auteure de plusieurs articles et communications internationales, ainsi que d'un roman publié en Espagne.

Allison TAILLOT est doctorante à l'Université de Paris Ouest Nanterre – La Défense. Elle prépare actuellement une thèse sur « L'engagement des intellectuelles antifascistes européennes pendant la guerre d'Espagne » sous la direction de Marie-Claude Chapat. Elle est membre du Centre de recherches ibériques et ibéro-américaines (GREX – GRISOR) et participe activement à l'association Adelante (Association internationale et pluridisciplinaire de jeunes chercheurs travaillant autour de la guerre d'Espagne et de ses répercussions).

Michèle TOURET est professeure émérite de l'Université Rennes 2. Elle a dirigé l'ouvrage *Histoire de la littérature française du 20^e siècle* en deux volumes (1998, 2008) et a édité *La Main coupée* de Cendrars (*Œuvres complètes*, 2000). Elle est également l'auteure de *Cendrars, le désir du roman* (1999), de notices pour le *Dictionnaire Beckett* (dir. Marie-Claude Hubert, à paraître en 2011) et de nombreux articles sur Louis Guilloux, au sujet duquel elle a également co-organisé un colloque à Cerisy (2010).

Table des matières

Femmes en guerres : histoire(s) Sophie MILQUET.....	7
Identités de genre et événement guerrier Des expériences féminines du combat Luc CAPDEVILA.....	11
De la <i>corporéité</i> de la guerre : corps de femmes et <i>violence-spectacle</i> dans la guerre civile espagnole Maud JOLY.....	27
Ecrire l'expérience féminine de la guerre civile espagnole Imaginaires du corps dans l'œuvre d'Agustin Gomez-Arcos Sophie MILQUET.....	39
Un regard féminin sur la médecine L'hygiène sexuelle durant la guerre civile espagnole Dolores MARTÍN MORUNO.....	53
Raconter la guerre civile espagnole au féminin Des témoignages à la postmémoire Beatriz CALVO MARTÍN.....	69
María Lejarraga, attachée commerciale de la République espagnole à Berne pendant la guerre d'Espagne Allison TAILLOT.....	85
Louis Guilloux et les libérateurs dans <i>O.K., Joe</i> Michèle TOURET.....	97

Les identités de genre en guerre

Justine FEYEREISEN.....	109
Présentation des auteurs.....	117
Table des matières.....	119



Fondées en 1972, les Editions de l'Université de Bruxelles sont un département de l'Université libre de Bruxelles (Belgique). Elles publient des ouvrages de recherche et des manuels universitaires d'auteurs issus de l'Union européenne.

Principales collections et directeurs de collection

- Commentaire J. Mégret (Comité de rédaction : Marianne Dony (directeur), Emmanuelle Bribosia (secrétaire de rédaction), Claude Blumann, Jacques Bourgeois, Laurence Idot, Jean-Paul Jacqué, Henry Labayle, Fabrice Picod)
- Architecture, aménagement du territoire et environnement (Christian Vandermotten et Jean-Louis Genard)
- Etudes européennes (Marianne Dony et François Foret)
- Histoire (Eliane Gubin et Kenneth Bertrams)
- Histoire – conflits – mondialisation (Pieter Lagrou)
- Méthodes quantitatives : théories et applications (Catherine Dehon et Catherine Vermandele)
- Philosophie politique : généalogies et actualités (Thomas Berns)
- Quête de sens (Marie-Soleil Frère)
- Religion, laïcité et société (Monique Weis)
- Science politique (Pascal Delwit)
- Sociologie et anthropologie (Mateo Alaluf et Pierre Desmarez)
- UBlire (collection de poche)

Elles éditent trois séries thématiques, les *Problèmes d'histoire des religions* (direction : Alain Dierkens), les *Etudes sur le XVIII^e siècle* (direction : Valérie André et Brigitte D'Hainaut-Zveny) et *Sextant* (direction : Valérie Piette).

Les ouvrages des Editions de l'Université de Bruxelles sont soumis à une procédure de *referees* nationaux et internationaux.

Des ouvrages des Editions de l'Université de Bruxelles figurent sur le site de la DigiThèque de l'ULB. Ils sont aussi accessibles via le site des Editions.

Founded in 1972, Editions de l'Université de Bruxelles is a department of the Université libre de Bruxelles (Belgium). It publishes textbooks, university level and research oriented books in law, political science, economics, sociology, history, philosophy, ...

Editions de l'Université de Bruxelles, avenue Paul Héger 26 – CPI 163, 1000 Bruxelles, Belgique, EDITIONS@ulb.ac.be, <http://www.editions-universite-bruxelles.be>
Direction, droits étrangers : Michèle Mat.
Diffusion/distribution : Interforum Benelux (Belgique, Pays-Bas et grand-duché de Luxembourg) ; SODIS/ToThèmes (France) ; Servidis (Suisse) ; Somabec (Canada).

Femmes en guerres

La guerre est habituellement considérée comme une affaire d'hommes, où les femmes n'occuperaient que des rôles secondaires. Bien qu'actrices et témoins de l'histoire, elles voient en permanence leur expérience dévalorisée.

Pourtant, face à l'ampleur des conflits des XIX^e et XX^e siècles, c'est l'ensemble de la population qui a été touché. Les femmes s'étant mobilisées de diverses manières, il apparaît important de promouvoir une lecture du phénomène guerrier selon le prisme du genre. Cet ouvrage s'inscrit dans cette perspective. En rassemblant des contributions d'historiens et de littéraires, il décrit tant la complexité des expériences féminines de guerre que leurs représentations dans la littérature.

